

S. G. M^{OR} PAUL-EUGÈNE ROY
Archevêque de Québec

DISCOURS

RELIGIEUX ET PATRIOTIQUES



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
103, RUE SAINTE-ANNE.

—
1926

**DISCOURS RELIGIEUX
ET PATRIOTIQUES**

S. G. M^{GR} PAUL-EUGÈNE ROY
Archevêque de Québec

DISCOURS

RELIGIEUX ET PATRIOTIQUES



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L'ACTION SOCIALE, LIMITÉE
103, RUE SAINTE-ANNE.

—
1926

DROITS RÉSERVÉS, CANADA, 1926.

AU LECTEUR

Sa Grandeur Monseigneur Paul-Eugène Roy, archevêque de Québec, n'a rien publié lui-même des innombrables discours, sermons et conférences qu'il a prononcés.

Cependant, il fut sans conteste l'un de nos orateurs canadiens les mieux doués, les plus puissants, également apprécié par les auditoires populaires et les groupes d'élite. Il fut l'un de ceux qui exercèrent sur nos populations la plus profonde influence.

Il avait de l'orateur les plus précieuses qualités physiques et intellectuelles. Stature haute et ferme, qui déjà imposait le respect ; voix forte, résistante, capable tour à tour d'accents autoritaires et de tendresse persuasive ; pensée robuste, personnelle, faite à la fois de logique, de bon sens et de poésie, pensée où abondaient l'antithèse et l'image ; et avec cela un geste sobre, juste, enveloppant et impérieux ; tout cela faisait de Mgr Roy l'orateur le plus recherché et le mieux écouté.

Mais l'orateur est mort sans rien laisser pour le public qui lit, et qui aime à retrouver le texte des discours utiles ou nécessaires. Mgr Roy prenait soin de

donner à sa parole une forme impeccable ; il ne se soucia jamais de la faire imprimer. Absorbé par l'action, où sa vie fut tout entière dépensée, il n'eut pas le temps de prolonger par le livre l'enseignement de son apostolat.

Il estimait pourtant cette forme du livre, où se peut prolonger l'influence du discours. Et c'est pourquoi nous croyons servir les meilleurs desseins de l'apôtre, en offrant au public une première part de son œuvre oratoire.

Les pages que nous publions aujourd'hui traitent de graves questions d'ordre religieux, social, national : questions où Monseigneur Roy excellait à exposer une forte doctrine.

Quelques-uns de ces discours ne portent parfois aux dernières pages, en leur texte inachevé, que des notes jetées sur le papier. Nous les avons transcrites avec exactitude. Telles quelles, elles offrent une suite d'idées que les lecteurs aimeront à parcourir, et où ils retrouveront la puissance entraînante de l'orateur.

L'éloquence de Monseigneur Roy, alors même qu'elle paraissait jaillir de l'improvisation calme ou ardente, avait toujours sa source dans une méditation laborieuse et patiente du sujet. Le plus souvent, et jusqu'aux dernières années de sa vie, l'orateur ou le prédicateur avait écrit le texte de son discours ; toujours il avait jeté sur le papier un plan méthodique, précis, jalonné de toutes les idées principales qui devaient être développées, et où l'expression forte, l'antithèse vigoureuse, l'image pittoresque et nécessaire étaient consi-

gnées. A la fin de sa carrière, Mgr Roy s'abandonnait volontiers, sur de simples notes, à une improvisation relative, où la pensée se présentait toujours avec une rare élégance, et une logique irrésistible. Quelques-unes de ces improvisations ont été sténographiées : ce sont des chefs-d'œuvre de pensée et de bon goût.

Nous croyons rendre un juste hommage à la mémoire de Sa Grandeur Monseigneur Roy, en mettant aujourd'hui sous les yeux du public une première série de ses discours et conférences.

LES ÉDITEURS.



DISCOURS

RELIGIEUX ET PATRIOTIQUES

L É O N X I I I ⁽¹⁾

Léon XIII est mort ! Telle est la lugubre nouvelle qui, le 20 juillet dernier, faisait le tour du monde, et jetait dans le deuil tous les enfants de l'Église. Certes la mort ne s'est pas pressée ; elle s'est approchée comme à regret et avec respect de l'auguste vieillard qui, à 93 ans, gouvernait le monde catholique d'une main si ferme et si vaillante. Et pourtant, nous ne pouvons nous faire à l'idée qu'il n'est plus là, le grand Pape, l'immortel Léon XIII.

Il y a à peine quatre mois, nous fêtions avec éclat le vingt-cinquième anniversaire de son élévation au

(1) Cet éloge parut dans la *Nouvelle-France*, de Québec, livraison du mois d'août 1903, à l'occasion de la mort récente de Léon XIII. Il est, sauf au début et à la fin, le texte même du discours que l'auteur, alors curé de Jacques-Cartier, avait prononcé, à la Basilique de Québec, quelques mois auparavant, le 3 mars 1903, à l'occasion des fêtes du vingt-cinquième anniversaire de suprême pontificat du grand pape. Nous plaçons en premières pages ce discours, parce que nous avons autant que possible observé l'ordre chronologique des pièces que nous publions dans ce recueil.

suprême pontificat. Ce fut un imposant concert d'éloges, une incomparable explosion de joie, d'admiration et d'amour. Et nous étions fiers de ce triomphe, et nous nous disions que la merveilleuse longévité d'un tel Pontife était un dédommagement aux tristesses de l'heure actuelle. Puis, oubliant les 93 ans qui pesaient sur les frêles épaules de notre Saint-Père, nous rêvions pour lui de longues années encore d'une vie si féconde et si utile. Et voici que ces espoirs s'évanouissent en présence d'une tombe, où l'on descend le chef aimé de l'Église.

Cette mort laisse un vide qui nous épouvante. Il tenait tant de place, cet homme extraordinaire ! Son génie jetait un si vif éclat sur l'Église et sur le monde ; nous étions si bien habitués à attendre de ses lèvres la réponse décisive à toutes les questions, la solution de tous les problèmes ; nous avions tant de confiance dans la fermeté de sa main et la sûreté de son œil, pour diriger la barque de Pierre à travers les tempêtes et les écueils, que son départ nous déconcerte. Il nous semble qu'il y a des ténèbres sur la terre, comme après la mort de Jésus, depuis que s'est éteinte la vive lumière qui brillait dans le ciel.

Mais Léon XIII est un de ces hommes que la tombe n'enlève pas tout entiers. Il laisse à la grande famille dont il était le chef vénéré des exemples et des enseignements impérissables. Notre piété filiale, anxieuse d'élever un monument à sa mémoire, peut facilement y trouver les matériaux nécessaires : elle n'a que l'embarras du choix. Nous prendrons donc quelques pierres, celles que nous avons sous la main,

et nous érigerons notre modeste monument, bien indigne, sans doute, du grand Pape que nous pleurons, mais témoignage sincère de notre admiration et de notre amour. Nous laisserons de côté tous les détails biographiques, déjà si connus, pour ne considérer que dans son ensemble le glorieux règne qui vient de finir, et en faire ressortir l'exceptionnelle fécondité.

*

* *

Le 3 mars 1878, avait lieu, dans la chapelle Sixtine, au Vatican, l'imposante cérémonie du couronnement de Léon XIII, que le vote du Sacré-Collège avait, onze jours auparavant, appelé au souverain pontificat. Après la messe, le premier cardinal diacre plaça sur la tête du Pontife la tiare, insigne de sa suprême dignité, en prononçant ces paroles : " Recevez la
" tiare ornée de trois couronnes, et n'oubliez pas
" que vous êtes le Père des Princes et des Rois, le
" chef du monde et le Vicaire de Notre Sauveur
" Jésus-Christ, auquel soit gloire et honneur dans
" tous les siècles des siècles."

Cette tiare mettait donc au front du nouvel élu une triple couronne, et devenait ainsi le symbole de la triple puissance qui lui avait été conférée : la puissance du Père, du Pontife et du Roi. Et c'est bien avec cette triple puissance que Léon XIII a exercé sur le monde l'immense influence dont est plein le dernier quart de siècle écoulé. Aussi nous pensons que ce sera résumer assez fidèlement cette

admirable carrière de Pape que de dire quel Père, quel Pontife et quel Roi furent donnés dans sa personne à l'Église de Dieu.

I

La paternité appartient essentiellement à Dieu. Dieu est Père dans l'éternité, où il engendre un Fils en tout semblable à lui-même ; il est Père dans le temps, où nous voyons sortir de son sein fécond tous les êtres qui ne peuvent exister que par lui. Il est la vie, et cette vie, lui seul peut la donner. Lui seul par conséquent est véritablement Père.

Cependant il a plu à Dieu d'associer l'homme à sa bienfaisante paternité. Les deux sociétés, établies par lui pour faire circuler dans le monde la double vie dont il est la source, sont fondées sur la paternité. Au foyer de la famille, c'est un père qui sera coadjuteur de Dieu pour faire passer de génération en génération la sève fécondante de la vie corporelle. Au foyer de l'Église, un père encore sera le coadjuteur de Dieu pour faire germer dans les âmes la vie spirituelle.

Le Pape est donc père dans la plus noble acception du mot, puisqu'il est le grand instrument des générations spirituelles. C'est par lui que la vie arrive aux âmes. Aussi, quand nous lui donnons cette si suave appellation : Très Saint-Père, ce n'est pas une figure de langage que nous employons, mais une réalité que nous exprimons.

Et quelle réalité, quand ce doux nom de Père désigne un Pontife comme Léon XIII ! Est-il un

seul Pape, depuis saint Pierre, qui ait répandu sur le monde une pareille surabondance de vie spirituelle ? La vie spirituelle, mais il en était lui-même, en quelque sorte, la personnification éblouissante. Jamais peut-être on n'a vu une âme plus maîtresse du corps qu'elle anime. En contemplant ce corps que les ans avaient amaigri et courbé, en voyant cette enveloppe diaphane, à travers laquelle l'âme semblait éclater, on avait l'impression que, chez cet immortel vieillard, les lois de la nature étaient suspendues. C'était une âme qui vivait, et d'une vie tellement intense qu'elle semblait n'avoir plus besoin du service des organes pour se maintenir. Le corps restait là, témoin, plutôt que coopérateur d'une vie qui le débordait.

Et cette vie qui était en lui, Léon XIII en a épanché sur le monde les flots bienfaisants. Nous lisons au quatrième livre des Rois le récit touchant de la résurrection du fils de la Sunamite par Élisée. Le prophète, ayant prié Dieu, s'étend sur le cadavre de l'enfant, et à ce contact vivifiant, la chair morte et froide se réchauffe et s'anime, la vie revient, les yeux s'ouvrent, la bouche parle, et le prophète rend à la pauvre femme son fils ressuscité. Notre regretté Pontife n'a-t-il pas renouvelé, dans une certaine mesure, le miracle d'Élisée ? Du haut de la Chaire de Pierre il a pu contempler le triste spectacle d'une humanité presque morte. La vie s'en allait par les nombreuses blessures faites dans les cœurs et dans les esprits. L'impiété froide et méchante, les erreurs de doctrine, le débordement des mœurs, les haines et les rancunes depuis longtemps entassées, la

désorientation dans les idées, les divergences d'opinion sur les problèmes les plus graves, toutes ces maladies — et combien d'autres ! — tourmentaient l'âme humaine, paralysaient ses efforts et la vouaient à une irrémédiable stérilité.

Léon XIII s'est penché avec compassion sur cette humanité agonisante. Comme le prophète, il a voulu prendre avec elle un contact parfait. A aucune autre époque de l'histoire on n'a vu un Pape entrer en communion plus étroite et plus continue avec le monde entier. Pas un continent, pas un peuple, pas une institution importante qui n'ait senti l'action bienfaisante et féconde de sa paternité. Son activité incessante s'est portée sur tous les hommes et sur toutes les œuvres ; il a vu pour ceux qui ne voyaient point, il a aimé pour ceux qui n'aimaient point, il a voulu pour ceux qui ne voulaient point. Et, aux clartés de ce regard, sous les feux de cette charité, devant l'irrésistible force de cette volonté, le monde a repris vigueur ; la vie s'est mise à circuler de nouveau dans ses membres engourdis : le fils de la Sunamite est vivant.

Oui, malgré bien des défaillances, en dépit des tristesses qui nous affligent encore, le monde est plus vivant aujourd'hui qu'il l'était il y a vingt-cinq ans. La vie est plus intense et elle est meilleure. Vie des âmes et vie des institutions, vie de la pensée et vie de la parole, vie de la prière et vie de l'action, vie de la foi et vie des œuvres, toutes ces vies ont été fortifiées, agrandies, élevées par le Père incomparable que Dieu donna au monde catholique, il y a un

quart de siècle. Et c'est le premier titre de Léon XIII à notre amour et à notre reconnaissance filiale.

II

Notre Très-Saint-Père s'appelle aussi le Souverain Pontife. Et ce titre nous indique un nouvel aspect de la mission confiée par Jésus-Christ à son Vicaire sur la terre. Multiples sont les attributions du Pontife ; nous en choisirons deux, qui nous paraissent plus propres à faire ressortir et à caractériser l'influence de Léon XIII : celles de Pasteur et de Docteur.

Le Souverain Pontife est d'abord Pasteur. Ne tient-il pas sur terre la place de Celui qui s'est donné comme le Bon Pasteur ? Aussi quand Jésus voulut confier à Pierre sa mission officielle et l'investir du souverain pontificat, il lui dit : " Pais mes agneaux, pais mes brebis ". Il a donc voulu que son remplaçant ici-bas fût comme lui pasteur des peuples. Pour remplir ce rôle, le Pape n'a qu'à s'inspirer des paroles et des exemples du Maître.

Léon XIII, comme ses prédécesseurs, a lu dans l'Évangile le portrait du vrai pasteur, et il en a fait admirablement revivre le type sacré. " Je connais " mes brebis et mes brebis me connaissent. . . Mes " brebis entendent ma voix, et je les connais et elles " me suivent." Quel Pape, au cours des siècles, a pu répéter avec plus de vérité ces paroles du Bon Pasteur ? Oui, il a connu ses brebis répandues sur toute la surface du globe ; il a vu clairement la situation de tous les troupeaux confiés à sa garde ;

il a suivi leur marche à travers les idées et les faits ; il s'est renseigné sur les besoins particuliers à chacun d'eux, il s'est ému de leurs périls, et s'est réjoui de leurs triomphes ; à tous il a dit la parole qui convenait, donné le conseil utile, indiqué la voie à suivre, signalé les erreurs à craindre, adressé les reproches mérités, prodigué les encouragements attendus. Son verbe, comme celui des apôtres, a atteint les confins du monde, et a porté partout la lumière et la paix.

Et ses brebis l'ont connu. Grâce aux extrêmes facilités de communication dont nous jouissons aujourd'hui ; grâce aussi aux nombreuses fêtes jubilaires qui ont mis sur le chemin de Rome tant de pieux pèlerins ou de curieux visiteurs ; grâce enfin à l'infatigable bonté du Pasteur qui ne savait pas fermer la porte du bercail aux brebis désireuses d'y entrer, Léon XIII a presque vu l'univers passer à ses pieds. Tous les continents et toutes les îles, tous les peuples et toutes les villes, tous les diocèses et . . . j'allais dire toutes les paroisses, ont été représentés, un jour ou l'autre, auprès de Sa Sainteté. Et ces millions de catholiques et de protestants ont contemplé cette extraordinaire figure de pape, ils ont baisé l'anneau du Pêcheur, ont recueilli avec avidité les paroles tombées des lèvres de ce sage, et se sont courbés sous sa main bénissante. Puis, de retour dans leurs foyers, ils ont raconté leurs impressions ; plusieurs ont voulu les fixer sur le papier, afin de les rendre plus durables. On peut dire que jamais Pasteur ne fut plus connu de ses brebis, et n'eut avec elles des rapports plus étroits.

Comme le Bon Pasteur, son modèle, Léon XIII s'est encore appliqué avec un zèle incomparable à sauver les brebis en danger. "Le mercenaire, dit Jésus, s'enfuit dès qu'il voit le loup, et laisse là les brebis." Léon XIII a vu, au cours de son long pontificat, les loups rôder autour de plusieurs bergeries ; il les a vus même installés au beau milieu de certains troupeaux, et s'appêtant à les dévorer. Avec le courage et le zèle du vrai pasteur, il s'est constitué le gardien et le défenseur de ces bergeries menacées et de ces troupeaux ravagés. Nous en citerons un exemple entre tant d'autres.

On sait en quel état déplorable était l'Église d'Allemagne, il y a vingt-cinq ans. Les lois draconiennes préparées par Bismark et Falk l'avaient enserrée dans un cercle de fer. Sous prétexte d'assurer l'intégrité nationale, et de délivrer le pays du joug de Rome, on avait organisé une persécution tyrannique contre les catholiques. L'État prussien avait mis toute la force de sa bureaucratie et toutes les subtilités de ses légistes au service de cette persécution, qui, sous le nom de *Kulturkampf*, devenait institution d'État. On sait la résistance courageuse que les députés catholiques, conduits par des chefs comme Windthorst et Lieber, opposèrent à cette inique législation. On connaît aussi la conduite héroïque des évêques allemands, qui ne reculèrent ni devant l'exil ni devant la prison, pour défendre les droits de l'Église.

Vers cette bergerie, où les loups faisaient rage, le Pasteur suprême tourna ses yeux et son cœur. Avec une patience inaltérable, avec une acuité de vue

étonnante, avec une souplesse de diplomatie que le monde admira, il entreprit d'apaiser les loups furieux, et de faire cesser le carnage. De 1878 à 1887, ce fut un spectacle dramatique que la lutte de ce vieillard si dénué de ressources, si bon et si généreux, si patient et si tenace, contre l'homme dur et puissant qu'on a surnommé le chancelier de fer.

Bismark avait juré qu'il n'irait pas à Canossa. Mais quand le pasteur veille et se dévoue, le loup finit toujours par se faire prendre. Le 29 avril 1887, au cours de la discussion qui mit à peu près fin au *Kulturkampf*, le chancelier allemand prononça les étonnantes paroles qui suivent : " En ma qualité de " représentant du gouvernement, j'affirme que la " Papauté n'est pas seulement une institution étran- " gère et universelle, mais aussi une institution " allemande pour nos concitoyens catholiques. Je " nuirais au bien de mon pays, si, par vanité natio- " nale, je rejetais le secours d'un Seigneur aussi " consciencieux et aussi puissant que le Pape, pour " la raison qu'il demeure à Rome." C'était bel et bien Canossa ! Le loup parlait comme un agneau, et le pasteur avait sauvé son troupeau.

*

* *

Pierre a reçu du Christ, en même temps que la garde du troupeau, le dépôt de la foi. C'est à lui et à ses successeurs qu'a été donné le commandement d'enseigner toutes les nations. Pour cela, ils ont reçu la promesse d'une assistance divine qui garantit

l'inerrance de leur enseignement dans les matières de foi et de morale.

Le siècle dernier avait vu confirmée cette croyance par la définition du dogme de l'infaillibilité pontificale. Sans doute tous les successeurs de Pierre avaient été infaillibles, et le concile du Vatican n'avait fait que donner à cette vérité, aussi vieille que l'Église, l'affirmation solennelle d'une définition dogmatique. Aussi, quand Léon XIII prit en main le gouvernement de l'Église, il n'était ni plus ni moins infaillible que ses prédécesseurs. Seulement, la définition récente mettait peut-être plus en évidence son rôle de Docteur, et enveloppait d'une majesté plus souveraine les enseignements tombés de ses lèvres.

Et quel Pape était mieux préparé que lui à mettre en plein relief cette noble mission d'enseigner toutes les nations avec une infaillible autorité ? Quel Pape était plus en mesure de faire éclater aux yeux de tous l'opportunité, la sagesse, la nécessité du dogme nouveau ? Et quel temps avait plus besoin d'un grand Docteur qui fit briller la lumière dans les épaisses ténèbres de la terre ?

L'esprit humain, sorti de sa voie, errait à l'aventure dans un labyrinthe de doctrines contradictoires, d'hypothèses absurdes, d'erreurs grossières. La science, mise sur l'autel, et adorée comme une déesse, voyait son culte profané par les plus étranges aberrations ; on voulait la rendre complice du mensonge et du crime. Il appartenait au Docteur universel de ramener au bon sens les esprits fourvoyés, et de remettre à l'école de la sagesse cette pauvre raison

humaine, coupable de tant de folies. Ce sera la gloire de Léon XIII d'avoir compris le mal de son siècle, et d'avoir travaillé avec un succès incontestable à y porter un remède efficace. Il n'est peut-être pas un seul Pape qui ait eu à combattre tant d'idées fausses, et qui ait porté autant de prudence et de savoir dans cette lutte ; pas un qui ait abordé autant de problèmes ardues et délicats, qui ait traité avec plus de profondeur et de clarté les questions qui tourmentent l'esprit humain, qui ait donné une réponse plus décisive et plus lumineuse aux interrogations troublées et anxieuses de la raison.

Le démontrer serait une tâche facile mais qui nous ferait déborder le cadre restreint que nous nous sommes tracé. Il nous faudrait passer en revue les nombreuses lettres et encycliques qui ont fait jaillir sur le monde l'éclat de ce grand génie. Pourtant, nous croyons utile de signaler au moins, sans trop nous y attarder, les quatre encycliques qui, à elles seules, suffiraient pour poser Léon XIII en maître incontesté de l'après-moderne. Ce sont quatre monuments impérissables élevés à la gloire de la Papauté et à l'honneur de la raison humaine. Je les appellerais volontiers les quatre évangiles, où ce Vicaire du Christ a condensé ses sublimes enseignements, et porté au monde la bonne nouvelle capable de l'arracher à ses troublantes erreurs, et à son anarchie intellectuelle et morale. Ce sont les encycliques *Æterni Patris*, *Immortale Dei*, *Libertas* et *Rerum Novarum*.

L'Encyclique *Æterni Patris* est un des plus beaux plaidoyers qu'on ait jamais faits en faveur de la

bonne éducation intellectuelle des sociétés humaines. Les enseignements qu'y donne l'immortel Pontife ont exercé une influence décisive et salutaire sur les études philosophiques et théologiques. On est revenu, et parfois de très loin, aux vraies sources et aux sûres méthodes de formation intellectuelle. Le Docteur angélique, déclaré Patron des écoles catholiques, a repris sur les esprits contemporains un empire que d'autres lui avaient enlevé, au grand dommage de la saine philosophie et de la haute théologie.

Dans l'encyclique *Immortale Dei*, nous trouvons un véritable code de politique chrétienne. Le Pape y trace de main de maître les lois qui doivent régir les sociétés humaines. Nul aujourd'hui ne peut parler avec sécurité et compétence des rapports, des différences et des harmonies qui existent entre l'Église et l'État, sans se reporter au magistral exposé que Léon XIII a fait de ces questions vitales. Et ceux qui dissertent à tort et à travers sur la tolérance et le progrès, sur la liberté et le droit nouveau, trouveraient grand profit à consulter là-dessus le document dont nous parlons. Ce qu'ils y apprendraient mettrait fin à de bien inutiles bavardages et couperait court à de bien sots écrits.

Ces deux premières encycliques sont consacrées surtout à établir des principes généraux, et à mettre en belle lumière des vérités fondamentales trop oubliées et souvent obscurcies. Le Docteur infallible s'y tient sur les hauteurs, et y promulgue avec une autorité calme et sereine les lois primordiales qui doivent régir la vie intellectuelle et la vie sociale. Dans les deux autres encycliques, il descend, en

quelque sorte, dans la mêlée, et entre au cœur même des problèmes les plus actuels et les plus pratiques. Il se met en face de l'erreur contemporaine, touche du doigt la plaie béante, et offre le remède aux nations qui veulent guérir.

Parmi les mots fascinateurs et magiques qui servent aux exploiters des passions humaines à remuer les foules et à les entraîner vers l'abîme, il n'en est pas que l'on ait plus dénaturé et profané que celui de liberté. Presque toutes les erreurs de doctrine, et toutes les monstruosité de conduite sont allées, depuis cent ans, chercher un abri sous le manteau complaisant de la liberté. On sait quelles lourdes chaînes de servilisme politique et social, intellectuel et moral ont été forgées dans les ateliers où travaillent les prétendus émancipateurs du genre humain. La liberté naît de la vérité, et l'erreur ne peut conduire qu'à la servitude. C'est ce que l'histoire contemporaine démontre suffisamment.

Léon XIII, dans son encyclique *Libertas præstantissimum*, a voulu mettre le monde en garde contre ces inventeurs et ces marchands de liberté. La liberté, il nous la fait voir, non plus défigurée, transformée en licence de tout dire et de tout faire, prostituée au service des plus mesquins intérêts ou des plus ignobles instincts, mais grande, belle, majestueuse, puissante, divine, telle que le Christ l'a apportée à la terre, et telle qu'elle doit être pour le bonheur du genre humain. Il nous en explique la nature, les fondements, les tempéraments et les applications. Liberté de la parole, liberté de la presse, liberté de la conscience, liberté politique et liberté

religieuse, son génie souple et clair scrute avec aisance tous ces inquiétants problèmes, et donne à chacun une solution, dont la justesse s'impose à tout esprit sérieux.

Ce document, superbe de logique, de bon sens et d'à propos, étonna le monde, et arracha des cris d'admiration même aux ennemis de l'Église. Il fut démontré une fois de plus, et avec un éclat incomparable, que le Christ a donné à son Vicaire, avec les paroles de la vie éternelle, les paroles de la vraie liberté.

L'émotion produite par l'encyclique *Libertas* n'était pas encore disparue, que l'infatigable Docteur de l'Église apportait aux hommes de bonne volonté un autre message de vérité et de paix. C'était l'encyclique *Rerum novarum*, sur la condition des ouvriers. Léon XIII s'est, en quelque sorte, surpassé dans cette étude si profonde et si nette, si solide et si pratique, si prudente et si hardie, du sujet épineux et difficile autour duquel se sont livrés, depuis un siècle, presque tous les combats de la plume et de la parole. Rarement le verbe apostolique a produit une impression plus considérable et plus universelle ; et jamais peut-être l'immortel Pontife n'a été aussi parfaitement le Pape de la lumière et de l'harmonieuse sérénité. Le monde entier, remué par cette voix descendue du ciel, étonné et persuadé par cette sagesse si supérieure à la sagesse humaine, s'est retourné vers le Vicaire du Christ, et lui a dit, comme jadis l'apôtre : Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie présente aussi bien que celles de la vie éternelle.

Jamais encyclique ne donna lieu à autant de commentaires, et ne suscita autant d'efforts généreux. Tous les hommes de bonne foi y ont salué l'unc des plus nobles et des plus puissantes revendications des droits de la justice et de l'équité sociale ; et l'on a su gré à ce chef du monde catholique d'avoir si nettement et si courageusement indiqué aux patrons et aux ouvriers leurs droits, leurs devoirs et leurs responsabilités ; d'avoir fait planer sur la foule des travailleurs et des pauvres de si salutaires espérances ; d'avoir donné à tous de si fortifiantes leçons. Le jour où les hommes se décideront à mettre en pratique les enseignements de ce Docteur infailible, la société reprendra son aplomb, et rentrera dans l'ordre et le calme d'où l'ont fait sortir les bouleversements intellectuels, économiques et politiques du siècle dernier.

III

La tiare n'est pas seulement la couronne d'un Père et d'un Pontife, elle est aussi le diadème d'un Roi. Le Pape est Roi, par là même qu'il est vicaire du Christ ; et sa royauté, toute céleste, placée en dehors et au-dessus de la volonté des hommes et du caprice des fortunes humaines, n'est que le prolongement, à travers les siècles, de la royauté de Jésus-Christ. Or il est advenu au Pape-Roi ce qui arriva au Christ-Roi. Celui-ci mourut en affirmant sa royauté, et le titre de Roi est resté cloué à la croix, avec l'auguste victime, pour indiquer à tous les

âges la cause de sa mort, et pour proclamer devant tous les hommes la permanence de sa royale autorité.

Les empereurs chrétiens, désireux de donner au Pape-Roi la sécurité et l'indépendance dont il avait besoin pour gouverner les âmes, lui avaient taillé un domaine terrestre, sur lequel les papes, pendant plusieurs siècles, furent rois temporels, afin d'être plus efficacement rois spirituels.

Mais les princes des synagogues modernes prirent ombrage d'une si haute puissance. Un jour, des soldats, issus de cette terre qui avait fourni des bourreaux à Pilate, renouvelèrent la scène du prétoire. Le Pape apparut au monde, dépouillé, couronné d'épines, un sceptre de roseau à la main. On croyait en avoir fini avec cet immense prestige qui remplissait le monde, et l'on se disait que le Pape-Roi mourrait avec Pie IX. Aussi, quand Léon XIII eut pris possession du trône pontifical, on vit les Pilates de la diplomatie moderne s'approcher de ce Pontife, et lui poser, avec crainte et hésitation, la question de leur devancier : "Es-tu vraiment roi?" Alors ce Pape, que l'on croyait définitivement découronné, et dont les lèvres, espérait-on, laisseraient facilement tomber les paroles d'une abdication longtemps désirée, redressa fièrement sa tête percée d'épines, et, la main appuyée sur le roseau qui ne casse pas, il jeta aux oreilles étonnées de Pilate la solennelle réponse du Christ : *Ego sum !*

Et il l'a été, Roi, dans la plus haute et la plus complète acception du mot. Malgré son isolement, malgré l'indifférence ou l'hostilité des gouvernements, sans avoir à sa disposition les moyens maté-

riels d'assurer une sanction à ses volontés, rencontrant presque partout des lois malveillantes, qui tendaient à annuler son influence morale, Léon XIII a exercé un irrésistible ascendant sur tous les peuples et sur tous les souverains de l'univers. Sous son Pontificat, Rome, non pas la Rome des intrus qui s'y sont installés par le vol et le brigandage, mais la Rome des Papes, est devenue un centre de puissante attraction. Et ç'a été un bien beau et consolant spectacle de voir, au cours du dernier quart de siècle, tous les habiles et les sages, tous les grands et les forts de ce monde, attirés tour à tour vers ce foyer de lumières, aller prendre conseil de cet auguste et si faible vieillard, et chercher sur ses lèvres le mot de la vraie sagesse.

Seule l'Italie officielle est restée, en apparence du moins, réfractaire à cet entraînement. Mais elle a des yeux pour voir, et ç'a été son châtiment — combien ironique et cinglant ! — de voir, et de plus près que personne, le respect, la confiance et l'admiration affluer de toutes parts vers son glorieux captif. Les chefs des plus glorieuses puissances ont rendu visite au roitelet d'Italie et au Roi de Rome, et si, à leur retour, on leur eût demandé où ils avaient trouvé la vraie majesté, la vraie dignité, la vraie royauté, dans quel palais ils avaient rencontré la véritable souveraineté, j'affirme qu'ils n'eussent point nommé le Quirinal.

Le Vatican de Léon XIII est devenu le foyer des lumières auquel se sont éclairées mêmes les affaires de ce monde. Ce Roi sans domaine et sans armée a

fait rayonner autour de son trône plus de puissance et de prestige que tous les autres souverains. Et, pendant les fêtes jubilaires, qui ont si magnifiquement clos ce règne pontifical, alors que le monde entier tressaillait d'allégresse, que les princes et les peuples rivalisaient de zèle pour témoigner à Léon XIII leur admiration et lui ouvrir leurs trésors, il est devenu évident pour tous que ce Pape captif était bien un Roi triomphant.

*

* *

Tel est l'homme extraordinaire que Dieu avait donné à son Église, et qu'il vient de lui enlever. Pendant un quart de siècle, ce Père a fait déborder des flots de vie spirituelle sur les millions de fidèles qui étaient ses enfants ; pendant un quart de siècle, ce Pontife a veillé avec un soin, une tendresse et une énergie admirables sur l'immense troupeau dont il était le Pasteur suprême, et enseigné avec une sagesse surhumaine les nombreux disciples dont il était le Docteur infallible ; pendant un quart de siècle ce Pape-Roi a dominé l'univers de sa majesté sereine et a vu les sujets et les monarques défilier, émus et respectueux, au pied de son trône. Il a été l'ornement du siège de Pierre, la gloire de l'Église, la lumière du monde.

Dors en paix, ô saint Pontife ! Après une telle vie et de telles œuvres, tu as bien mérité le repos éternel, que le monde catholique a demandé pour toi, dans ses jours de deuil. Ta course est achevée, et c'est la

course d'un géant. Tu as combattu le bon combat, et de ce combat l'Église sort plus jeune, plus forte, plus confiante que jamais. La tiare, que tu avais si noblement portée, est tombée de ton front, mais pour faire place à l'immortelle couronne de justice, qui récompense tous les généreux labeurs et consacre les gloires véritables. Ta lumière a éclairé nos ténèbres ici-bas ; que la perpétuelle lumière des cieux inonde maintenant ta grande âme : *Lux perpetua luceat ei !*



L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ⁽¹⁾

L'Institut Canadien et son distingué président font grand honneur à l'Action Sociale Catholique, en lui demandant de venir exposer, devant cet auditoire d'élite, les grandes lignes du programme qu'elle se propose de mettre en œuvre.

Je vais répondre à cette aimable invitation et m'acquitter de cette tâche, avec une sincère reconnaissance pour ceux qui m'en fournissent l'occasion.

L'œuvre dont j'ai à vous entretenir, Messieurs, appelle et mérite la confiance et le concours du public intelligent et droit. Et pour les obtenir, cette confiance et ce concours, que réclame-t-elle ? Tout simplement qu'on ne la juge pas sans la connaître ! qu'on pratique à son égard cette règle élémentaire de bon sens et d'équité : l'étudier dans son programme officiel ; ne pas lui attribuer *a priori* des intentions que ce programme dément ; attendre pour la critiquer ou la blâmer qu'elle ait fait des œuvres qui appellent la critique, ou méritent le blâme.

L'entreprise la plus vulgaire a droit qu'on la traite ainsi. Il serait vraiment étrange qu'une œuvre, fondée par l'Archevêque de Québec et solennellement approuvée par le Pape, ne rencontrât point,

(1) Conférence faite à l'Institut Canadien de Lévis, le 19 décembre 1907.

chez les nôtres, cette justice tout à fait élémentaire. Il serait plus étrange encore qu'elle excitât, dès sa naissance, et avant d'avoir agi, une malveillance que rien ne saurait justifier, et qui ne pourrait avoir d'autre cause que la crainte puérile d'un mal imaginaire, ou une hostilité préconçue contre l'action bienfaisante et civilisatrice de l'Église.

Ce que nous voulons donc, Messieurs, c'est faire connaître l'Action Sociale Catholique. Nous avons assez foi dans la droiture et la fermeté du sens chrétien chez la plupart de nos compatriotes, pour croire que la lumière sera bienfaisante à notre œuvre, et qu'il suffira de la présenter sous son vrai jour pour lui attirer la confiance et la sympathie.

Je vous demande donc la permission de vous dire, ce soir, de quelle haute inspiration cette œuvre est née, à quels besoins elle répond, quel est son caractère et son but.

I

DE QUELLE INSPIRATION ELLE EST NÉE

L'Action Sociale Catholique est sortie du Cœur de l'Église, de son amour éclairé et pratique pour notre peuple, et du dévouement inlassable avec lequel elle travaille à sauvegarder nos intérêts spirituels et temporels.

Messieurs, nous sommes, nous Canadiens français, les enfants de l'Église, et je puis ajouter, ses enfants privilégiés. En réalité notre histoire est tissée de ses bienfaits incessants. C'est elle qui a façonné

notre âme nationale. Artisan inlassable, elle a monté, pièce à pièce, au prix des plus durs sacrifices, cet édifice, dont nous sommes fiers, et qui s'appelle la patrie canadienne. Elle a vécu notre vie, porté nos fardeaux, combattu nos combats. Toutes nos douleurs et toutes nos joies ont passé par son grand cœur. Et aujourd'hui, en regardant ce peuple, qu'elle a enfanté à la vie religieuse et nationale, et sur qui elle a épanché, pendant plus de trois siècles, les trésors de son zèle et de ses énergies divines, elle pourrait bien nous demander, comme le Christ à son peuple : qu'aurais-je pu faire pour toi que je n'ai point fait ?

Eh! bien, Messieurs, c'est cette Église qui vient à vous, aujourd'hui, et qui vous présente une forme nouvelle d'un dévouement déjà bien ancien.

Toujours attentive au bien-être de ses enfants, désireuse de faire naître et de développer chez eux les vertus qui gardent les peuples debout, et les soutiennent dans leur marche en avant, voulant que le Christ règne demain, ici, comme il régnait hier, et que son règne, pour être plus bienfaisant, s'étende davantage à notre vie sociale, elle a conçu le projet de grouper dans une union plus parfaite les forces catholiques, et de les rendre plus actives en les organisant. Et à ce projet, que son zèle a formé, elle donne le nom d'Action Sociale Catholique.

C'est la façon dont l'Église de Québec entend pratiquer la sublime devise que l'apôtre Saint Paul donnait aux chrétiens de son temps, et que Pie X, en montant sur le trône pontifical, a répété aux chrétiens de notre temps : *instaurare omnia in Christo !*

Cette grande et nécessaire mission de tout restaurer dans le Christ, vous savez, Messieurs, avec quelle surnaturelle clairvoyance Notre Très Saint Père s'efforce de la remplir. A l'organisation du mal et de l'erreur, il veut que l'on oppose l'organisation du bien et de la vérité. En face des associations malfaisantes il veut que l'on mette sur pied des associations bienfaisantes. Et dès sa première encyclique, il conviait tous les catholiques à l'action, "à une action qui se porte sans réserve à l'observation intégrale des lois divines et des prescriptions de l'Église, à la profession ouverte et hardie de la religion".

Monseigneur l'Archevêque de Québec a cru qu'il était de son devoir de répondre à un si haut et si pressant appel ; et sa réponse, vous la trouvez, éloquente, claire et pratique, dans le mandement du mois de mars dernier, établissant, en ce diocèse, l'Action Sociale Catholique.

Peut-être, Messieurs, avez-vous senti quelque fierté, de ce que une si noble et si généreuse initiative ait été prise par le Pasteur que vous vénerez tant, et qui occupe, avec une incontestable supériorité, le siège qu'illustra Mgr de Laval. Ce siège de Québec a déjà assez prouvé sa fécondité apostolique, il a assez souvent donné le signal et l'exemple de saintes et utiles entreprises, pour qu'on ne soit pas étonné de le voir s'engager avec courage et clairvoyance dans ces domaines un peu inexplorés ici des questions sociales. Plus de deux siècles d'héroïques labeurs et d'infatigable dévouement lui assurent peut-être le droit de donner l'exemple et de montrer la voie !

D'ailleurs, Messieurs, que notre Archevêque ait bien répondu aux désirs du Souverain Pontife, et ait exactement interprété sa pensée, c'est ce qu'il n'est plus permis de mettre en doute après le Bref de Pie X, qui donne au mandement de Mgr Bégin la plus solennelle consécration que puisse recevoir un acte épiscopal. Et depuis, le Pape a parlé à Mgr Bégin, lui a dit sa satisfaction, a béni l'œuvre avec émotion.

Et voilà, Messieurs, de quelle inspiration est née l'Action Sociale Catholique.

II

A QUELS BESOINS ELLE RÉPOND

Ces besoins sont multiples et variés. Vous me permettrez de vous les présenter sous une formule générale, qui, je crois, les résume bien, et les caractérise suffisamment, et de vous dire que l'Action Sociale Catholique répond à un *besoin d'union*.

Vous souvenez-vous, Messieurs, de cette belle prière, qui, au dernier soir de sa vie, vint aux lèvres de Jésus, et porta à son Père le vœu suprême de ce Cœur qui aimait tant les hommes : " Mon Père, faites qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un ! "

Cette prière, l'Église l'a faite sienne ; ce vœu, elle l'exprime tous les jours pour ses enfants. Elle désire qu'ils soient *un*, non pas seulement de cette union éphémère que peuvent créer des intérêts passagers ; non pas de cette union factice qu'impose la force et que maintient la crainte servile ; mais d'une union

qui rapproche les esprits dans de communes pensées, qui soude les cœurs dans de mêmes sentiments, qui lie les volontés, pour les jeter d'un même élan dans des efforts communs.

Et qui donc, Messieurs, devraient pouvoir s'unir ainsi, sinon des catholiques ? Le précepte divin est là, qui leur en rappelle à chaque instant l'impérieux devoir : Aimez-vous les uns les autres ! Leurs pensées se rencontrent et s'unifient dans les mêmes croyances ; leurs cœurs battent au souffle des mêmes espérances ; leurs volontés soumises aux mêmes lois divines tendent à la même fin surnaturelle.

Aussi, trouvons-nous tout simple et naturel ce sublime éloge donné aux premiers chrétiens : " Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ! "

Voilà l'idéal et le modèle ! La réalité où nous vivons y ressemble-t-elle ? Évidemment non, Messieurs. Qu'est-ce donc qui nous manque ? Deux choses, parmi beaucoup d'autres, sur lesquelles je désire attirer votre attention.

1° *L'amour de l'Église.*

Et quand je dis l'amour, j'entends un amour sincère, filial, obéissant, dévoué : c'est le seul qui compte. Et quand je dis l'Église, j'entends sans doute, et en premier lieu, cette société universelle, dont la tête est à Rome et dont le cœur est partout. Mais j'entends aussi, et tout particulièrement, cette Église qui vit sous nos yeux, qui est faite pour nous, qui parle notre langue et répond à nos besoins, qui sait nos misères, et veut les soulager, qui a charge de nos âmes et travaille à les sauver. C'est cette Église qui fait revivre le Christ parmi nous ; c'est

elle qui garde pour nous le dépôt de la foi et la discipline des mœurs, et qui tient pour nous les clés du Royaume de Dieu. Cette Église, elle est deux fois nôtre, et par l'indissoluble lien qui la rattache au centre de la catholicité, et par la mission spéciale qui lui a été confiée de présider à nos destinées religieuses.

Or, Messieurs, c'est à cette Église vivant et agissant parmi nous, que doivent aller notre amour sincère et notre loyal dévouement. C'est sur son cœur que doit reposer dans l'union et la paix notre famille nationale.

Plus haut que les opinions humaines, où se heurtent les esprits et s'engendrent les querelles, doivent régner ses enseignements qui élèvent et unissent dans la lumière et la vérité. Au dessus des étendards qui divisent doit flotter sa bannière, dont les plis sont assez larges pour nous abriter tous.

Eh bien, Messieurs, autour de cette Église, nous ne formons plus un groupe assez serré. Dans ses enseignements, nous ne cherchons plus avec assez de confiance et de docilité une direction commune pour nos pensées et nos actes. Le bruit des intérêts et des passions réussit trop souvent à étouffer cette voix qui crie, et qui seule a mission pour redresser les sentiers, et pour dire par quelle route les peuples comme les individus vont au bonheur et à la vérité. Je n'insiste pas. Les symptômes du mal que je signale sont assez visibles pour qu'on soit averti, et qu'on sente le besoin de réagir contre une tendance qui nous mènerait à rebours de nos traditions nationales. Pour nous, Canadiens français, l'Église,

avec ses enseignements et ses œuvres, sera toujours le grand centre de ralliement. Par elle nous serons unis ; en dehors d'elle nous serons divisés. Cherchons donc davantage en elle l'union qui fait la force.

2° *Que nous manque-t-il encore* pour que nous répondions mieux au précepte divin, et mêlions plus étroitement nos cœurs et nos âmes ?

Nous n'avons pas le sentiment assez viv et assez net de notre devoir social ; et nous sommes atteints d'un mal bien caractéristique de notre époque, *l'individualisme*.

Il est, dans l'ordre social, une vérité bien élémentaire, et bien mal comprise : c'est que nous sommes solidaires les uns des autres, et que le lien qui nous unit ainsi, crée pour nous des responsabilités et impose des devoirs qui débordent constamment le cadre étroit de nos vies personnelles. Vivre en société, ce n'est donc pas simplement vivre les uns à côté des autres, dans une cohésion matérielle plus ou moins dense ; mais c'est vivre les uns par les autres et les uns pour les autres.

Qu'on le veuille ou non, il faut entrer dans cette communion des âmes, et subir cette loi d'échange et de répercussion, en vertu de laquelle nos vies sont tellement liées qu'il est impossible que les fautes des uns ne retombent pas sur les autres, ni que les vertus de chacun n'aient leur salutaire influence sur autrui. Je suis libre de poser tel acte ou de ne pas le poser ; mais dès que je l'ai posé, il prend une valeur sociale dont je ne suis plus le maître, mais dont je porte la responsabilité devant Dieu et devant les hommes.

Si l'acte est bon, il devient un élément de perfection sociale ; s'il est mauvais, il devient un élément de perversion sociale.

Et c'est ainsi que la vie sociale, dans son ensemble, n'est qu'une résultante des vies individuelles.

Aussi, Messieurs, une société n'est bonne et ne prospère que dans la mesure où les individus qui la composent, bien convaincus de ces vérités très simples, ont assez de noblesse dans l'esprit et assez de générosité dans le cœur pour s'en inspirer dans leur conduite, et pour adapter leur vie personnelle au bien commun.

Et voilà pourquoi l'égoïsme est un vrai fléau social. Malheur à la société où vivent des unités juxtaposées, que n'éclaire point la lumière d'une bonne conscience sociale, et que ne relie pas le sentiment de devoirs réciproques et la pratique de sacrifices communs ! Malheur à la société où la vie individuelle absorbe et dévore la vie sociale, où les ambitions de chacun heurtent les intérêts de tous, où les appétits de l'individu ne se satisfont qu'au détriment du bien général ; où le moi égoïste et haïssable se glisse partout pour morceler les efforts et diviser les cœurs !

Souffrons-nous de ce mal ? Un bon examen de conscience nous le ferait apercevoir, et un peu de sincérité nous le ferait avouer.

C'est à ce mal que l'Église, qui en souffre comme la Société, veut remédier. C'est à ce besoin d'une meilleure conscience sociale catholique que notre œuvre répond. Et cela suffit, je pense, pour nous justifier de l'entreprendre.

Vous connaissez maintenant les raisons d'être, au moins générales, de l'Action Sociale Catholique. Laissez-moi vous dire, de façon aussi précise que possible, quel est son caractère et son but.

III

CARACTÈRE

Et avant de vous dire ce qu'elle est, il sera peut-être utile de dire ce qu'elle n'est pas. Cela nous donnera l'occasion de rencontrer dès le premier pas, et sur le terrain qu'elle a choisi, la malveillance, cet oiseau de mauvais augure, qui secoue déjà sur nous les poussières de mensonges dont il a les ailes chargées.

1° J'affirme donc en premier lieu que l'Action Sociale Catholique n'est pas une œuvre politique.

La politique est chose nécessaire, et dont il est plus facile que profitable de médire. C'est un grand art que celui de bien gouverner les peuples, et d'administrer sagement leurs intérêts temporels. Souhaitons que cet art soit apprécié et cultivé comme il convient ; donnons aux hommes qui s'y essayent, le crédit de leurs bonnes intentions ; et secondons de notre mieux leur dévouement à la chose publique.

Seulement, sans manquer à ces devoirs, on peut bien reconnaître que d'une façon générale, et dans la pratique, ce n'est pas le propre de la politique de créer dans le monde où elle vit une atmosphère de paix sereine et d'attendrissante harmonie. On peut, sans paraître trop méchant, affirmer que des poli

ticiens, nos frères, il ne serait pas toujours exact de dire qu'ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme !

Et donc, quand on veut créer un grand ralliement des volontés, concentrer les efforts sur un point commun, il est sage de se tenir à distance, sur des rivages que ne battent pas trop les vagues écumantes de la politique. Voilà pourquoi, Messieurs, notre œuvre se présente à vous comme dégagée de toute compromission politique. Son but n'est pas de préparer des élections, de tenir sous les yeux du public un drapeau rouge ou bleu ; de créer des courants d'opinion qui nuisent aux gouvernements, ou qui les favorisent.

Convaincue que ceux qui sont au pouvoir font de leur mieux . . . pour y rester, et que ceux qui n'y sont pas ne négligent rien pour y arriver, elle n'éprouve aucun besoin de prêter main forte aux uns ou aux autres. Elle ouvre ses cadres à tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté. Pour y entrer, un mot de passe est exigé, mais un seul : Catholique ! Quiconque peut prononcer ce mot de bouche et de cœur est des nôtres. A personne nous ne demandons compte de ses opinions et préférences politiques. Et c'est notre espoir, que, dans nos rangs, sur le terrain d'action où nous évoluerons, les hommes de tous partis et de toutes nuances pourront, par dessus les barrières abattues, se tendre une main loyale, et unir, dans un bel élan de fraternité catholique, les énergies intellectuelles et morales qu'ils peuvent mettre au service d'une grande et sainte cause !

2° L'Action Sociale Catholique n'est pas non plus une école de théologie, ou de philosophie, ou d'une

science quelconque. Elle n'a donc pas à se prononcer entre les doctrines, pourvu que ces doctrines soient saines et librement discutées entre catholiques.

Elle n'a pas davantage à se prononcer entre les différentes œuvres. A toute question qui pourrait nous être faite sur nos sympathies ou sur nos préférences, notre réponse sera la même : Nous sommes avec Rome. Ce que Rome approuve, nous l'approuvons ; ce que Rome condamne, nous le condamnons, et dans la mesure exacte où Rome l'approuve ou le condamne. Dans les questions libres, nous userons de la liberté que tout le monde accorde, ou doit accorder à tout le monde. En suivant cette règle, il nous semble qu'il y aura parmi nous moins de paroles inutiles et d'heures perdues, et aussi plus de travail et plus de concorde.

3° Enfin, l'Action Sociale Catholique n'est pas un journal. Et je voudrais ici que l'on comprît bien ma pensée.

Comme moyen de renseigner le public sur les œuvres faites et à faire ; comme instrument de propagande des idées et des œuvres, comme excitateur des énergies sociales, le journal joue, aujourd'hui dans le monde, un rôle qui le rend nécessaire. Et vous savez ce qu'ont pensé et dit les Papes Léon XIII et Pie X de la nécessité pour les catholiques de prendre en mains et de manier avec courage et dignité cette arme indispensable des bons combats. Le rôle de journaliste catholique a été élevé par eux à la hauteur des œuvres apostoliques.

Aussi les fondateurs de l'Action Sociale Catholique ont cru que, pour accomplir leur tâche, ils devaient

utiliser cette force au service de leur entreprise. Ils ont donc fondé un journal, un journal quotidien, qui paraîtra samedi. Le programme tracé par l'Archevêque dans son Mandement, et par le Pape dans son Bref, leur indiquait clairement quelle sorte de journal il fallait faire. C'est un journal de cette sorte qu'ils ont voulu s'appliquer à faire ; et c'est ce journal, qui, dans deux jours, va prendre son rang et frayer sa voie dans le monde de la Presse canadienne-française et catholique. Quelle figure y fera-t-il ? Ce sera à vous de répondre, Messieurs.

Laissez-moi seulement vous dire qu'il ne vise pas à une infailibilité impossible, non plus qu'à une perfection... dont nous sommes d'ailleurs bien habitués de nous passer. Il veut sincèrement marcher dans la voie qu'on lui a tracée. Son ambition est de ne pas être trop inférieur à la tâche qui lui est dévolue ; et sa prétention, sa seule prétention, que vous lui pardonnerez bien, c'est d'être jugé d'après son mérite. Quoi qu'il en soit, ce journal ne sera pas l'Action Sociale Catholique. Il n'en sera que l'organe. J'ajoute qu'il n'en sera pas le seul organe. D'autres journaux pourront, plus tard, et sur d'autres points, s'appliquer à la même tâche. Et aux journaux, il y aura lieu d'ajouter, à l'occasion, des brochures, des tracts, des feuilles de propagande. Et toutes ces publications ne seront que des moyens mis au service de l'Action Sociale Catholique. Le but que vise celle-ci est plus loin et plus haut. Et c'est ce qu'il me reste à vous montrer. J'ai dit ce que l'Action Sociale Catholique n'est pas. Le temps est venu de dire ce qu'elle est.

Je pourrais définir ainsi notre œuvre : une sorte de coopérative de tous les efforts sincères et généreux, et leur orientation pratique vers le plus grand bien être spirituel et temporel de notre peuple. Ce qu'elle se propose, c'est de grouper les bonnes volontés, d'organiser les forces sociales, en créant ou en favorisant le mouvement syndical chrétien, et par là même de lutter d'une part contre l'individualisme qui jette les sociétés dans l'anémie, et d'autre part contre le socialisme qui les précipite dans l'anarchie ou la servitude.

Sur terrain d'ordre moral, intellectuel, et économique.

Vous me permettrez, Messieurs, d'éclairer cette définition, forcément vague et incomplète, en y projetant la lumière que fait jaillir, sur de telles questions, la parole de Pie X.

Au mois de juin 1905, ce grand pontife, qu'on pourra bien appeler le Pape de l'Action Sociale Catholique, adressait aux évêques d'Italie une mémorable encyclique sur l'Action catholique.

Dans ces pages si fortes de pensée et de style, Pie X dessine de main de maître le vrai caractère d'une œuvre comme la nôtre. Il convient et il me plaît de chercher dans un document si autorisé et si indiscutable les traits sous lesquels se montre l'Action Sociale Catholique.

“ Tout restaurer dans le Christ, dit le Pape, a toujours été la devise de l'Église, et c'est particulièrement la Nôtre. Restaurer toutes choses, non d'une manière quelconque, mais dans le Christ.

Restaurer en lui non seulement ce qui incombe directement à l'Église en vertu de sa mission divine mais encore, ce qui découle spontanément de cette mission, la civilisation chrétienne dans l'ensemble des éléments qui la constituent."

Et voici en quels termes Pie X caractérise ce travail de restauration :

" Replacer Jésus-Christ dans la famille, dans l'école et dans la société ; rétablir le principe de l'autorité humaine comme représentant celle de Dieu ; prendre souverainement à cœur les intérêts du peuple, et particulièrement ceux de la classe ouvrière, non seulement en inculquant au cœur de tous le principe religieux, mais en s'efforçant d'adoucir leurs peines, d'améliorer leur condition économique par de sages mesures ; s'employer par conséquent à rendre les lois publiques conformes à la justice, à corriger ou supprimer celles qui ne le sont pas ; défendre enfin et soutenir avec un esprit vraiment catholique les droits de Dieu en toutes choses, et les droits non moins sacrés de l'Église. L'ensemble de ces œuvres constitue précisément ce qu'on a coutume d'appeler d'un terme très noble : Action Catholique."

Après avoir dit l'importance et la difficulté des problèmes de vie sociale qui sont agités de nos jours, le Pape ajoute : " Il est souverainement nécessaire que l'Action Catholique saisisse le moment opportun, marche en avant avec courage, propose elle aussi sa solution et la fasse valoir par une propagande ferme, active, intelligente, disciplinée, capable de s'opposer à la propagande adverse."

Et il propose à l'imitation cette admirable *Union populaire*, que forment au delà de 600,000 catholiques allemands, qui est destinée à réunir les catholiques de toutes les classes autour d'un centre unique et commun de doctrine, de propagande et d'organisation sociale.

Autour de ce centre social, toutes les autres institutions de caractère économique, destinées à résoudre pratiquement et sous ses aspects variés le problème social, se trouvent comme spontanément groupées ensemble pour le but général qui les unit ; ce qui ne les empêche pas de prendre, suivant leurs besoins, des formes diverses et des moyens d'action différents, comme le réclame le but particulier de chacune d'elles.

Puis le Pape ajoute ces graves paroles que je soumetts à votre sérieuse réflexion :

“ Les œuvres qui sont principalement fondées pour restaurer et promouvoir dans le Christ la vraie civilisation chrétienne, et qui constituent l'Action Sociale Catholique, ne peuvent nullement se concevoir indépendantes du conseil et de la haute direction de l'autorité ecclésiastique ; il est bien moins possible encore de les concevoir en opposition plus ou moins ouvertes avec cette même autorité... D'ailleurs, puisque les catholiques portent toujours la bannière du Christ, par cela même ils portent la bannière de l'Église ; et il est donc raisonnable qu'ils la reçoivent des mains de l'Église, que l'Église veille à ce que l'honneur en soit toujours sans tache, et qu'à l'action de cette vigilance maternelle les catholiques se soumettent en fils dociles et affectueux.”

Vous le voyez, Messieurs, notre œuvre était dans la pensée du Pape, avant de voir ici le jour, et nous n'avons rien inventé en traçant le programme de l'Action Sociale Catholique.

Au reste, c'est d'une autorité plus grande encore que celle du Pape que nous pouvons nous réclamer. Quand on veut faire du bien à ses semblables, il faut chercher la lumière et la direction auprès de ce grand ami des hommes qui a passé sur terre en faisant le bien, qui a fondé l'Église pour continuer son œuvre, et qui s'appelle Jésus-Christ. Or les enseignements, les méthodes et les actes de ce divin Bienfaiteur ont été consignés dans un livre qu'on nomme l'Évangile, et qui contient les leçons de la sagesse divine et humaine. Et c'est l'Église qui a reçu mission de garder ce livre, de l'interpréter et d'en appliquer à la société les salutaires doctrines. Cette mission la place dans une situation exceptionnelle au point de vue des services à rendre à l'humanité ; elle lui donne une autorité et un crédit, dont nul autre ne saurait se prévaloir.

Et quand nous la voyons, l'Évangile de la vérité en main, l'amour du Christ au cœur, se pencher comme une mère sur les hommes qui ont besoin de vérité et d'amour, il y a mieux à faire que de scruter avec défiance ses intentions, et de faire planer sur ses projets des soupçons impertinents et injurieux. Il y a à saluer avec reconnaissance cette Bienfaitrice des hommes qui compte à son crédit vingt siècles d'admirable dévouement au bonheur de la société. Il y a surtout, Messieurs, à voir, dans cet effort qu'elle fait pour le perfectionnement de notre état social,

non pas une entreprise vulgaire, à capital plus ou moins rond, encore moins un complot tramé contre l'ordre et la paix publique ; mais une œuvre, une bonne et grande œuvre, une œuvre de relèvement social !

C'est là, en effet, Messieurs, le trait caractéristique de l'Action Sociale Catholique, sa vraie physionomie. C'est dans cette lumière et avec cette attitude que j'ai tenu à vous la montrer et que je voudrais la voir se fixer dans votre esprit.

Elle est née d'un cœur d'apôtre, dont la bonté et la noblesse vous sont connues. Sur son berceau sont tombés la bénédiction et l'encouragement d'un Pape qui restera, dans la longue série des Vicaires du Christ, comme l'une des plus ressemblantes images du Bon Pasteur ; elle a fait ses premiers pas, soutenue par d'admirables sacrifices ; elle part et oriente toute son organisation et ses efforts vers la conquête, pour notre peuple, d'une vie économique plus stable, d'une vie sociale plus pleine et plus intense, d'une vie catholique plus courageuse et plus féconde. Que lui manque-t-il, Messieurs, pour réussir ? Le baptême de l'épreuve ? Il se trouvera bien parmi les nôtres quelqu'un pour le lui donner ! Que lui manque-t-il encore ?

Les sympathies, la confiance et l'adhésion des catholiques ?

C'est à vous de répondre, Messieurs, et votre réponse, je la sens déjà passer frémissante dans vos cœurs. Et j'emporte, en finissant, l'espoir que l'Action Sociale Catholique trouvera en vous les apôtres qu'elle mérite, et les coopérateurs qu'elle attend !

“QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE !”

POUR L'INAUGURATION DU MONUMENT DE
MONSEIGNEUR DE LAVAL ⁽¹⁾

MES FRÈRES,

Nous venons, ce matin, terminer au pied d'un autel la série des fêtes patriotiques et religieuses inaugurées dimanche, par un solennel hommage au Dieu de l'Eucharistie. Le superbe monument, élevé par l'amour reconnaissant de tout un peuple, et consacré, hier, parmi les splendeurs d'une cérémonie inoubliable, au fondateur et au père de l'Église de la Nouvelle-France, prête à la table du sacrifice sa base gigantesque, et dresse en un décor original et pittoresque sa corniche de pierre et ses personnages de bronze. Il y a un instant, les mains de l'auguste représentant de Pie X offraient, presque entre les bras de Mgr de Laval, l'Hostie de louange et de reconnaissance où s'abaissent les cieus et où se donne le Christ Rédempteur.

Assurément la scène ici n'est point banale. Le peuple canadien donne en ce moment au ciel et à la terre un grand et réconfortant spectacle, et c'est

(1) *Sermon prononcé, le 23 juin 1908, après la messe célébrée au pied du monument.*

l'appareil qui convenait pour faire monter vers le Dieu des nations le solennel hommage d'une prière nationale. Et c'est à genoux, le corps prosterné et l'âme haute, que des fils de Laval et de Champlain devaient achever ces fêtes de l'Église et de la Patrie.

Sur ces lèvres qui prient, dans ces cœurs ouverts du côté du ciel, permettez, mes Frères, que je mette, ce matin, une formule précise et vibrante, qui résume tous les sentiments dont nos âmes ont été agitées pendant ces trois jours ; une formule qui jaillisse spontanément de tous les glorieux souvenirs dont nos mémoires sont pleines ; une formule qui rassemble en quelques mots ardents les pensées, les désirs, les résolutions d'un peuple catholique, qui raconte ses luttes d'autrefois, dise ses aspirations d'aujourd'hui et trace son programme d'action de demain.

Cette formule, je l'emprunte aux chants de triomphe qui ont acclamé, dimanche, sur sa route royale, le Jésus de l'Eucharistie :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!

C'est ainsi que le peuple élu de Dieu acclamait jadis son Sauveur, en un jour de triomphe qui devait avoir un si triste lendemain. Il y a trois siècles que la nation canadienne-française répète le touchant hosanna de sa fidélité au divin Roi ; et, nous l'espérons, aussi longtemps que des cœurs canadiens-français battront sous des poitrines humaines, on entendra sur ces bords le cri vaillant de la loyauté chrétienne : " Le Christ triomphe, règne et commande."

N'est-ce pas de cette acclamation généreuse qu'il convient de saluer les deux héros qui se mêlent

aujourd'hui dans nos pensées et dans notre amour : saint Jean-Baptiste et le Vénérable François de Montmorency-Laval ?

Préparer le règne du Christ fut toute la mission du saint Précurseur.

“ Que votre règne arrive ! ” semblait dire sa voix rude et forte, quand, troublant la solitude du désert, elle clamait aux foules étonnées que le temps était venu de frayer la voie au Seigneur, et de rendre droits ses sentiers.

Que votre règne arrive ! C'est avec ce souhait dans le coeur et ce cri aux lèvres qu'il accueillait Jésus sur les bords du Jourdain, et le présentait à ses disciples comme l'Agneau de Dieu, chargé des péchés du monde.

Que votre règne arrive ! C'était encore le cri de son zèle apostolique, quand, témoin affligé des scandales d'Hérode, il dressait, comme une barrière infranchissable sur le chemin de la licence, la protestation de sa conscience indignée, et jetait à l'oreille du maître le vibrant et irrésistible *non licet* qui n'a pas déserté, depuis lors, les lèvres des vrais apôtres du Christ.

Que votre règne arrive ! Ce fut enfin, ce fut surtout le cri sublime de son sang, quand il tomba martyr, victime du sauvage caprice d'une jalousie trop bien servie par la plus lâche et la plus méprisable des voluptés.

Or, mes Frères, c'est vers cet incorruptible témoin du Christ, vers ce prophète, ce martyr, que s'en sont allés, dès les premiers temps de la colonie, la confiance, l'affection, la prière du peuple canadien-

français, c'est sous sa bienveillante et forte égide qu'il a voulu placer sa vie religieuse et nationale ; c'est à ce vaillant pionnier de la loi nouvelle qu'il a demandé lumière et courage parmi les luttes généreuses et fécondes qui ont illustré son histoire.

Et, cette année, dans un bel élan de gratitude et de piété, ce peuple, par l'organe de la Société qui est ici gardienne et interprète des nobles et saines traditions, a demandé à Rome de ratifier solennellement le choix que nos pères firent spontanément, et que plusieurs générations se sont transmises avec une touchante fidélité. Pie X s'est rendu à ce désir, que lui fit connaître le vénéré Métropolitain de Québec ; et le décret officiel, promulgué le 10 mai dernier, proclamant saint Jean-Baptiste patron spécial auprès de Dieu des fidèles franco-canadiens, " tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère ", a répandu la joie dans toutes les âmes, et comblé les vœux de toute une race.

C'est donc en quelque sorte une alliance que nous célébrons aujourd'hui, l'alliance officielle et définitive de saint Jean-Baptiste avec la race canadienne-française. Le Pape l'a consacrée de sa haute autorité ; et, en son nom, Mgr le Délégué Apostolique a fait descendre sur elle les bénédictions du ciel.

Assurément, jamais union ne se fit avec plus d'éclat et devant un auditoire aussi sympathique et aussi distingué. La race franco-canadienne est ici représentée par la fine fleur de son clergé et de ses fidèles, " tant de ceux qui vivent au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère ". La Société Saint-

Jean-Baptiste sert de témoin officiel. C'est le rôle qui lui convenait, et qu'elle remplit avec un tact et une dignité que nous sommes depuis longtemps habitués à trouver chez elle.

Votre présence parmi nous, M. le Gouverneur Général, donne à cette alliance un éclat tout particulier, et marque bien quel large esprit de liberté vous anime, et avec quelle aisance notre race, quand elle le veut, peut se mouvoir, parmi les races sœurs, dans le sens de ses vrais intérêts et de ses glorieuses traditions.

Or, mes Frères, quelles paroles pourraient le mieux caractériser cette alliance si belle et si honorable pour nous, et lui donner en quelque sorte sa forme sacramentelle ?

Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ! Voilà, il me semble, la vraie formule de cette union bénie. Elle résume toute la vie de saint Jean-Baptiste : elle fait valoir tous ses titres à notre confiance et à notre amour. Elle raconte aussi toutes les gloires de notre race, et nous prêche le devoir sacré de rester fidèles au Christ, pour ne pas déchoir et pour mériter que notre saint patron prenne soin de nous et nous garde dans la voie droite qu'il nous a frayée jusqu'à ce jour.

Et ces fières paroles ne sont-elles pas aussi bien à leur place sur les lèvres d'un peuple qui vient de glorifier en Mgr de Laval le père de sa vie religieuse et le bienfaiteur de sa vie nationale ?

De quoi se réjouit cette grande âme, que nous sentons planer en ce moment sur le rocher de Québec ?

N'est-ce pas de retrouver ici, après deux siècles, une race qui n'a pas menti à ses nobles origines ? Un peuple qui, dans les viriles ardeurs d'une maturité qui approche, reste à genoux aux pieds du Dieu qui a béni son berceau, et qui garde au cœur la généreuse et saine ambition d'être toujours, dans les terres du Nouveau-Monde, le loyal et intrépide chevalier du Christ ?

Il me semble qu'à cette heure, le saint évêque, du haut de ce Cap Diamant, où la nature et la Providence lui avaient taillé dans le roc un trône colossal, et où il planta d'un geste si fier et si énergique la houlette du vrai pasteur, embrasse d'un regard joyeux et d'un cœur reconnaissant l'immense domaine que son zèle d'apôtre soumit jadis à l'empire de Jésus-Christ.

De l'Atlantique au Pacifique, de l'Océan Glacial au Golfe du Mexique, la croix s'est promené triomphante, et elle dessine aujourd'hui partout sur ces horizons infinis le signe salutaire de l'espérance. Plus de cent houlettes se sont ajoutées à la houlette de Laval, jalonnant ces routes glorieuses par où l'Évangile et la civilisation sont allés à la conquête de tout un continent, et gardant à la foi, à l'Église et au Christ, les peuples nouveaux entrés au bercail.

Il est donc venu, ce règne du Christ que Mgr de Laval souhaitait avec tant d'ardeur, et pour lequel il se déclarait anxieux de sacrifier sa vie. Et voilà pourquoi, en répétant aujourd'hui, au pied de ce monument, la prière victorieuse : " Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ", nous

résumons les plus ardents désirs du grand évêque et nous louons toutes les œuvres de sa vie.

Mais, mes Frères, pour que cette prière soit un hommage complet à saint Jean-Baptiste et à Mgr de Laval, il ne suffit pas qu'elle les glorifie l'un et l'autre en redisant la grandeur de leurs desseins et en faisant briller l'éclat de leurs actions. Il faut encore qu'elle dépose à leurs pieds les sincères et généreuses résolutions du peuple qui les vénère ; il faut qu'elle leur dise notre désir bien arrêté de garder intact le précieux dépôt qui nous a été confié, de toujours coopérer aux desseins de la Providence sur nous, et aux grâces de choix dont il lui a plu de nous combler.

Il faut encore que dans ce chant de triomphe, qui raconte notre passé, vibre et s'affirme l'ardente et viril résolution d'une race qui se souvient ; d'une race qui sait que toutes ses gloires sont faites des triomphes de Jésus-Christ sur elle ; d'une race qui jure de ne jamais forligner, de ne jamais souiller les lys de France ni profaner la croix du Christ plantée en bonne terre française et catholique par Champlain et Laval ; d'une race enfin qui est fermement décidée de garder son bras armé pour faire ici les beaux gestes de Dieu.

C'est à cette race si fière et si forte que je présente aujourd'hui son Maître, son Christ, son Roi. Canadiens français, regardez le Maître ; voyez son cœur qui vous a tant aimés. Faites monter vers Lui vos cœurs reconnaissants. Souvenez-vous que votre histoire n'est vraiment belle et glorieuse que parce

qu'elle est éclairée, pénétrée, vivifiée par son amour triomphant.

Et au dernier jour de ces fêtes, qui ont fait éclater la puissance du Christ, et la vivacité de notre foi, unis tous ensemble dans les mêmes sentiments de gratitude, de tous vos cœurs faisant un seul cœur, de toutes vos âmes faisant une seule âme, de toutes vos voix faisant une seule voix, sous la main bénissante de Jean-Baptiste votre patron, sous le regard de Mgr de Laval qui vous sourit, dites, dans un bel élan de foi chrétienne : “ Nous voulons que le Cœur de Jésus règne sur nous ! ”

Cette solennelle affirmation de votre foi nationale montera vers Dieu comme un hommage réparateur. Elle ira à travers les siècles consoler le Cœur de Jésus de l'abominable cri de révolte, qu'il entendit un jour sur les lèvres du peuple élu des temps anciens : “ Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! ” Elle ira à travers les espaces consoler ce divin Cœur de tous les sacrilèges et de toutes les apostasies, qui, du sein des peuples élus des temps modernes, vont chaque jour l'outrager dans son amour et dans son ardent désir de régner sur le monde.

Et vous mêlerez ainsi, dans cette fête de votre race, l'âme canadienne à l'âme française catholique. Comment ne pas songer, en ces réjouissances nationales, à la grande nation qui nous donna, avec la vie, la foi et la vraie civilisation ? C'est vers elle que nous reportent aujourd'hui nos plus chers souvenirs ; et c'est pour glorifier les héros qu'elle nous a donnés, et les gestes que par eux elle a faits sur nos bords, que nous sommes ici réunis. Saluons donc cette

France catholique, la France des Croisés et des Zouaves pontificaux, la France de l'Immaculée Conception et du Sacré-Cœur ; la France des Champlain et des Montmorency, des de Mun et des Lerolle ; en elle saluons la France ! Car enfin, ce nom, qui porte les plus belles gloires catholiques, ne saurait désigner dans l'histoire ceux qui arrachent des sanctuaires et des places publiques les Christs de bois ou de bronze, et qui chassent des hôpitaux et des monastères les Christs vivants !

Mais pour que le Cœur de Jésus règne efficacement sur nous, écartons tous les obstacles et offrons tous les concours. N'oublions pas surtout de laisser bien ouvertes les trois grandes avenues par où arrive ce règne béni.

Le Christ triomphe dans la lumière de la vraie foi ; il est la vraie lumière qui éclaire tout homme, la seule lumière capable de dissiper nos ténèbres. Veillons sur notre foi. Éclairons-la, défendons-la. Rien n'est dangereux pour un peuple comme de faire un faux pas dans la voie de la doctrine. Demandons toujours la vérité au Christ qui l'a apportée sur la terre, et à l'Église qui en a reçu de Lui le dépôt sacré.

Le Christ commande par la charité : " Ceci est mon précepte, que vous vous aimiez les uns les autres." Élevons nos cœurs jusqu'à Lui. Et là-haut, dans la chaleur vivifiante de ce foyer d'amour aimons-nous d'un amour fort et généreux. Cherchons pour notre union durable et féconde un autre appui que le caprice des fortunes changeantes et la faveur des

pouvoirs éphémères. Pour être unis et trouver la vraie force dans l'union, formons nos liens dans le Cœur du divin Maître, et façonnons sur ce parfait modèle nos cœurs de patriotes et de chrétiens.

Le Christ règne par la puissance de la volonté de son Père. Sachons être les fils soumis de ce Père qui est aux cieux, et prouvons-lui notre soumission en réglant d'après ses ordres notre vie privée et notre vie publique. Sachons bien que pour être catholique, il ne suffit pas de chanter le credo avec sincérité, mais qu'il faut surtout le vivre avec courage et docilité.

Aux disciples de Jean-Baptiste qui étaient venus de la part de leur maître lui demander des renseignements sur sa mission, Jésus répondit : " Allez dire à votre maître ce que vous avez vu : les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques marchent." Si notre saint patron députait en ce moment vers nous des envoyés pour nous interroger sur notre vie nationale, pourrions-nous leur répondre en toute vérité : " Allez dire à votre maître que le peuple canadien-français voit clair, qu'il marche dans la lumière de l'Évangile, et que ses sentiers sont droits ; allez dire à votre maître que le peuple canadien-français entend les appels pressants du Cœur de Jésus, qu'il pratique les lois de la sainte charité, et qu'il donne au monde le beau spectacle d'une race qui cherche pratiquement la force dans l'union ; allez dire à votre maître que le peuple canadien-français est debout, toujours debout, et qu'il marche d'un pas ferme et constant dans la voie des

saines traditions et des fortes vertus que lui ont léguées ses ancêtres ? ”

Ah ! si nous pouvons, sans nous mentir à nous-mêmes, faire cette fière réponse, bénissons le Ciel et rendons grâce à Dieu ! Jetons sans crainte à tous les échos le cri vibrant de notre foi. Ce sera mieux alors qu'un chant harmonieux et puissant ; ce sera la solennelle affirmation d'une race, qui, voulant vivre, puise la vie à sa source même, qui est le Christ vainqueur de la mort ! *Christus vincit, Christus imperat, Christus regnat nunc et in sæcula ! Amen.*

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ET LA JEUNESSE ⁽¹⁾

MES CHERS JEUNES GENS,

Voulez-vous que je vous fasse un aveu ?

Il me tardait de faire monter tout mon cœur à mes lèvres pour vous saluer, vous remercier, vous bénir.

Je te salue, vaillante jeunesse qui porte dans ton cœur tant d'espoir, et qui vient ici pour les éclairer, les affermir et les sanctifier. Salut à vous, camarades, qui apportez ici, au berceau et au centre de la patrie canadienne-française, la belle fleur de votre jeunesse, pour la faire s'épanouir sous les saines et chaudes ardeurs de l'amitié, du travail et de la prière.

Salut à vous, compatriotes, qui portez avec vous, dans le sang, dans le cœur, dans l'esprit, dans les yeux, sur les lèvres, les ambitions, les élans, l'idéal de mon pays, et qui formez ici, dans cette salle, sous mon regard, l'image la plus douce, la plus séduisante, la plus réconfortante qu'on puisse se faire de la patrie !

(1) *Discours prononcé au Congrès de l'Association Catholique de la Jeunesse canadienne-française, tenu à Québec, les 23-26 juin 1908. — Séance du jeudi soir, 25 juin, à l'Université Laval.*

Salut à vous, délégués des groupes divers et lointains, qui venez mêler dans le libre échange d'une chrétienne fraternité les aspirations semblables de vos âmes et les notes variées mais harmonieuses de vos talents naturels et de vos cultures particulières ; qui faites un concert si beau où chantent, avec de merveilleux accords, Ottawa et Lévis, Chicoutimi et Sherbrooke, Saint-Hyacinthe et Joliette, Sainte-Thérèse et Trois-Rivières, Québec et Montréal, et où les voix si chères du Manitoba font écho aux voix chaudes et vibrantes de la Louisiane.

Salut à toi, camarade Gerlier, qui nous apportes ici la si douce France !

Ah ! tu nous demandais hier, avec ce charme exquis qui s'échappe de ton cœur et de tes lèvres, de ne pas faire nos voix trop pleureuses en parlant de notre commune mère-patrie, et de nous souvenir qu'il y a sur le sol de France autre chose que des ruines à déplorer, autre chose que des crocheteurs de couvents, d'églises et de presbytères, autre chose que des blasphémateurs et des éteigneurs d'étoiles à flétrir.

Tu nous suppliais d'entendre, dans le murmure du flot qui nous vient des côtes normandes et bretonnes, autre chose que le blasphème des impies. Eh bien ! laisse-moi te le dire, au nom de ces camarades de la France d'ici, après avoir entendu le beau son que rend ta belle âme, nos espérances montent au niveau des tiennes, et, au pied du même Christ vainqueur, nous poursuivrons l'hymne de vie et de résurrection dont les premières notes ont vibré dans cette en-

ceinte avec tant d'éloquence sur tes lèvres de Français catholique! (*Applaudissements.*)

Maintenant, messieurs, que j'ai laissé parler mon cœur, je dois me souvenir que mon nom apparaît au numéro 3 du programme d'aujourd'hui, avec indication d'un sujet à traiter. Et vous pensez bien que prenant un ton grave encore, je vais vous faire une dissertation longue sur un sujet sans fin.

Eh bien! non. Je ne suis pas d'humeur à dissenter. Je viens ici pour réchauffer mon cœur sur le vôtre, pour jouir du spectacle de votre joyeuse et pétillante jeunesse. Je viens ici pour m'instruire à l'école si bonne, si persuasive, de vos vingt ans, que vous donnez au travail, à la patrie, à l'Église, à Dieu!

Vous me dispenserez donc de tenir ici le rôle de Docteur, et vous me permettrez de causer avec tout l'abandon d'un camarade.

Assez d'autres maîtres dévoués, instruits, éloquents, distribuent à vos âmes le pain fortifiant de la doctrine, pain pétri d'une pâte si fine, et cuit sur une sole si chaude.

Donc, au lieu de philosopher autour de l'Action Sociale Catholique, je me contenterai de vous la présenter. Et la présentation sera très simple, puisqu'il s'agit d'un enfant qui a fait juste une fois le tour du soleil; il achève, ces jours-ci, ses douze premiers mois d'existence, et que ses père et mère le bercent encore de leurs caressants espoirs! (*Applaudissements.*)

Et voulez-vous que je vous raconte sa courte histoire? Il a été conçu dans un grand cœur d'Évêque sur qui reposait la vertu du Très-Haut, et en qui

était survenu l'Esprit Saint. Sous la forme qui le montre aujourd'hui à nos yeux, il est né dans une étable, l'avant-veille de Noël, sous les premières neiges de notre hiver canadien. Sur les fonts baptismaux, il eut pour parrain, un personnage ecclésiastique d'une certaine valeur, qui s'appelle Pie X et qui, d'avance, avait envoyé sa procuration, sous la forme d'un Bref Pontifical adressé à S. G. Mgr l'Archevêque de Québec. (*Applaudissements.*)

Il y eut autour de son berceau des acclamations joyeuses et sympathiques. Il y eut aussi des clameurs où perçait un peu de défiance, beaucoup de crainte et un brin de jalousie. Les vrais chrétiens, les bons bergers et les vaillants pasteurs, accoururent à son berceau pour le saluer d'un cœur ému. (*Applaudissements.*)

Le synagogue maugréa et grinça des dents. (*Applaudissements.*)

On entendit des voix qui chantaient : Gloire à Dieu... et sur terre paix aux hommes de bonne volonté!

On en entendit d'autres qui disaient : C'est un perturbateur de l'ordre public, qui refuse de payer tribut à César. (*Rires et applaudissements.*) Et comme l'enfant n'avait rien troublé du tout et qu'il n'avait rien refusé à César... qui ne lui avait rien demandé... et rien offert, ces paroles parurent étranges. (*Hilarité.*)

Si l'on ne fit pas le massacre des innocents pour le détruire, c'est que le nombre de ces derniers se trouvait trop limité (*applaudissements*); mais on a parlé dernièrement de porter jusqu'à Rome une supplique respectueuse par laquelle son illustre

parrain serait humblement prié d'étouffer au berceau ce monstre réchauffé sur son sein! (*Mouvement dans l'auditoire.*) On attend, avec anxiété, le résultat de cette filiale, courageuse et charitable démarche! (*Mouvement et cris de: Honte! Honte!*)

Et les Mages sont-ils venus le combler de leurs présents?

Oui. Il en est venu de partout, de vrais princes, héritiers de la royauté de Jésus-Christ, qui suivaient l'étoile allumée au-dessus de notre étable, par celui qui est la lumière venant en ce monde. Ils ont déposé sur le berceau de l'enfant les ressources dont il avait besoin pour entrer dans la vie. Et ce fut très beau, le geste de ce millier de prêtres se dépouillant de leurs modestes économies, parfois prenant sur le nécessaire pour assurer le lendemain à cet enfant qui voulait vivre. (*Applaudissements.*)

Le premier sourire qui s'épanouit sur la figure de l'enfant fut provoqué par le spectacle de ce sacrifice où se montrait tant de désintéressement et une si admirable intelligence des besoins de l'Église et des âmes. (*Longs applaudissements.*)

Je suis au terme, mes chers amis, de cette histoire d'une œuvre qui naît pour vivre, qui entre dans la vie pour y rester, et qui y restera pour faire du bien. (*Salves redoublées d'applaudissements.*)

Vous me permettrez d'ajouter, en guise d'épilogue, un court chapitre que j'intitulerai : Jeunesse et espérance.

L'Action Sociale Catholique est faite plus particulièrement pour les jeunes catholiques canadiens-français d'aujourd'hui. C'est à susciter, à diriger, à concentrer les merveilleuses énergies que la nature et la grâce ont mises en eux qu'elle prétend surtout s'occuper. Elle veut vous aider à mettre en vos âmes ces convictions, et en vos vies ces vertus dont on vous parlait si bien, mercredi matin. Et la jeunesse qui a l'admirable perspicacité du cœur, a tout de suite deviné cette intention et répondu à l'amour sincère qui nous emportait vers elle. Elle est venue à nous, la jeunesse catholique, avec cette belle confiance dont les mesquins calculs et les viles passions n'ont pas encore troublé la sérénité ; elle est venue à nous, l'esprit ouvert, franc, droit, curieux de la vérité, avide de lumière, et le cœur plein d'ardentes et nobles ambitions. Elle n'a pas peur, elle, notre fière et catholique jeunesse, de mettre sa main dans la main du prêtre, pour marcher avec plus de sécurité sur la route difficile par où elle s'en va vers le ciel ; elle n'hésite pas à s'approcher du clergé dont elle se sent aimée, et à lui demander, pour le gouvernement de sa vie, des conseils et directions qu'elle sait être désintéressés et éclairés ; elle sent qu'il lui faut avoir avec le prêtre d'autres relations que celles d'une aimable mais stérile courtoisie, d'autres commerces que les commerces d'ordre spirituel. (*Vifs applaudissements.*)

Formés à la vraie vie chrétienne, dans nos collèges et nos écoles, par la main du prêtre ou du religieux, elle garde, avec le souvenir reconnaissant des bien-

faits reçus, le besoin de ne pas arracher trop tôt son âme à des influences qui lui ont été si salutaires.

Et voilà pourquoi la jeunesse canadienne-française a marqué, si vite et de façon si pratique, sa sympathie pour l'Action Sociale Catholique. Et vous me permettrez bien ici, mes jeunes amis, de signaler le zèle et le dévouement de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française. Ce sont vos mains, vos lèvres et vos cœurs qui ont applaudi les premiers à la création de l'Action Sociale Catholique de Québec. C'est vous qui avez été les premiers et les plus intrépides apôtres de l'œuvre. Vous le savez, nous le savons aussi, je suis bien aise de trouver cette occasion de vous en remercier.

Au reste, si je ne m'abuse, vous avez dû constater, depuis que vous êtes ici, que nos cœurs ne vous sont pas précisément fermés ; que vous vous y êtes fait une place assez large, et que nous prenons quelque intérêt à ce qui vous intéresse. (*Vigoureux applaudissements.*)

Vous êtes beaux comme l'espérance, vous disait si gracieusement, mardi soir, Mgr le Recteur de l'Université Laval. Oui, et j'ajoute : vous êtes l'espérance de l'Action Sociale Catholique. Après vous avoir vus à l'œuvre, vous avoir entendu, après avoir constaté combien vos âmes vibrent quand passe sur elle le souffle d'une parole ardente et fière ; après avoir touché du doigt la sincérité et la force de votre piété, je comprends qu'une œuvre est sûre du succès, quand elle a pour la soutenir des mains aussi vail-

lantes que les vôtres. C'est donc, chers amis, avec ce beau mot d'espérance sur les lèvres et dans le cœur, que je termine cette petite causerie. "Espérer!" c'est la vertu des jeunes ; et quand on n'est plus jeune et qu'on veut espérer toujours, il y a une recette que je connais bien, et dont je livre le secret à mes vieux amis : c'est d'aimer les jeunes ! (*Ovation et longues salves d'applaudissements.*)



LES GLOIRES ET LES ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE DE L'OUEST CANADIEN ⁽¹⁾

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

La fête qui nous rassemble aujourd'hui dans cette Cathédrale est belle et réconfortante. C'est, parmi le déploiement des splendides cérémonies du culte, une grande tâche qui s'achève ; c'est le digne couronnement d'une entreprise inspirée par la foi et par l'amour de la maison de Dieu, soutenue par la puissance de la charité et du sacrifice.

Le voici donc debout, ce monument religieux, vrai poème de pierre, qui chante la gloire de Dieu et qui porte jusqu'au ciel l'affirmation généreuse de votre foi et le touchant hommage de votre reconnaissance.

Depuis longtemps, Monseigneur l'Archevêque, vous portiez dans votre esprit et dans votre cœur d'apôtre le rêve et le dessin de cette belle Cathédrale. Travaillé par le noble souci de glorifier la sainte Église dans ces régions, où elle a connu tant de pauvreté et d'abaissements, désireux de faire triompher le Christ sur ces bords de la Rivière-Rouge, où

(1) *Sermon prononcé à l'occasion de la bénédiction de la cathédrale de Saint-Boniface, le 4 octobre 1908.*

abordaient, il y a 90 ans, les deux pionniers de sa croix et de son Évangile, vous avez fait appel à toutes les ressources de l'art et de la foi. Les habiles et généreux concours ont répondu à vos désirs. Après avoir édifié pierre sur pierre et lentement dressé vers le ciel ses fières murailles et ses tours hardies, après avoir vu la main de l'artiste donner à ses nefs ses élégantes parures, après s'être ornée, comme il convient aux royales épouses du Christ, votre Jérusalem terrestre étale maintenant aux yeux ravis ses beautés et ses grâces.

Aux espoirs un peu inquiets que le rêve avait fait naître et grandir, succède la douce et apaisante vision de la réalité. Ce ne sont plus, en votre cœur, les joies anxieuses de l'attente, c'est la sereine satisfaction de la tâche finie, du devoir accompli, du succès obtenu.

Vous nous avez invités, Monseigneur, à venir louer avec vous le Dieu si bon qui a béni vos desseins, et qui, étant le premier et le principal artisan de cette grande œuvre, doit ici recevoir les premiers hommages et les premières actions de grâce. Vos nombreux frères et amis, évêques, prêtres et fidèles, se sont empressés de répondre à votre appel, et avec vous ils se réjouissent des grandes consolations que le Seigneur donne à votre zèle infatigable.

Québec ne pouvait pas ne pas mêler son cœur et sa voix à ce concert fraternel. C'est l'Église Mère, dont le sein fécond a répandu sur ce continent les apôtres de la civilisation chrétienne. Saint-Boniface lui doit ses premiers missionnaires et ses premiers évêques. Et les liens qui rattachent ces deux sièges

métropolitains sont d'autant plus solides et indissolubles qu'ils ont été noués par les plus admirables héroïsmes.

Monseigneur Plessis, en 1822, voulant assurer l'établissement du royaume de Jésus-Christ, en ces lointaines missions, se fit un Auxiliaire dans la personne de Monseigneur Provencher, et l'envoya prendre ici charge d'âmes, avec le titre de Vicaire Apostolique de la Rivière-Rouge.

En 1908, le successeur de Monseigneur Plessis, ne pouvant répondre au désir exprimé (et faire entendre sous ces voûtes sa douce et éloquente parole), vous avez pensé, Monseigneur, que son Auxiliaire de Québec ne refuserait pas de se mettre sur les traces de son lointain devancier, Monseigneur Provencher, pour venir aux pays d'en haut, et se faire auprès de la si florissante Église de Saint-Boniface, l'interprète de la joie commune et des vœux pleins d'affectueuse sympathie que lui apportent en ce jour plus de vingt églises sœurs !

J'ai accepté cette tâche et cet honneur. Voilà pourquoi, mes Frères, je suis dans cette chaire, ce matin. Très flatté de la mission qui m'est confiée, je vous apporte, à défaut d'une parole plus autorisée, une très sincère admiration pour le passé que vous glorifiez, et mes fermes espérances en l'avenir que vous préparez.

Vous dire simplement où s'appuie cette admiration et où se fondent ces espérances sera tout l'objet de cet entretien.

I

Mes Frères, j'ai relu, avant de venir ici, quelques-unes des plus belles pages de votre histoire. J'ai suivi avec émotion les routes pénibles et presque sanglantes par où sont arrivées en ce pays la foi catholique et, sa compagne inséparable, la vraie civilisation. Et je me demande s'il est dans l'histoire de l'Église beaucoup de pages, je ne dis pas supérieures, mais égales à celles-là.

L'évangélisation du Nord-Ouest s'est faite dans des conditions d'isolement, de distance, de climat et de mœurs, qui en font l'un des plus héroïques efforts d'apostolat que je connaisse. Et quand on a vu se continuer pendant plus d'un demi siècle ce sublime dévouement ; quand on a suivi dans leurs courses gigantesques à travers les bois, sur les lacs immenses, dans les neiges sans fin, ces étonnants chercheurs d'âmes ; quand on les a vus se disputer avec une noble émulation de si effrayants labeurs, et s'y attacher avec une sorte de passion douce et tenace, on ne peut s'empêcher de redire la parole que Louis Veillot écrivait, après avoir entendu Monseigneur Grandin : " L'Église catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes. "

Et ç'a été, mes Frères, la grande bénédiction de ce pays, que les hommes que fait l'Église ne lui aient jamais manqué. Au début, pendant les vingt-cinq premières années, ils ne furent guère que douze à prêcher la bonne nouvelle. Douze apôtres pour évangéliser cet immense morceau de continent ! C'était assurément fort peu ; mais c'est ainsi que

l'Église commença la conquête du monde. Et c'est parce que ses plus grandes entreprises reposent sur de si faibles appuis, qu'elles portent, dans leurs merveilleux développements, le cachet divin de la stabilité.

Bien des fois, sans doute, Monseigneur Provencher, jetant les yeux sur ce vaste champ du Père de famille, pensant à ces âmes perdues dans les ténèbres de la mort, dut répéter aux douze compagnons de son apostolat les paroles du Sauveur à ses douze apôtres : "Voilà une bien riche moisson ; que ne sommes-nous plus d'ouvriers !" "*Messis quidem multa, operarii autem pauci*".

Il fit mieux que jeter au vent de la plaine ce regret d'un grand cœur. Il prit les moyens pratiques de donner à ces moissons blanchissantes les moissonneurs qu'elles attendaient. Ainsi, quelle fut sa joie quand, le 25 août 1845, il vit aborder au rivage, tout près d'ici, le canot qui portait le renfort désiré. Deux missionnaires en descendirent. L'un apportait au vieil évêque l'appui d'un zèle déjà éprouvé : il s'appelait le Père Aubert. L'autre, sous les apparences modestes et un peu déconcertantes d'un jeune novice, cachait l'une des plus fortes âmes d'apôtres qui aient illuminé et réchauffé ces territoires : il se nommait le Frère Taché. Tous les deux venaient fonder ici la dynastie de ces vaillants missionnaires, qui portent en religion le nom d'Oblats de Marie Immaculée, et que la reconnaissance publique a pu justement appeler les Sauveurs du Nord-Ouest.

Vous, mes Frères, qui recueillez aujourd'hui les fruits de leurs labeurs, et qui voyez se continuer,

dans cette famille de vrais pêcheurs d'hommes, les nobles traditions de dévouement, d'abnégation, de sublime simplicité dans le sacrifice, d'infatigable ardeur au travail, vous ne me contredirez pas si j'affirme ici que l'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr Mazenod, et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde. Il l'avait vu cet ouvrage et savait l'apprécier, le protestant qui disait, au siècle dernier : " Ce siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du Missionnaire Oblat ".

Quel beau spectacle nous offrent en effet ces évangélisateurs du pauvre ! Leur vie est un tissu de sacrifices obscurs, qui prennent toutes les énergies de l'âme et toutes les forces du corps, et qui touchent très souvent au véritable héroïsme. Ce n'est pas le martyr glorieux, où se donnent, dans une heure, tout le sang des veines et tout l'amour du cœur ; non. " Pas même de martyr à espérer ", disait joyeusement Mgr Grandin, sinon le martyr sans auréole, le martyr en détail, le martyr où l'on se donne tout entier chaque jour, sans s'épuiser jamais ; le martyr à recommencer tous les matins, et qui broie l'âme et le corps sans les désunir.

Tels furent, mes Frères, les hommes que Dieu suscita pour faire en ces contrées les miracles de sa droite. Inutile, ou plutôt impossible de citer leurs noms. Quand, dans une guerre, tous les soldats sont des héros, c'est l'armée tout entière, dans son glorieux anonymat, qu'il faut porter au rôle d'honneur. Qu'il me suffise de confier aux échos de cette Cathé-

drale, et de rappeler à votre souvenir reconnaissant les chefs illustres qui guidèrent tous ces braves au sacrifice et à la victoire : les Provencher, les Taché, les Grandin, les Faraud, les Clut. Je ne parle que des morts, de ceux-là que leurs œuvres ont suivis dans la gloire, et dont l'amour garde la tombe.

Et quelles sont les œuvres accomplies ? Ah ! mes Frères, comme on est fier de la Sainte Église, quand on la voit ainsi porter la lumière dans les ténèbres, l'amour dans ces glaces du pôle et dans ces glaces des cœurs, la vie dans cette mort du paganisme et du péché ! Il lui a suffi d'un demi siècle, à cette faiseuse d'hommes et à cette ouvrière de civilisation, pour changer la face de cet immense territoire. Elle a subjugué, pour les adoucir, les moraliser et les sauver, ces habitants des bois, que les trafiquants rapaces n'avaient jusque là abordés que pour les exploiter et les abrutir. Grâce à elle, le divin soleil de justice et d'amour s'est enfin levé sur ces terres désolées et sur ces tribus assises à l'ombre de la mort. Il s'est levé, pour ne plus disparaître. Sous ses chauds rayons la vie a jailli du sol et des âmes ; les fortes vertus chrétiennes ont germé dans les cœurs, pendant que d'admirables institutions germaient au bord des lacs et dans la plaine. En 1858, il n'y avait qu'une quinzaine de missions, à peine ébauchées, jetées à tout hasard, et séparées les unes des autres par des distances fabuleuses, et un seul évêque pour paître ces brebis et ces agneaux si lamentablement dispersés. Aujourd'hui, quatre évêques suffragants font couronne au vénérable Métropolitain de Saint-Boniface ; la paroisse, avec son admirable organisation religieuse,

a, sur bien des points, remplacé la pauvre mission d'autrefois ; la rivière Rouge roule ici ses eaux étonnées parmi des temples, des collèges, des hôpitaux, des couvents, des écoles que pourraient lui envier le Saint-Laurent ; la Sœur Grise, qui fut la première au champ du sacrifice et du dévouement, peut maintenant contempler la magnifique floraison de ses œuvres de charité, et partager avec de nouvelles ouvrières les saints labeurs de l'enseignement.

C'est donc, après les pénibles mais féconds sacrifices du début, le bel épanouissement de la moisson. C'est la sauvagerie vaincue, la foi conquérante : c'est le Christ qui triomphe. Et la superbe Cathédrale que vous donnez à Dieu, en ce moment, est comme une solennelle affirmation de ce triomphe. Voilà pourquoi elle est si joyeuse et si attendrissante, la prière qu'elle fait monter vers le ciel ! C'est tout votre passé qu'elle glorifie et que nous glorifions avec elle. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.* Ce sont les victoires de votre foi qu'elle raconte ; et dans ces victoires du passé, il nous plaît de voir et de saluer le gage des victoires futures.

II

Les dessins de Dieu sur vous, mes Frères, sont admirables. Et quand on en a suivi la trace à travers votre histoire si courte, mais si pleine, il reste au cœur un doux et solide espoir en votre avenir. L'œuvre sacrée de la civilisation évangélique, ici, porte un caractère qui lui garantit la vitalité et la fécondité.

Sans doute, l'horizon paraît chargé de nuages.

Vous êtes arrivés à une époque très grave de votre histoire. Les problèmes les plus difficiles : problèmes de race et de langue, problèmes d'ordre économique et d'ordre moral, problèmes d'ordre politique et d'ordre religieux, se posent devant vous avec une urgence et avec des complications qui en rendent la solution malaisée et angoissante. Dans ces plaines, où le sauvage, le métis et le Canadien français vivaient paisiblement à l'ombre de la croix, sous la garde bienfaisante de l'Église, se heurtent aujourd'hui, dans un tumultueux mélange, les fils de civilisations qui n'ont rien de commun avec la vôtre. L'immigration pousse son flot abondant, agité, rapide, parfois boueux, sur les routes par où passait naguère l'Évangile sauveur. Un esprit nouveau pénètre les lois et les mœurs, qui menace de mettre des entraves aux plus saintes libertés et aux droits les plus sacrés.

Les vrais maîtres du pays, ceux qui l'ont arraché à la sauvagerie, qui lui ont donné la vie et la fécondité, qui ont préparé sa prospérité si enviable et si attirante, ne forment plus qu'une minorité, dont la voix n'est pas toujours entendue. On oublie si vite les droits qui n'ont pas la force et le nombre pour les défendre ! Et les craintifs se demandent si le choc de tant d'éléments conjurés ne sera pas trop violent pour une race encore jeune et pour une Église dont l'organisation n'a pas eu le temps de s'affermir.

Eh bien ! mes Frères, tout en comprenant vos angoisses, et en déplorant avec vous certains envahissements sur des domaines sacrés, vous me permettrez de vous dire que vous n'avez pas le droit

de vous décourager, ni de désespérer. Ayez confiance ! C'est le mot d'ordre que vous jette aujourd'hui mon cœur d'évêque et de Canadien français. Ayez confiance ! Dieu vous le commande, par tous les bienfaits et toutes les bénédictions dont votre histoire déborde. Ayez confiance ! Les labours héroïques de vos apôtres vous y invitent : de si sublimes sacrifices communiquent aux pays et aux races qu'ils touchent des germes de vie et non des germes de mort. Ayez confiance ! Le Christ lui-même a pétri de ses divines mains le levain béni capable de pénétrer, de vivifier et de soulever la masse informe, où il peut paraître étouffé aujourd'hui, mais qu'il sauvera demain par sa vertu fécondante. Ayez confiance ! N'entendez-vous pas la douce voix de Jésus, votre Maître, qui vous dit, comme autrefois à ses disciples : *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.* "Vous êtes sous le pressoir, momentanément broyés par un monde qui ne vous connaît pas, mais ayez confiance, c'est moi qui ai vaincu le monde !"

Ayez confiance ! Et donc luttez avec courage, et couvrez-vous bien de ce bouclier de la foi qui est l'armure de la victoire : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.*

Et pour que votre foi vous donne la victoire, appuyez-la solidement et défendez-la courageusement.

Appuyez-la solidement. Et sur quelle base l'appuierez-vous ? Sur le roc de la Sainte Église. "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle." Pierre vit encore, mes Frères, et il y a vingt

siècles que par les portes de l'enfer, le flot du mal se précipite contre le roc où il garde son Église, et le roc est encore solide comme au premier jour. Cette Église du Christ et de Pierre, c'est elle qui vous a faits ce que vous êtes, c'est elle qui vous gardera ce que vous voulez toujours être. Mais à deux conditions : c'est que vous l'aimiez et que vous lui obéissiez.

Enfants privilégiés de l'Église, est-il nécessaire que je vous dise d'aimer votre mère ? Vous êtes les fils de sa douleur. C'est au pied de la croix, dans les abaissements de la pauvreté, dans les désolations de l'abandon, qu'elle vous a enfantés à la vie des peuples civilisés. Et aujourd'hui que votre bonheur est menacé, n'entendez-vous pas le cri de son angoisse maternelle ? Ne voyez-vous pas son cœur déchiré dans la poitrine de ses pasteurs ? Ne le sentez-vous pas, ce qui brise l'âme plus encore que le corps de vos chefs aimés, c'est le poids de vos chagrins et de vos inquiétudes ? Oh ! aimez-la donc, la sainte Église du Christ. Votre amour la consolera et vous fortifiera. Liés à elle par toutes les fibres de votre être, portés dans son cœur, vous ne sauriez périr.

Car cet amour vous rendra dociles à ses leçons, obéissants à ses commandements. . . Et l'obéissance chrétienne est le salut des peuples comme des individus. Aux nations qui obéissent à l'Église, aussi bien qu'aux enfants qui obéissent à leurs parents, Dieu promet de vivre longuement. Sachez voir dans l'Église la maîtresse infailible de la foi, la gardienne incorruptible de la morale. Celui qui l'écoute, écoute Jésus-Christ ; celui qui la méprise, méprise Jésus-

Christ. Affermissez donc votre foi, en l'appuyant sur une indéfectible obéissance. C'est cette foi-là qui a vaincu le monde: *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.*

Puis défendez votre foi ! Défendez-la contre les subtils envahissements de l'erreur. *Depositum custodi!* La vérité est le premier et le plus sacré des dépôts que nous ait confiés Jésus-Christ. C'est elle qui a été le principe vivificateur de l'Église et de toutes ses œuvres. Quand la vérité brille tout entière sur un coin du globe, la vie y circule avec abondance et s'y épanouit en fortes vertus ; quand la vérité s'obscurcit, la vie s'éteint et les vertus périssent. La liste est longue et lamentable, des peuples qui, après avoir vécu de la vérité, sont morts de l'erreur ; et l'histoire nous montre que l'on ressuscite difficilement les nations que l'erreur a tuées.

Aussi le grand effort de l'ennemi de l'Église tend-il à semer l'erreur. Il est le père du Mensonge, et sa paternité est tristement féconde. Or, jamais peut-être le préjugé et le mensonge n'ont poussé plus vigoureusement que de nos jours dans les champs, où est tombée la bonne semence de l'Évangile. La ruineuse ivraie s'y étale presque partout, enlaçant le bon grain qu'elle empêche de croître et de mûrir. On est étonné parfois de la vivacité tenace de certains préjugés, de la faveur obtenue par certaines erreurs chez ceux que l'on dit être de bons catholiques. L'explication est très simple. Ces catholiques ont négligé de défendre leur foi. C'est la parabole de l'Évangile qui s'est réalisée: *Inimicus homo hoc fecit.* Cet ennemi, vous savez sous quelles formes il se

présente de nos jours. C'est le journal, la revue, le livre. Il vient pendant la nuit. Hélas ! il fait trop souvent nuit noire chez bon nombre de nos catholiques ! On n'a plus assez le souci de tenir bien au point, en belle lumière, les notions essentielles de la doctrine catholique. On croirait perdre son temps en l'employant à revoir le petit catéchisme, qui reste encore le vrai code de la science et de l'action catholiques. On n'a, sur les devoirs du chrétien, sur la constitution et les droits de l'Église, que des notions superficielles et inexactes, qui se concilient avec les plus grossières erreurs. Et au lieu de chercher à s'éclaircir, au lieu de demander direction et lumière à ceux qui peuvent les donner, on va puiser imprudemment à des sources empoisonnées, on se met à l'école des ennemis de Dieu et de l'Église. Et dans ces esprits d'où la lumière s'est retirée, à la faveur des ténèbres, complices du mensonge, le journal, la revue, le livre jettent à pleines feuilles l'erreur et le préjugé. La semence germe, l'ivraie pousse et monte, et voilà toute la moisson compromise, tout le champ perdu. C'est le grand mal dont nous souffrons, et contre lequel je vous prie de vous mettre en garde. Si vous voulez défendre votre foi, protégez-la contre ses ennemis qui sont partout, barrent toutes les routes, guettent tous les voyageurs.

Instruisez-vous bien de la vérité catholique, et aidez ceux qui travaillent à la propager et à la défendre. Favorisez les œuvres de presse, de bibliothèques, de conférences, qui dressent des remparts contre l'erreur. N'oubliez pas qu'un bon journal vaut une armée pour défendre la vérité, qu'un bon

livre est un trésor, et que la parole de l'homme sage dissipe la fumée du mensonge.

Mais la défense de votre foi serait bien incomplète et impuissante à vous assurer la victoire si vous n'étendiez votre vigilance et vos efforts à l'école ! C'est chez l'enfant surtout, qu'il importe de bien affermir la foi et de la mettre à l'abri des dangers.

Dans vingt-cinq ans d'ici, une nouvelle génération sera à l'œuvre, avec mission de garder sur cette terre le dépôt sacré de la foi. Quel rêve faites-vous pour elle ? Vous la voulez, n'est-il pas vrai, fidèle au passé ; bien instruite de tous ses devoirs, soucieuse de ne rien laisser périr de ce que vous aurez fait pour l'honneur de l'Église et de la race ? Vous aimez à vous la représenter, cette génération de demain, profondément imbue des principes de la foi, solidement armée pour les saints combats, l'œil grand ouvert sur tous les périls, le cœur haut, la volonté ferme et droite, allant sans déviation et sans défaillance, par droits chemins, au but que vous lui aurez indiqué, à la destinée marquée par la Providence.

Eh bien ! cette génération qui pousse à vos foyers, comment pourra-t-elle réaliser le programme que se plaît à lui tracer votre cœur ?

Est-ce assez pour elle de sentir votre sang couler dans ses veines ? Suffit-il que sur son berceau aient plané vos beaux rêves ? Vous savez bien que non.

Il faut que dans son esprit soit jetée et puisse germer la semence des fortes et saines doctrines ; il faut que dans sa mémoire tombent et se gravent les salutaires souvenirs ; il faut que dans son cœur pénétre et s'enfoncent les purs et généreux senti-

ments ; il faut que sur sa volonté passent les souffles bénis et vivifiants qui orientent et poussent vers le bien.

Or tout cela ne saurait être le fruit d'une évolution spontanée, non plus que la naturelle conséquence des traditions familiales. C'est œuvre d'instruction et d'éducation, œuvre d'autorité et d'enseignement. Le travail peut, sans doute, et doit s'ébaucher au foyer domestique, mais pour se poursuivre et se parfaire, il lui faut l'école. D'où il est facile de conclure que l'École est la grande pourvoyeuse d'hommes. C'est elle qui met sur l'âme de l'enfant un cachet profond, parfois définitif, et qui l'oriente dans la voie des idées et de l'action. Aussi peut-on dire avec vérité qu'une nation sera demain ce que sont ses écoles d'aujourd'hui.

Si elle sait et peut choisir, pour ses enfants, des maîtres qui comprennent et qui vivent son idéal ; des hommes et des femmes qui portent dans leurs âmes le sentiment juste et profond des traditions, des besoins, des aspirations de la race, et qui aient la sincère ambition de verser tout cela, en leçons bien-faisantes, aux générations qu'on leur confie, alors l'école devient principe de vie. L'âme nationale s'y retrempe, avec chaque génération, aux sources pures et fécondes qui lui ont communiqué la force et la vertu ; et elle en sort, toute imprégnée des leçons du passé, fortifiée par l'enseignement du présent, illuminée par les saintes espérances qu'elle projette sur l'avenir.

Et c'est, mes Frères, parce que l'école exerce cette influence décisive sur la vie des races, qu'elle est partout l'objet des plus vives sollicitudes. C'est autour d'elle que se livrent, à l'heure présente, les plus émouvantes batailles. Tous les amours et toutes les haines, tous les sublimes dévouements et tous les vils intérêts montent à l'assaut de cette citadelle, qui garde la vie ou donne la mort, selon les maîtres qui la possèdent.

Vous n'avez pas échappé, mes Frères, à ces luttes poignantes, qui ont pour enjeu, avec l'âme de l'enfant, le salut de la patrie. Et nous savons que le redoutable problème, compliqué ici d'épineuses questions de langue et de religion, traversé par les influences de la politique humaine, toujours courte par quelque endroit, et rarement assez désintéressée pour les discuter avec sang froid et les résoudre avec équité, inspire à votre patriotisme et à votre foi de justes alarmes.

Sans entrer dans le vif d'une question si délicate, laissez-moi vous supplier de n'en chercher la solution qu'avec l'Église, de mettre en elle toute votre confiance et de lui donner tout votre concours.

Et qui donc sait, mieux que l'Église, de quels éléments fut pétrie votre âme nationale? Qui peut défendre vos droits avec plus de clairvoyance et veiller sur vos enfants avec plus d'amour? Et si pour garantir, sur ce sol,— qui porte partout l'empreinte de ses pas et la trace de son dévouement,— le maintien des saines traditions et la vitalité de la race et de la foi, il lui fallait reprendre la voie dou-

loureuse des grands sacrifices, vous savez bien qu'elle n'hésiterait pas. Elle garde encore entier le trésor de son héroïsme apostolique, et n'a rien perdu de sa maternelle fécondité. La violation de certains droits peut lui imposer de crucifiants devoirs : elle les remplira. Le triomphe de certaines doctrines humaines peut lui percer le cœur ; par la blessure ensanglantée, il jaillira assez d'amour et de lumière pour dérouter les calculs de l'homme et faire prévaloir les desseins de Dieu.

Voilà comment vous défendrez votre foi ; voilà à quelles conditions vous garderez ce dépôt sacré que vous ont confié vos pères, et que vous voulez transmettre intact à vos fils. Je suis sûr que ce dépôt est entre loyales et vaillantes mains, et je prévois que cette terre du Nord-Ouest, qui a déjà été le théâtre de si nobles combats et de si glorieux triomphes de la foi, verra se continuer longtemps encore l'ère de bienfaisantes conquêtes.

Quant à nous, mes Frères, qui avons eu l'avantage de mettre aujourd'hui notre cœur sur le vôtre, en participant à votre fête et à votre joie, laissez-nous vous dire combien ce contact nous a charmés et consolés. Nous allons remporter chez nous une affection plus douce et plus clairvoyante pour nos frères de l'Ouest, et une espérance plus ferme dans leur avenir.

Et cette cathédrale, où nous venons de mettre en commun nos louanges, nos prières et nos actions de grâces, nous paraît être un symbole plein de rassurantes promesses. La foi qui fait des œuvres est une

foi vivante ; la foi qui est capable de planter, dans le sol qu'elle vient de conquérir, des monuments religieux comme ceux que nous admirons ici, est une foi qui a poussé de profondes racines et qui porte de longues espérances. Et c'est vraiment un chant de triomphe que j'entends sortir de chacune de ces pierres : le chant victorieux de la foi qui a vaincu le monde. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.* Ainsi soit-il.

LES TRIOMPHES DE L'EUCCHARISTIE ⁽¹⁾

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

Béni soit Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel ! C'est l'acclamation qui monte, en ces jours, de la terre canadienne, et où s'affirme la foi de tout un peuple au Dieu de l'Eucharistie. C'est le cantique de joie que chantent nos âmes, à cette heure inoubliable, parmi le splendide décor de ce temple et la pompe auguste de cette messe de minuit. O mon pays, sois fier de l'honneur qui t'arrive en cette grande semaine ! Mont-Royal, tressaille d'allégresse sous le souffle divin qui passe, et garde longtemps à ton front le rayonnement de la gloire du Thabor qui t'enveloppe en cette veillée eucharistique ! Et vous, digne archevêque d'une si heureuse cité, soyez remercié d'avoir préparé à nos cœurs cette grande joie et à Jésus-Hostie cet incomparable triomphe.

De cette nuit on peut bien dire ce que la liturgie chante d'une autre nuit qui fut témoin d'un triomphe : *O beata nox ! O vere beata nox ! !* O nuit vraiment

(1) Sermon prononcé au Congrès eucharistique de Montréal, pendant la messe de minuit célébrée à Notre-Dame dans la nuit du 6 au 7 septembre 1910.

bienheureuse, qui vois resplendir dans tes ténèbres le divin Soleil de justice, et qui nous montres dans l'Hostie adorée, offerte et mangée, le triple triomphe de la foi, de l'expiation et de l'amour !

Triomphe de la foi.— Nul mystère ne soumet notre foi à une plus rude épreuve que le mystère d'un Dieu caché et comme anéanti dans l'Hostie. L'humiliation où il fait descendre Dieu déconcerte notre orgueil. La raison humaine se heurte aux miracles qu'il suppose.

Et cependant, le monde a accepté ce mystère, et en présence de ces étonnants miracles, il a cru. Et le fondement inébranlable de sa foi, c'est la parole de Jésus-Christ : *Ipse dixit!* Oui, Il l'a dit. Et, telle est la confiance du peuple chrétien que la parole du Maître a résisté à tous les assauts de l'incrédulité, triomphé de tous les efforts de l'Enfer, qui, depuis vingt siècles, cherchent à prévaloir contre elle.

Non seulement on croit à cette parole qui ne passe pas, mais c'est autour de la profession de foi qu'elle soutient, que se groupent les actes les plus importants de la vie catholique ; c'est sur elle que s'appuie toute la dévotion eucharistique ; et cette dévotion est la clef de voûte de l'édifice spirituel.

Quelle superbe démonstration de cette foi en la parole du Christ nous est offerte par ce congrès ! Quel beau triomphe elle remporte en cette nuit bénie !

C'est elle qui groupe en cette nef imposante les quinze mille prêtres et fidèles qui s'y pressent. Venus de partout, sortis de tous les rangs de la société, appartenant à toutes les races et parlant

toutes les langues, ils sont les témoins de la vivante Hostie, à laquelle ils apportent l'hommage vibrant de leurs adorations.

C'est toujours elle, la même foi au mystère eucharistique, que proclament, avec une exceptionnelle grandeur, les nombreux prélats et évêques rassemblés autour de l'autel. Successeurs des apôtres, ils sont les gardiens par excellence de Jésus-Hostie, les prédicateurs du mystère de la foi, les augustes témoins qui portent en leurs mains la puissance, dans leurs cœurs l'amour et sur leurs lèvres la parole du Christ, leur Maître adoré. Ils viennent ici chanter le Credo des cent églises dont ils sont les chefs, et tresser, de leurs vénérables personnes, au Roi de nos autels, une vivante et triomphante couronne.

En vérité, elle est bienheureuse, la nuit où triomphe ainsi la foi : *O vere beata nox !*

Triomphe de l'expiation.— Avec la foi c'est l'expiation qui triomphe sur cet autel, où un prince de l'Église, venu des antipodes, va lever vers le ciel la sainte Victime, pendant que quinze mille âmes se tremperont au sang du calice, pour se purifier et pour expier.

L'Eucharistie, en effet, c'est le sacrifice rédempteur, perpétué à travers le temps et l'espace ; c'est l'Agneau de Dieu, fixé en permanence sur la table de l'immolation, pour y porter les péchés du monde.

Et voilà pourquoi, mes Frères, un Congrès Eucharistique n'est pas seulement un grand acte de foi. Il est aussi une solennelle et efficace expiation. C'est l'Église tout entière groupée au pied d'un autel, réunissant dans son cœur et sur ses lèvres tous les

cris de repentir de la terre, pour les mêler à la prière de Jésus qui implore le pardon de son Père en faveur du monde coupable.

Cette heure, mes Frères, ne vous en rappelle-t-elle pas une autre, dont l'Évangile nous raconte les tragiques angoisses ? C'était après l'institution de l'Eucharistie, vers minuit. Seul, au fond du jardin des Olives, Jésus agonisait sous l'étreinte affreuse du péché. La grande douceur de l'expiation le faisait pâlir et l'attristait jusqu'à la mort. Soudain, il se lève et fait quelques pas. Où va-t-il ? Recule-t-il devant le sacrifice ? Non ; il cherche des âmes vaillantes, qui le consolent en s'associant à son expiation. Hélas ! les trois apôtres, qu'il a choisis pour cette tâche sublime, dorment lâchement ; et, dans les ténèbres de cette nuit désolée, retentit la douloureuse plainte du Cœur abandonné : " Vous n'avez pu veiller avec moi pendant une heure ! "

L'agonie du Cœur de Jésus se prolonge au tabernacle. Toujours le flot amer du péché vient battre l'autel où la sainte Victime expie. Ne sentez-vous pas qu'en ce moment le divin Agonisant sort de sa retraite, et qu'il cherche encore des âmes qui le consolent, en expiant avec lui ? Et voici que, des ténèbres de cette nuit glorieuse, quinze mille disciples se dressent, vigilants et courageux, pour dire au Maître : présents ! Vous souffrez, O Jésus-Hostie, des blasphèmes qui vous insultent, des sacrilèges qui vous profanent, de l'indifférence qui vous désole, et vous cherchez des amis qui partagent vos souffrances et trempent avec vous leurs lèvres au calice amer de l'expiation. Nous voici ! Notre amour, que

nous voudrions plus ardent, nos sacrifices, que nous voudrions plus généreux, vous appartiennent. Nous voulons compléter votre passion rédemptrice, mettre nos faibles épaules sous la croix qui porte les péchés du monde. Avec vous, O Maître adoré, nous veillons pendant cette heure d'expiation ; avec vous nous faisons monter vers votre Père et le nôtre la voix suppliante du repentir, le confiant appel du pardon.

Oui, vraiment, mes Frères, cette nuit est bonne et bienheureuse puisqu'elle voit triompher une telle générosité dans l'expiation : *O vere beata nox!*

Triomphe de l'amour.— Mais de tous les triomphes qui illuminent cette nuit eucharistique, le plus merveilleux et le plus doux au Cœur de Jésus, c'est le triomphe de l'amour. Et il convient qu'il en soit ainsi. L'autel est surtout le trône de l'amour, puisque, dans l'Hostie qu'il porte, vit, s'immole et se donne Jésus qui est Dieu, et donc Charité, Amour.

Et si vous voulez savoir l'extrême limite de cet amour, l'excès incompréhensible où il consomme ici-bas son triomphe, écoutez ces paroles : “ Prenez et mangez ; ceci est mon corps livré pour vous... Prenez et buvez ; ceci est mon sang...”

On chercherait en vain, dans l'histoire de l'humanité, un discours et un acte qui rappellent, même de loin, celui-là. Jamais l'amour humain n'a pu pousser aussi loin sa conquête. Pareil langage ne peut se trouver que sur les lèvres divines ; pareil cri d'amour ne peut jaillir que d'un cœur divin. Il fallait, pour que l'homme l'entendît, que le Verbe de Dieu se fît chair et habitât parmi nous.

Et cette parole, pas plus que les autres qu'a prononcées le Verbe incarné, n'est faillible et transitoire. Elle demeure, réalisée dans le grand sacrement de l'amour. La table du divin banquet, où elle fût prononcée et mise à exécution, est restée dressée. Les convives n'y ont jamais manqué. Et toujours, près de cette table, ils ont trouvé le sacerdoce debout dans l'attitude du Maître, investi de son pouvoir, répétant sur le pain et le vin consacrés la mystérieuse parole de l'amour : " Prenez et mangez ; ceci est mon corps. Prenez et buvez ; ceci est mon sang. " Et depuis vingt siècles, dans cette admirable étreinte de la communion, l'amour triomphant établit son règne ici-bas et fait la conquête des âmes.

En cette nuit bienheureuse, nous allons être les témoins émus de ce triomphe. La table est ici dressée avec une solennité qui rappelle la nuit du Cénacle. Le Pontife, en qui revit la puissance du Christ, va redire les paroles de l'amour divin : " Prenez et mangez... prenez et buvez..." Et des rangs de cette foule immense, cinq mille catholiques vont se lever. Convives de tout âge et de toute condition, ne formant qu'un cœur où vibre le même amour, répondant à l'amour qui les invite, ils vont se presser à la Table Sainte, ouvrir leurs lèvres à l'Hostie, et donner à Jésus triomphant l'hospitalité de leurs cœurs.

Chers communiants, disciples que Jésus aime, quand vous reposerez doucement sur la poitrine du Maître, souvenez-vous que pour achever ce beau triomphe eucharistique, il faut que Jésus, après avoir régné sur vous, règne sur les autres par vous.

L'Amour, que vous allez recevoir, est un amour conquérant, un amour qui triomphe en se donnant. L'Hostie, qui va franchir vos lèvres, allumera dans vos cœurs un foyer, dont la flamme est dévorante. Après vous avoir consumés, elle voudra consumer les autres. C'est la flamme sacrée de l'apostolat. Celui qui l'a apportée sur la terre, et qui la met en vous, n'a qu'un désir : la voir brûler et rayonner toujours davantage.

Ce désir, chers amis de Jésus, vous voudrez qu'il se réalise en vous et par vous. Pour cela, vous vous efforcerez d'être des hosties vivantes. Vous ne laisserez pas Jésus disparaître en vous avec les saintes espèces. Et vous ne serez pas seulement les tabernacles qui le renferment ; vous serez aussi, vous serez surtout, les ostensoirs qui le montrent. Vos pensées, vos paroles, vos actes, votre conduite tout entière, feront rayonner autour de vous les bienfaits, la vertu conquérante de l'Eucharistie. De la sorte s'achèvera l'œuvre de cette nuit triomphale : *O beata nox !*

D'avoir pu assister à tous ces glorieux triomphes, et d'y avoir participé dans la mesure de nos forces, sera le meilleur souvenir que nous garderons de ce Congrès. Avec ce souvenir dans le cœur, nous bénirons sur terre le Dieu caché de l'Hostie, en attendant que nous allions bénir dans le ciel le Dieu révélé de la gloire. Béni soit Jésus dans le Très Saint-Sacrement de l'autel !

PREMIER CONGRÈS DE TEMPÉRANCE DU DIOCÈSE DE QUÉBEC

BIENVENUE AUX CONGRESSISTES

Le Congrès s'ouvrit le mercredi, 31 août 1910, à la salle des Promotions de l'Université Laval, à 2 heures de l'après-midi.

Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy, président du Congrès, y souhaita en ces termes la bienvenue aux Congressistes :

Mon titre de Président du Comité organisateur me vaut l'honneur et le plaisir de vous adresser la première parole et de vous souhaiter une cordiale et joyeuse bienvenue, en cette superbe salle où le Séminaire nous accueille avec sa bienveillance si hospitalière.

Le Premier Congrès de Tempérance du diocèse de Québec va commencer son travail. C'est une heure solennelle que nous vivons, et vous comprendrez notre émotion en l'entendant sonner. Nous l'avons appelée de tous nos vœux et préparée par un travail de cinq années. En demandant à Dieu, ce matin, de bénir notre congrès, nous n'avons pu nous défendre de Le remercier de l'avoir rendu possible. Et c'est

vers Lui que, dès cette première réunion, je tiens à porter vos esprits et vos cœurs.

Sursum corda ! Habemus ad Dominum ! Tenons nos âmes sur les hauteurs sereines où elles voient Dieu, L'entendent et cherchent en Lui lumière et force. Nous voulons Dieu dans les cœurs, dans les foyers, dans les mœurs, dans les lois. C'est pour Lui faire Sa place que nous pourchassons le grand ennemi de Dieu, le démon de l'alcool. C'est une guerre sainte, celle que nous menons. La croix s'y voit partout ! C'est notre insigne, notre étendard, notre espérance ! Que notre Congrès demeure sous l'influence constante de la Croix !

Le Congrès va maintenant constituer ses cadres et s'organiser pour le travail.

Comme préambule, il convient de raconter ce qu'a fait le Comité organisateur ; vous connaîtrez mieux alors le terrain où vous allez évoluer et le programme à remplir. J'invite donc monsieur le Secrétaire à vous lire le rapport des travaux préparatoires au Congrès.

LA LUTTE CONTRE L'INTEMPÉRANCE ⁽¹⁾

Je suis vraiment chagrin que le programme indique ici un discours dont je doive faire les frais. Ayant à parler beaucoup, pendant toute la durée de ce congrès, j'ai cru que je pouvais me dispenser de faire " des discours ". Aussi, ce que je viens vous présenter n'est-il rien autre qu'un simple exposé de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire, chez nous, en faveur de la tempérance.

Le présent congrès n'est qu'un épisode de la lutte antialcoolique. Préparé par elle, il doit servir à la mieux faire connaître, à en préciser le caractère et la portée, à mettre en plus vif relief la valeur des méthodes employées ; enfin et surtout, le congrès nous permettra de mieux garder les positions prises sur l'ennemi, et de donner à la campagne une orientation plus sûre et une efficacité plus grande.

Il importe donc, pour montrer le congrès sous son vrai jour, de le bien encadrer dans la lutte antialcoolique. C'est ce cadre que je voudrais ébaucher, en dessinant les traits principaux de la lutte faite en ce diocèse, depuis cinq ans, contre le mal de l'intempérance.

C'est l'Église qui a sonné la charge. Vous vous souvenez encore de la belle Lettre Pastorale dans

(1) Discours prononcé par S. G. Mgr P.-E. Roy, à la séance d'ouverture du Congrès de la Tempérance, 31 août 1910.

laquelle notre digne archevêque signalait les ravages causés par l'ennemi, et demandait aux fidèles et au clergé de se croiser, pour la grande bataille, afin de bouter dehors l'ennemi qui nous menaçait.

Il appartient à l'Église d'organiser, de conduire et de mener à bonne fin une campagne de ce genre. L'intempérance est avant tout un désordre moral. Elle empoisonne l'âme plus que le corps ; et ce sont surtout des ruines spirituelles qu'elle prépare. Pour la combattre, l'Église n'a donc pas à sortir de son domaine. De plus, elle possède, pour diagnostiquer le mal et pour le guérir, des moyens d'informations et des remèdes d'une exceptionnelle valeur.

Pour vous donner une idée d'ensemble de la lutte, il me suffira de répondre de façon sommaire à ces trois questions : 1° Quelle était la position de l'ennemi au début de la lutte ? 2° Quel a été le plan général de la campagne menée contre lui ? 3° Quelles victoires ont été remportées ?

POSITION DE L'ENNEMI

On nous a souvent reproché, au cours de la lutte, de verser dans un pessimisme peu patriotique, d'exagérer la gravité du mal, et de faire à notre peuple une mauvaise réputation. A ces reproches qui, sous un opportunisme trop prudent, cachent des craintes mal fondées ou des intérêts personnels menacés, il est facile de répondre.

C'est une règle de sagesse, assez généralement admise, que, pour soigner un malade, il ne faut pas attendre qu'il soit mort, et que les remèdes sont d'autant plus efficaces que le mal a été pris à point.

De même, sans être grand tacticien, on peut, je pense, affirmer que pour crier aux armes et courir au drapeau, il vaut mieux ne pas attendre que l'ennemi soit solidement logé dans la place.

Et voilà pourquoi la campagne entreprise contre l'intempérance ne démontre pas nécessairement que notre peuple soit un peuple intempérant ; elle prouve tout au plus que nous ne voulons pas qu'il devienne un peuple intempérant.

Qu'on me permette, à ce propos, de faire tout de suite une déclaration, qui pourra rassurer les uns, étonner les autres, mais qui exprime sincèrement notre opinion.

A la date où commence la campagne de tempérance, en 1905, le Canada est l'un des pays du monde les moins profondément atteints par le mal de l'alcoolisme. De toutes les provinces du Canada, la nôtre, la province de Québec, est celle qui a probablement le mieux résisté à l'envahissement du fléau. Enfin, dans notre province, le diocèse de Québec est, sans contredit, l'un des moins alcoolisés.

Mais tout en nous réjouissant d'une pareille constatation, n'allons pas conclure que s'il en est ainsi, la lutte est inutile et que nous nous donnons le ridicule de combattre des moulins à vent.

Quand on sait jusqu'à quelle profondeur cette plaie de l'alcoolisme ronge le flanc de nos sociétés modernes, on peut affirmer que le Canada en pâtit moins que les autres, sans par là lui décerner un brevet de sobriété.

Un peuple de six millions d'habitants, qui jette chaque année dans le gouffre de l'alcoolisme cent

millions de piastres, n'est pas un peuple sobre ; une province, en grande majorité catholique, qui dépense annuellement, pour alimenter le budget du vice et tenir école d'intempérance, trois fois la somme inscrite au budget de sa législature, n'est pas une province sobre. Un diocèse où l'on peut affirmer, dans à peu près la moitié des paroisses, que les dépenses faites pour boissons enivrantes l'emportent, à elles seules, sur les dépenses réunies encourues pour les fins municipales, scolaires et religieuses, n'est pas un diocèse sobre.

Depuis un siècle, l'intempérance a fait chez nous de réels ravages. Sans doute, la foi de notre peuple et la vigilance de notre clergé ont opposé des obstacles aux débordements du vice ; sans doute encore, le mal n'a pas réussi à pénétrer également partout, et l'on peut citer nombre de paroisses agricoles qui sont restées à peu près indemnes. Mais en fait, il y a eu, sur la pente fatale de l'alcoolisme, une descente assez rapide pour devenir inquiétante. Pour s'en convaincre, il suffit de prêter l'oreille aux plaintes qui montent de partout, et de lire les témoignages précis et dignes de foi que nous ont apportés les réponses faites à notre questionnaire.

Donc, pas d'illusion possible. Notre race est moins gravement atteinte que bien d'autres, mais elle l'est assez pour que se trouve justifiée la campagne actuelle, et motivés les cris d'alarme et les coups d'épée des apôtres du bien et des vaillants soldats de Dieu.

PLAN DE CAMPAGNE

Quel a été le plan général de cette campagne ?

Tout d'abord, il importait d'éclairer d'une lumière plus vive ce grave problème de l'alcoolisme. Le vice de l'intempérance, plus que bien d'autres, ne prend racine et ne croît dans les âmes qu'à la faveur des ténèbres. Il semble bien que le démon ait pris un soin particulier d'envelopper cette vilaine plante dans une abondante floraison de mensonges et de préjugés.

Or, rien n'est plus difficile à combattre qu'une passion qui s'abrite et se dérobe sous l'erreur. La vérité seule, en faisant la lumière dans la région de l'esprit, peut arracher les sens à leur dégradante captivité. D'où la nécessité de recourir à la prédication, à la conférence, au livre, au tract, à la presse en général, afin de créer d'abord une saine mentalité et de bien éclairer l'opinion publique.

Depuis l'ouverture de la campagne, des retraites et triduums de tempérance ont eu lieu dans cent quatre-vingt-cinq paroisses, et représentent un total de deux mille instructions données sur ce sujet. Dans plus de soixante paroisses, des prêtres et des laïques ont fait des conférences antialcooliques. Une douzaine de livres, brochures et tracts ont été répandus à profusion et ont porté dans une multitude de foyers la saine doctrine, les informations utiles et les sages conseils. Ajoutez à cela les instructions régulières données par les curés du haut de la chaire, les leçons plus fréquentes et mieux informées que reçoivent les enfants à l'école, et l'enseignement

sous toutes ses formes, prodigué par quelques journaux quotidiens et hebdomadaires... , et vous serez forcés d'admettre que la vérité a été bien servie; si l'erreur subsiste encore, il faut la chercher chez ceux qui ne veulent point comprendre.

Il est nécessaire de connaître pour vouloir ; mais la connaissance n'entraîne pas toujours la volonté ; et combien c'est vrai quand il s'agit de tempérance ! Aussi fallait-il songer à fournir à la volonté les stimulants et les appuis dont elle a besoin. A un auditoire comme celui-ci, il n'est pas nécessaire de démontrer que la religion est le stimulant le plus énergique et l'appui le plus ferme que l'on puisse donner à la volonté de l'homme.

Qu'il nous suffise de dire que la religion, en élevant l'homme au-dessus de lui-même et en le rendant participant de la vie même de Dieu, lui ouvre la seule source où sa volonté puisse puiser des énergies supérieures à tous les instincts pervers, et victorieuses de toutes les tentations. Aussi a-t-on eu soin de donner à la lutte antialcoolique un caractère foncièrement religieux. C'est la croix qui a été arborée partout comme l'étendard et le signe de ralliement. On l'a dressée, miséricordieuse et conquérante, dans plus de cent-cinquante paroisses. Elle a scellé, dans un respectueux baiser, les promesses d'au moins cent vingt mille croisés ; elle a été suspendue à la muraille dans vingt mille foyers, où elle garde, avec la vertu de tempérance, l'une des principales sources du bonheur domestique.

Dans presque toutes les paroisses on a inauguré la campagne par les pieux exercices d'une retraite.

Les bonnes résolutions et les généreuses promesses ont été ainsi appuyées sur la pratique de la prière et la fréquentation des sacrements. Le chrétien peut tout en Celui qui le fortifie. L'ivrogne lui-même, quand il s'attache à Dieu par la vraie piété, peut triompher de sa terrible passion. Il n'est presque pas de paroisses où, au cours de la campagne, on n'ait eu la consolation de voir des victimes de l'ivrognerie se convertir et persévérer.

Aux efficaces moyens de combat que fournit la religion, il faut joindre l'organisation. Toute guerre suppose une armée groupée sur un champ de bataille, autour d'un drapeau, gouvernée par des chefs et soumise à une discipline. C'est donc une armée, je veux dire des hommes groupés en des associations spéciales, obéissant à des chefs, et liés par les mêmes engagements et une commune discipline, c'est une telle armée qu'il fallait lancer sur le champ de bataille contre les puissances formidables de l'alcool. On y a pourvu, en établissant à peu près partout des sociétés de tempérance. Sans doute, l'organisation n'est pas encore parfaite, et l'on n'a pas tiré des forces qu'elle rassemble tout le parti possible. Au reste, rien n'est plus difficile à manœuvrer qu'un groupement d'hommes, fait en vue de l'action. Il y faut patience et longueur de temps. Notre présent congrès pourra, je l'espère, fournir aux directeurs de sociétés des moyens de bien utiliser les ressources qu'ils ont en mains.

RÉSULTATS : QUELLES VICTOIRES ONT ÉTÉ
REMPORTÉES ?

Il me reste à vous dire les résultats de notre campagne de tempérance. Là-dessus, le rapporteur de l'enquête vous donnera tous les renseignements désirables. Je me contenterai de signaler quelques points.

Il paraît clairement que le premier, et sans doute le principal effet de la lutte, a été de bien faire connaître la nature et l'étendue du mal qu'il y avait à combattre. Rien ne trouble la vue comme le sommeil, et rien n'est fatal comme une fausse sécurité en face d'un ennemi actif et rusé. Or, depuis quarante ans, chez nous, on semblait donner carte blanche aux trafiquants de liqueurs, et fermer les yeux sur l'envahissement progressif de nos mœurs par l'alcool. Québec, en 1905, comptait cent-cinquante buvettes et cent magasins de détail — épiceries — munis de licence. En tout, deux-cent-cinquante vendeurs de boissons, pour une population de 70,000, soit près de quatre par mille habitants. Et encore notre bonne vieille capitale n'arrivait pas première dans cette course insensée ; elle était devancée par des cités plus jeunes. On a pu compter : ici, vingt-deux débits de boissons pour cinq mille habitants, là, quatorze pour trois mille, ailleurs, cinq pour 1,500. On se demande quel vent de folie gonflait alors certaines voiles municipales ! Et, pourtant, vous savez l'émoi produit chez un certain public, quand il fut question de mettre un frein à ce débordement et de rappeler à la mesure et au bon sens ces cités et ces paroisses

qui couraient gaiement à l'abîme. C'est qu'il fallait faire machine en arrière, et c'est une opération où l'on risque toujours d'écraser quelqu'un. Il y eut des écrasés, et qui crièrent très fort ; et il se trouva de bonnes âmes qui firent descendre sur ces victimes leur bruyante compassion. On paraissait oublier que dans cette lutte il faut protéger le public contre ceux qui l'exploitent en préparant sa ruine économique et morale. Il y avait donc à créer là-dessus une meilleure mentalité. Nous croyons pouvoir affirmer qu'on y a réussi dans une bonne mesure. Aujourd'hui, l'opinion se laisse moins facilement égarer par les faux prophètes, et l'on sait quelles sont les vraies victimes qu'il faut plaindre et secourir.

On semble également mieux comprendre la nécessité de résister de front à l'ennemi, et le devoir qui incombe à tous les bons citoyens de prendre leur part du combat. Et c'est là, je crois, un résultat de la plus haute importance. Il est toujours difficile de secouer l'apathie des bonnes gens, dont le zèle se replie volontiers sur lui-même, et pour qui les douceurs d'une paix somnolente paraissent le bien suprême, dans l'Église militante.

L'organisation des ligues antialcooliques et des sociétés de tempérance a servi de réveille-matin à bien des endormis ; elle a décroisé bien des bras et mis sur pied de valeureuses légions. Nous avons assisté à des luttes vraiment réconfortantes, et vous me permettrez bien de citer en passant au moins quelques-uns des champs de bataille où nos croisés se sont signalés par de beaux faits d'armes et de glorieuses victoires : Québec, Lévis, Saint-Romuald,

Beauceville, Montmagny, Thetford-les-Mines, sont des noms qui méritent d'être inscrits en lettres d'or dans les annales de la campagne antialcoolique. Et que d'autres paroisses nous pourrions nommer, où les luttes, pour être moins vives et moins retentissantes, n'en ont pas été engagées et conduites avec moins d'intelligence et de courage.

Je crois en avoir assez dit pour vous démontrer que la campagne de tempérance, en ce diocèse, n'a pas été stérile. Nous avons raison de nous réjouir des résultats obtenus. Il nous reste maintenant à ne pas compromettre la victoire, en nous couchant mollement sur nos premiers lauriers. L'ivresse du succès serait malséante à une armée de tempérance.

Aussi bien reste-t-il encore beaucoup à faire. Achever de bien former l'opinion publique, mettre plus d'uniformité dans nos méthodes, profiter de l'expérience acquise pour mieux concerter les plans de défense et d'attaque ; grouper davantage les forces déjà organisées et les appliquer à l'action d'une façon plus précise et plus constante ; engager plus avant dans la bonne cause les pouvoirs publics, qui sont en général bien disposés, rendre notre législation de plus en plus favorable à la tempérance, et savoir mieux profiter des ressources qu'elle nous offre déjà : tel est dans ses grandes lignes le programme d'action qu'il nous faut exécuter.

Et c'est pour faciliter la mise en œuvre de ce programme, que vous êtes réunis en congrès. C'est la première fois que nous tenons, à Québec, de pareilles assises. Tout nous fait espérer qu'elles réussiront. Les bons soldats retremperont leur cou-

rage, recevront le mot d'ordre et continueront la lutte avec plus d'entrain et de confiance. Par l'établissement d'un Comité permanent, le Congrès va ouvrir une source précieuse d'informations et créer un puissant foyer d'action. Désormais, les efforts seront mieux rassemblés et plus fermement orientés ; et aux lumières abondantes que le Congrès aura projetées sur la question de tempérance s'ajoutera l'inappréciable bienfait d'une organisation plus complète et mieux adaptée aux nécessités de la lutte.

Nous comptons, messieurs, sur votre bonne volonté pour nous aider à réaliser ces desseins. La cause que nous servons vous est chère ; vous en comprenez l'importance et vous voulez qu'elle réussisse. Grâce à votre sympathie et à votre dévouement, grâce aux sacrifices que vous avez su faire, cette noble cause triomphera. Et d'avoir pu contribuer à ce triomphe sera la meilleure récompense de tous ceux qui auront prêté leur concours au Premier Congrès de Tempérance de Québec.

LE RÔLE DE LA CATHÉDRALE (1)

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

Nicolet unit aujourd'hui dans une commune célébration sa cathédrale et son évêque. A la dédicace solennelle de l'Église mère du diocèse s'ajoute le jubilé sacerdotal du premier pasteur de l'Église nicolétaine. Et ainsi se trouvent marquées les relations étroites et touchantes qui existent entre l'évêque et sa cathédrale. Ces relations se trouvent partout où est établie la hiérarchie catholique. La cathédrale est vraiment la maison de l'évêque, le foyer de la vie religieuse, dont il est le père et le gardien. C'est là qu'il reçoit l'onction sainte et la plénitude du sacerdoce ; c'est là que de ses lèvres et de ses mains tombent les paroles avec les onctions qui communiquent le mystérieux pouvoir de l'ordination ; c'est là qu'il accomplit les rites sacrés de la liturgie et qu'il donne au peuple chrétien les enseignements de la foi. C'est là que se dresse son trône, trône d'amour et de grâce, d'où descendent surtout les bénédictions paternelles qui consolent et sanctifient ; c'est là aussi que se creuse sa tombe, et que

(1) *Sermon prononcé à l'occasion de la dédicace de la Cathédrale de Nicolet, le 11 mai 1911.*

sous les yeux comme dans la mémoire des ouailles, ses restes mortels reposent, en attendant la bienheureuse résurrection.

Cette cathédrale est tout cela pour vous, Monseigneur. Elle est plus que cela. Après l'avoir longtemps portée dans vos pensées et dans vos désirs, vous en avez soigneusement préparé tous les éléments, vous l'avez comme plantée en terre ; et c'est sous votre œil vigilant et comme baignée dans les tendresses de votre cœur qu'elle s'est épanouie en cette riche et imposante floraison de pierre. C'est votre œuvre de prédilection. Votre nom y restera attaché, comme votre cœur ; et voilà pourquoi on ne pouvait pas la séparer de vos fêtes jubilaires. Des retards imprévus ont bien enlevé un peu d'exactitude aux coïncidences de temps, et l'on aperçoit déjà quelques reflets d'or sur votre jubilé d'argent. Mais on a pensé, et avec raison, que votre jubilé ne pouvait avoir d'autre théâtre que celui-ci, et que la grande jubilation de votre clergé et de votre peuple ne pouvait s'épancher en chants et en prières que sous ces voûtes superbes et au pied de ce gracieux autel. Ici, les pierres parlent, et l'hymne d'allégresse et de triomphe qu'elles disent aujourd'hui pouvait seul achever le pieux concert que l'amour et la reconnaissance ont commencé dans tous les cœurs.

A ce concert ma voix n'a pas mission de se mêler. Cependant, mon amitié fraternelle, tout en se renfermant dans la discrétion qui lui convient, dira, pour obéir aux exigences du cœur, simplement ceci : Prêtre selon le cœur de Dieu, vous avez mis dans votre vie, au service de l'Église, ces quatre choses

qui suffisent à faire les bons et utiles ouvriers : le travail, la piété, le zèle et la droiture. L'épiscopat a paru être l'aboutissement naturel et le couronnement mérité de votre vie sacerdotale. En vous élevant à cette dignité, et en vous nommant évêque de Nicolet, l'Église a fait de votre carrière sacerdotale un éloge auquel on ne peut rien ajouter.

D'ailleurs, c'est de votre cathédrale que j'ai mission de parler. Or, parler d'elle ce sera encore parler de vous, et le bien que j'en dirai vous sera sans doute plus agréable que toute louange adressée à votre personne.

I

Mes Frères, elle serait bien émouvante, l'histoire de cette cathédrale, si je vous en racontais toutes les péripéties. A la voir aujourd'hui dans sa fière et noble attitude, on ne soupçonne guère de quelles épreuves elle est sortie. Solidement campée sur une base qui paraît inébranlable, dressant dans le ciel ses deux clochers élégants et hardis, elle donne l'impression de la force et de la stabilité. L'éblouissante splendeur de ses corniches et de ses colonnes, l'harmonie parfaite de ses teintes si riches et si chaudes, le gracieux enlacement de son baldaquin trahissent la main habile et patiente d'un artiste. Dans les mille détails par où s'achève le dessin et se révèle le bon goût, comme dans la tranquille et majestueuse sérénité de l'ensemble, la cathédrale semble vouloir faire oublier les catastrophes dont

son histoire est pleine, et dont on pourrait encore trouver des traces sur ses murailles.

Ce fut d'abord cet effroyable écoulement qui jeta par terre le premier édifice, et ensevelit sous un monceau de ruines les fruits de longs labeurs et les si chères espérances du premier évêque de Nicolet.

Il fallut faire la conquête du sol pour y asseoir solidement le colosse de pierre, que l'on vit ensuite dresser de nouveau, lentement et sûrement, sa masse imposante. Cette fois, on allait enfin toucher au terme ! Le judicieux, prudent et infatigable intendant, qui avait été l'œil et le bras de son évêque, pour surveiller et diriger une si importante entreprise, me la montrant un jour, avec une légitime fierté et une belle confiance, me disait : Cette fois, elle est solide ! . . .

Quelques jours après, la cathédrale devenait un brasier ardent ; ses deux clochers s'allumaient, et comme deux torches gigantesques, répandaient au loin leurs sinistres lueurs, pour annoncer à tout le diocèse la nouvelle calamité qui le frappait au cœur.

Le propre du vrai courage, qui s'inspire de la foi, est de garder parmi les désastres qui passent, une espérance qui demeure. Tel était le courage de votre évêque, de votre clergé, le vôtre, Mes Frères. Voilà pourquoi l'œuvre fut reprise avec une admirable ardeur, et, cette fois, menée à bonne fin.

Elle est achevée. Dans cette cérémonie qui la couronne, il y a plus que la satisfaction d'une grande tâche accomplie : il y a la joie âpre et intense d'une victoire chèrement remportée, qui a coûté cher. Le

malheur grandit ce qu'il touche ; il a donné à votre cathédrale une sorte de consécration qui a précédé et préparé celle de la liturgie, et le temple nous apparaît en ce moment comme auréolé par les grandes épreuves qui se sont abattues sur lui, et par les héroïques sacrifices qu'il a suscités.

Tous ceux qui ont pris part à vos épreuves sont heureux de s'associer à votre joie, et vous offrent aujourd'hui d'unanimes et sincères félicitations.

RÔLE DE LA CATHÉDRALE

La tâche matérielle, qui consistait à parfaire ce bel édifice, est donc terminée. Avec sa dédicace commence le beau rôle qui lui est assigné dans la vie religieuse de ce diocèse. Je voudrais, Mes Frères, pour tirer de cette cérémonie quelques enseignements pratiques, vous dire brièvement en quoi consiste ce rôle d'une église cathédrale, ce qu'elle est pour l'évêque et ce qu'elle représente pour vous. Il me suffira, pour cela, de traduire le mot latin *cathedra*, qui signifie *siège* ou *chaire*, et de vous dire que la cathédrale est le *siège de l'autorité* dont l'évêque est investi, en sa qualité de chef spirituel d'un diocèse ; qu'elle est ensuite la chaire de l'enseignement qu'il donne, comme docteur, aux fidèles soumis à son autorité.

I.— SIÈGE D'AUTORITÉ

L'Église repose sur l'autorité de Dieu : c'est son fondement. Incarnée en Jésus-Christ, elle se trans-

met de lui aux apôtres : *omnis potestas* . . . Elle réside et s'incarne dans le collège apostolique. Avant de mourir les apôtres, comme leur Maître, se choisissent des successeurs. Ils fondent des églises particulières, leur donnent pour chefs des hommes choisis par eux, et leur communiquent le mystérieux pouvoir. Chaque apôtre répète la parole du Christ : Tout pouvoir . . . Et par cette parole se trouve établie la succession apostolique ; le pouvoir du Christ se divise, se décentralise, et va tout entier *omnis potestas*, à chacun des chefs d'Église. Ainsi s'organise la hiérarchie catholique.

Merveilleuse organisation, qui fait que toute Église qui se fonde entre nécessairement dans le cadre de la vie catholique, et se rattache au Christ lui-même, par son chef, vrai successeur des apôtres, en qui repose tout le pouvoir du Christ.

Le catholicisme peut se développer, pousser ses conquêtes jusqu'aux extrémités de la terre, tous les membres nouveaux qu'il s'incorpore se trouvent enlacés dans les liens protecteurs de l'autorité divine. L'arbre peut croître et grandir, multiplier ses rameaux, abriter de son ombre le monde entier, il n'est pas une de ses branches qui, grâce à la succession apostolique, n'adhère au tronc principal et ne se nourrisse de sa sève. Des 400 millions de catholiques répandus sur la surface du globe, il n'en est pas un qui soit en dehors de ce cadre admirable. Sur tous s'exerce l'autorité d'un homme, qu'on appelle évêque, et à qui est arrivée, à travers la longue chaîne des successeurs des Apôtres, la parole divine qui ne passe pas : Tout pouvoir . . . En vertu de cette

parole, l'évêque est comme investi de l'autorité que Jésus-Christ a prise au sein de son Père, et qu'il a voulu placer et maintenir sur la terre pour le salut des hommes.

Or, cet homme exerce son pouvoir dans les limites d'un territoire déterminé. De ce territoire et de ce pouvoir la cathédrale est le centre et comme le siège officiel. Celui qu'un appel d'en haut fait monter sur ce siège, y remplit la redoutable, mais nécessaire et féconde mission de commander aux fidèles et de régir l'Église de Dieu : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei !*

Qu'une église soit riche ou pauvre ; qu'elle élève fièrement ses coupes et ses tours parmi les splendeurs d'une grande ville, ou bien qu'elle s'abaisse dans les obscurités des catacombes ; du moment qu'elle devient siège épiscopal, elle est comme enveloppée de la majesté divine. C'est Dieu qui y commande par la bouche de son serviteur : qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise. . .

Mes Frères, il est bon, salutaire, de rappeler ces vérités essentielles. Des ennemis toujours plus nombreux montent à l'assaut de l'autorité, et ont d'autant plus de chance de la battre en brèche, qu'on en connaît plus mal la source divine et la bienfaisante efficacité. On voit se dresser contre elle les intérêts et les passions, dont elle gêne la marche et réprime les débordements. On lui oppose, sous le nom de liberté, toutes les licences que veut prendre l'esprit humain dévoyé dans les égarements de l'émancipation à outrance. On ne sait plus concilier l'autorité avec la liberté, parce que de celle-ci on a fait la complice

de toutes les révoltes malsaines et de tous les appétits grossiers.

Les pouvoirs humains, eux-mêmes, sont impatients de cette autorité religieuse, qu'ils regardent comme une antagoniste. Ils tentent de paralyser son action, et après avoir empiété sur ses droits, ils l'accusent, pour se justifier, de sortir de son rôle. Et pourtant, si l'on voulait voir et réfléchir, on comprendrait que le pouvoir religieux est le plus efficace agent de l'ordre et du progrès ; qu'il est comme un tuteur sur lequel doit s'appuyer le pouvoir civil qui veut rester debout ; et que le respect dont on entoure l'autorité religieuse est la meilleure garantie du respect dont les chefs d'État ont besoin pour gouverner les peuples.

Pour vous, Mes Frères, aimez-la, cette autorité de l'Église, respectez-la, soumettez-vous à ses directions. Elle est pour vous, non seulement un principe d'ordre et de paix, mais la condition de votre salut : si vous voulez entrer dans la vie, gardez mes commandements.

II.— CHAIRE D'ENSEIGNEMENT

L'autorité qui descend de Jésus-Christ par les apôtres sur tous les évêques est sans doute une autorité de gouvernement ; mais elle est aussi et nécessairement une autorité d'enseignement, et la cathédrale est la chaire du haut de laquelle l'évêque-Docteur enseigne les vérités de la foi aux fidèles confiés à sa garde. Et ce rôle de la cathédrale n'est ni moins beau ni moins important que l'autre.

Le mal qui, de tout temps, a fait le plus souffrir l'humanité, c'est l'erreur, et donc le bien qu'elle réclame davantage, c'est la vérité. Quand Jésus-Christ descendit parmi nous, il trouva le monde plongé dans les ténèbres ; le péché avait fait son œuvre, et Satan conduisait dans le mensonge les multitudes innombrables qui marchaient à sa suite. Aussi, quand l'aveugle de l'Évangile, à Jésus qui lui demandait : "Que veux-tu que je te fasse ?" répondait : "Maître, faites que je voie," il exprimait le vrai besoin de l'humanité. Et Jésus, en lui ouvrant les yeux à la lumière, marquait par un miracle symbolique l'un des principaux caractères de sa mission. Il est venu, comme la lumière, pour luire dans les ténèbres, comme la vérité pour détruire le mensonge.

Aussi, quand il donne aux apôtres leur mission, il prend soin de leur dire qu'ils seront la lumière du monde, et il les envoie enseigner toutes les nations : *ite, docete omnes gentes...* Avec les apôtres et leurs successeurs, c'est donc la vérité qui se met en marche à travers le monde et qui va poursuivre l'erreur jusqu'aux extrémités de la terre. Partout où se fonde une église, où se fixe un siège d'autorité, là se dresse une chaire d'enseignement ; de cette chaire la vérité rayonne ; sous sa garde est maintenu le dépôt sacré de la foi.

Les fidèles qui vivent dans le rayonnement de cette chaire de vérité, et dont les croyances, placées sous sa garde vigilante et tutélaire, sont mises à l'abri des doutes angoissants et des erreurs désastreuses, n'apprécient pas toujours à sa juste valeur

cette mission de l'Église, apôtre de la bonne nouvelle et maîtresse de l'éternelle vérité.

A Jésus qui déclarait être venu dans le monde pour y rendre témoignage à la vérité, Pilate faisait cette étrange question : *quid est veritas?* Le monde païen était si loin de la vérité qu'il en avait perdu jusqu'à la notion. N'est-ce pas ce qui arrive à tous ceux qui se séparent de la chaire infaillible de Pierre, et qui refusent d'écouter ceux à qui Jésus-Christ commande d'enseigner tous les peuples ?

Voyez les sectes innombrables issues de l'hérésie protestante, et que la fausse doctrine du libre examen voue à toutes les extravagances et précipite dans toutes les ténèbres. Quelle lamentable confusion, quelle irrémédiable anarchie doctrinale règne en ces esprits désorientés, que tous les flots de l'erreur ballotent à leur gré !

Les vérités les plus élémentaires et les plus essentielles sont sans cesse remises en question. Les quelques doctrines de foi, sauvées du naufrage primitif, se sont successivement désagrégées par l'infiltration des fausses théories que l'esprit humain, en mal de mensonge, jette dans le grand courant des idées modernes. On ne sait plus que penser sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur la grâce, les sacrements, les sanctions de l'éternelle justice. On sent partout l'agitation inquiète d'intelligences en déroute, qui ne sont plus sûres de rien, le malaise déprimant de consciences qui ne savent plus sur quels phares diriger leur course. Dans cet amoindrissement constant et rapide des saines doctrines, à travers ce fourmillement d'erreurs, il nous semble entendre la décon-

certante question du sceptique Procureur romain : *quid est veritas?*

Oh ! comme nous devons remercier Dieu de nous avoir fait une place tranquille et sûre dans la barque de Pierre, qui vogue droit vers son but sur une mer si féconde en naufrages ! N'est-ce pas pour nous un impérieux devoir d'aimer cette vérité que l'Église nous enseigne avec une infaillible autorité ?

Or, l'amour de la vérité ne se borne pas à l'adhésion de l'intelligence aux doctrines qu'il faut croire ; il suppose la soumission de la volonté aux enseignements qu'il faut pratiquer. La vérité, de sa nature, tend au bien, et elle n'est complète que quand elle se résoud en bonnes actions. Il ne suffit pas de la croire, il faut la vivre. Celui qui ne sait pas y conformer sa conduite, ne mérite pas de la garder. Aussi, les mauvaises actions mènent-elles très vite aux fausses doctrines, et le vice a été de tout temps le meilleur et le plus fécond champ de culture des hérésies.

Voilà pourquoi, Mes Frères, la chaire d'où tombe l'enseignement d'un évêque n'est pas seulement dispensatrice des vérités de la foi ; elle est aussi directrice des mœurs et guide des consciences. La foi que l'on vous y prêche n'est pas une foi morte, mais vivante et donc, inséparable des œuvres.

Et c'est ainsi que nous sommes amenés à une conclusion pratique. Mettons notre vie d'accord avec nos croyances. Le Cardinal Secrétaire d'État, parlant au nom du Pape, donnait dernièrement à des associations catholiques un mot d'ordre que je veux vous répéter ici : *Non erubesco Evangelium!* L'Évan-

gile est la règle de notre foi ; il est aussi la règle de nos actions. Les exemples du divin Maître, qu'il montre, ses enseignements, qu'il nous rapporte, ont pour but de nous faire vivre de la vie du Christ et de former en nous son image.

Or, cet Évangile, c'est lui qui vous est prêché dans cette chaire. Est-ce lui que vous vivez ?

N'y a-t-il pas telle page de cet Évangile qui est la condamnation de presque toute votre vie ? Les maximes du monde, les exigences de la mode, les caprices du sentiment, les entraînements du mauvais exemple n'exercent-ils pas sur votre conduite une influence qui contredit et annule celle de l'Évangile ?

Ce sera, Mes Frères, entrer vraiment dans l'esprit de cette cérémonie que de prendre pour vous le mot d'ordre tombé de si haut : je ne rougis pas de l'Évangile, et d'être désormais attentifs à le mettre en pratique. Après avoir été le guide de votre vie chrétienne, l'Évangile sera la règle de votre jugement et deviendra votre passeport pour l'éternité bienheureuse. Amen !



LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS ⁽¹⁾

MESDAMES ET MESSIEURS,

Malgré toute notre hâte de vous donner le rendez-vous annuel dans cette salle hospitalière, et d'y recueillir le fidèle témoignage d'une sympathie dont le prix augmente avec les ans, il nous a fallu modérer notre impatience et ajourner jusqu'à cette date le plaisir de vous souhaiter la bienvenue.

Pour justifier ce retard, nous voudrions avoir à vous offrir une séance plus variée, plus piquante, plus récréative que d'habitude. Mais à de patients et paisibles grammairiens, à de tenaces bâtisseurs de lexique il ne faut pas demander les joies savoureuses de l'imprévu. La fréquentation des dictionnaires n'a pas pour effet nécessaire d'aviver les feux de l'imagination ; et une séance du Parler français pourra difficilement donner aux assistants l'illusion qu'ils sont au théâtre des Variétés.

Si nous sommes en retard, si nous nous sommes laissé devancer par le carême, c'est pour un motif d'ordre très pratique. La salle où nous trouvons une si cordiale hospitalité, a plus de cinquante ans. Ce

(1) *Discours prononcé par S. G. Mgr Roy, président de la Société du Parler français, à l'ouverture de la séance publique du 24 février 1910.*

qui, pour une salle si haut placée et si accueillante, est un grand âge. Fatigué du poids de tant d'auditoires qu'il a portés, le vénérable plancher aspirait à descendre. Il a fallu renouveler ses solives et ses lambourdes, pour le prémunir contre tout fléchissement, et lui enlever la tentation inquiétante de chercher plus bas un appui qui lui manquait si haut. Désormais, il peut porter toutes les foules et subir le choc de tous les enthousiasmes. Et ainsi, le soin que l'on a pris de votre sécurité nous fournit une excuse qui ne saurait vous déplaire.

Notre séance ressemblera donc aux séances qui l'ont précédée. Les travaux ne sortiront pas du cadre ordinaire ; en passant sur des lèvres diverses, le parler français ramènera vos pensées vers le même but, vous fera connaître les mêmes préoccupations et les mêmes méthodes.

Notre trésorier, dont le rapport alterne avec celui de notre secrétaire, vous fera, sur un ton plutôt serein, le récit de nos opérations financières ; et vous constaterez que la philosophie sait battre gaiement la caisse, surtout quand la caisse est vide.

Comme d'habitude la musique est venue mêler au parler français son parler si doux et si captivant, et je suis heureux d'exprimer votre reconnaissance et la nôtre à ces complaisants amis qui nous permettent de marier ainsi harmonieusement à vos oreilles l'art et la science.

Le programme comporte un discours du président. Hélas ! les présidents ne sont pas perpétuels, comme le secrétaire et le trésorier ; et le suffrage, même quand il n'est pas universel, a des fantaisies peu

sages. Jusqu'à l'automne dernier il avait paru se comporter comme il faut, et avait choisi des présidents capables d'honorer le Parler français. Mais en me faisant sortir de ses urnes capricieuses, il a prévariqué, et je le dénonce comme infidèle à sa mission.

On me dit que le président doit, en nos séances publiques, traiter un sujet spécial, ayant avec les travaux de la Société des relations plus ou moins étroites. C'est, paraît-il, une coutume qui s'établit.

Certes, je reconnais et je vénère toute la majesté d'une coutume académique, même quand elle est en voie de formation, mais j'ai le regret de ne pouvoir suivre, ce soir, celle qui vous a valu de si intéressantes causeries. Il vaut mieux, je pense, pécher contre la coutume que de pécher contre la science.

Je vous dirai simplement mes premières impressions de président... contemplatif du Parler français. Cette fonction honorable m'imposait évidemment la tâche de fréquenter chez Messieurs les lexicologues et d'assister à leurs lundis. J'ai donc pris place autour du tapis vert, embusqué dans l'ombre de formidables dictionnaires.

Je me suis fait disciple de ces maîtres compétents. D'une main timide, j'ai feuilleté les glossaires bourrés de mots, de définitions et d'exemples : éloquents et irrécusables témoins des parlers de France et du Canada ; j'ai suivi avec intérêt le fil de discussions minutieuses et vivantes à travers les vocables qui émaillent de façon si pittoresque notre parler populaire ; merveilleux assemblages de syllabes par où se traduisent des sentiments et se colorent des spectacles qui sont de chez nous ; vraie richesse

nationale, patrimoine de l'âme et de la nature canadiennes, dont ces messieurs se sont constitués les incorruptibles gardiens.

J'ai vu sortir des carcons où la science les avait empilés avec patience et tendresse, des mots et des locutions de tout âge, de toutes formes, de toute provenance et de toutes qualités ; ils ont défilé devant mes yeux étonnés, bien groupés, enrégimentés, disciplinés, comme des soldats aux grands jours de revue. Chacun avait son numéro d'ordre, répondait à un signalement précis, subissait le feu des regards inquisiteurs, racontait son histoire, déclinaït ses titres, recevait son passeport, et allait ensuite prendre son rang, dans la grande armée des matériaux qui serviront à la construction du monument gigantesque qu'on prépare.

Voilà, Mesdames et Messieurs, la vision que j'ai eue. Voici maintenant, en deux mots, l'impression sincère que je vous en rapporte.

Ce labeur, dont je fus cinq ou six fois le témoin, et dont il m'a été donné de palper en quelque sorte les fruits savoureux, mérite toutes les sympathies qu'il a déjà suscitées, et tous les encouragements et les secours dont il a encore besoin. Il faut, pour avoir entrepris cette tâche avec tant de courage, et pour la poursuivre avec tant de vigueur, de sûreté et de patience, autre chose qu'une simple curiosité de l'esprit et une platonique passion de savant. Il faut l'amour de sa race, dans le verbe merveilleux qu'elle parle pour exprimer son âme, pour raconter son histoire, pour défendre son héritage, pour instruire ses enfants et pour prier son Dieu.

De tous les dons merveilleux que la bonne Providence a départis à l'homme, dans l'ordre naturel, le langage est sans contredit l'un des plus utiles et des plus grands. Et quand ce langage s'est fixé en formules précises et vivantes sur les lèvres de tout un peuple, de telle sorte qu'en chacune de ces formules palpite quelque chose de son âme ; quand sur une partie de continent, les idées et les sentiments, pour jaillir de l'esprit et du cœur de quelques millions d'individus, et pour se faire choses sensibles et matérielles, rassemblent les mêmes syllabes, se coulent dans les mêmes mots, prennent un visage et un costume qui leur donnent comme un air de famille ; quand, enfin, dans ce même langage se sont incarnés, au cours des siècles, les généreux élans du patriotisme et les sublimes adorations de la foi, il devient un patrimoine sacré, auquel on ne doit toucher qu'avec un profond respect, et qu'on ne peut violer sans trahison.

Il s'établit, en effet, entre l'âme d'une race et le verbe où elle s'incarne, des liens mystérieux et forts, que l'on ne brise jamais impunément. Porter atteinte à ce verbe, c'est frapper la race dans un de ses organes vitaux. Mais, par contre, aimer ce verbe, le parler avec son cœur autant qu'avec ses lèvres ; le défendre contre toutes les invasions barbares ; travailler à le guérir des germes de corruption qui menacent la pureté et la vigueur de sa vie intime ; mettre une sorte de coquetterie à le parer, à l'embellir de tous les ornements qui lui conviennent ; veiller avec un soin jaloux à ce qu'aucun de ses privilèges ne soit sacrifié, et écarter impitoyablement les mains cou-

pables qui voudraient l'enchaîner ; voilà l'une des meilleures et des plus pratiques façons d'être patriote. Et c'est la façon dont veulent l'être les membres du Parler français. Patriotes à l'âme haute et à l'esprit clairvoyant, qui, à travers les glossaires qu'ils étudient et les vocables qu'ils dissèquent, voient toujours rayonner l'image de la patrie qu'ils aiment et dont ils veulent être les bons et fidèles serviteurs.

Telles sont mes impressions ; et je le sens bien, Mesdames et Messieurs, telles sont aussi les vôtres. Voilà pourquoi, chaque année, la modeste invitation du Parler français vous attire en cette salle, si nombreux et si sympathiques. Vous vous associez ainsi à une œuvre dont vous comprenez toute l'importance et vous donnez au labeur tenace et fécond de nos membres actifs une consécration qui les encourage.

Peut-être s'en trouvera-t-il quelques-uns qui voudront pousser plus loin le dévouement à la bonne cause ! Mais, n'empiétons pas. Il appartient au trésorier de dire quelles qualités doit avoir et jusqu'à quelles limites peut aller la sympathie dont notre œuvre a besoin.

Voilà pourquoi j'invite, sans plus tarder, M. l'abbé Lortie à vous faire son discours sur le budget.

D'un mot, je vous ai dit la grandeur et l'utilité de notre entreprise ; d'un chiffre, il vous en dira les besoins. Ce chiffre et ce mot liés ensemble formeront une prémisse dont la conclusion, Mesdames et Messieurs, est dans vos bourses et dans vos cœurs.

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS ⁽¹⁾

MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR, ⁽²⁾

MESDAMES, MESSIEURS,

Une seconde fois, mon titre de président me vaut l'honneur et le plaisir de vous souhaiter la plus cordiale bienvenue et de vous remercier d'une sympathie dont la fidélité est un précieux encouragement pour la Société du Parler français.

Il nous est agréable de retrouver, chaque année, dans l'auditoire qui nous honore de sa présence, tant de figures devenues familières déjà, qui donnent à ces réunions une physionomie spéciale, et y mettent le charme intime et prenant d'une fête de famille.

Votre bienveillance, Mesdames et Messieurs, remonte déjà à neuf ans. C'est un âge qui lui donne du prix, qui la consacre et qui nous permet d'avoir une légitime assurance en sa stabilité.

Au début, vos témoignages de sympathie pouvaient s'expliquer par cette sorte de curiosité affec-

(1) *Discours prononcé par Monseigneur P.-E. Roy, président, à la séance publique du 22 février 1911.*

(2) Sir L.-A. Jetté, administrateur de la Province, en l'absence du lieutenant-gouverneur, Sir C.-A.-P. Pelletier.

tueuse et un peu inquiète qui s'éveille et se penche sur tout berceau.

L'enfant, qui vagissait alors dans ses langes, était né sous une bonne étoile, je veux dire sous un haut et puissant patronage, celui de l'Université Laval. C'était un titre irrécusable de bonne lignée et de grande noblesse. Le nom dont on l'avait baptisé donnait à ses premiers bégaiements un intérêt captivant, capable de faire incliner même des oreilles généralement distraites. Son programme de vie, la vocation à laquelle on l'avait appelé, laissait voir, à travers des formules un peu neuves et surprenantes, une belle flamme de patriotisme, très attirante, très propre à exciter les sympathies.

Après neuf ans de vie modeste, mais laborieuse, la Société du Parler français constate que les amitiés qui ont souri sur son berceau lui sont restées fidèles. Et cela lui est une récompense et un stimulant. Elle se sent obligée de donner raison à la confiance dont on l'honore, et elle comprend que le temps est venu pour elle de s'engager plus activement que jamais dans les œuvres que promet et que précise son programme.

Jusqu'à présent, elle a concentré son activité et laissé pour ainsi dire ses forces se replier sur elles-mêmes. Elle a vécu d'une vie toute intérieure. Mais les énergies qui se sont accumulées en elle, au cours de ces années de recueillement, de labeur intime et fécond, veulent maintenant déborder le cadre qui les enferme.

Notre Société prend une conscience plus nette de la mission qui lui est dévolue. Elle se sent aiguil-

lonnée, non plus seulement par le besoin et le plaisir de vivre, mais par le besoin et le plaisir d'agir, de répandre au dehors la vie qui circule en elle.

Ne soyez donc pas étonnés, Mesdames et Messieurs, si nous vous parlons aujourd'hui de l'avenir plus que du passé, des projets à l'ordre du jour plus que des événements enrégistrés dans nos annales. Notre Société est encore à un âge où l'on espère plus qu'on ne se souvient, et où l'on met à chanter ses espérances l'entrain et la ténacité que les vieux mettent à faire l'inventaire de leurs souvenirs.

*

* *

Vous savez quels soucis logent à notre enseigne. Souffrez que j'en rappelle ici les principaux : vous y verrez mieux sourdre nos projets et vous comprendrez davantage à quoi ils tendent.

Notre premier souci est donc de fixer, aussi exactement que possible, les formes actuelles du parler français au Canada. Ne pensez-vous pas qu'il vaut la peine de s'en occuper, et qu'il est grand temps de le faire ?

Il y a plus de trois siècles que ce parler, arraché du terroir qui l'a produit et transplanté sur notre sol, s'y efforce à pousser, à se développer, à se perfectionner selon les lois qui lui sont propres. C'est une émouvante histoire que celle-là, et de laquelle pas un Français, où qu'il soit, ne saurait se désintéresser. Rien ne raconte mieux la vie des races que la vie des idiomes. L'âme d'un peuple se montre et palpite sur

ses lèvres, dans les mots qui portent sa pensée et son génie.

Or, qu'est devenu ici le parler français ? Qu'est-ce que le peuple, souverain et inconscient forger d'idiomes, a fait, chez nous, de l'idiome de François Ier et de Louis XIV ? Comment parle-t-on le français au Canada, trois siècles après la fondation de Québec, presque quatre siècles après la première arrivée des marins de Saint-Malo ?

Notre glossaire sera la réponse à cette question. Réponse difficile à faire, quand on la veut exacte et complète ; mais réponse d'un intérêt très vif et d'une incontestable utilité pour nous.

Les éléments de cette réponse sont déjà recueillis, en grande partie. Les tiroirs de certain meuble, qu'inventa jadis l'ingéniosité combinée de notre secrétaire et de notre trésorier, regorgent de fiches savamment ordonnées, qui sont humiliées de l'obscur retraite où on les laisse dormir. Qu'est-ce donc qu'on attend pour les mettre au jour ? Le trésorier, qui les a sous sa garde, est plus en état que bien d'autres de vous renseigner là-dessus.

Eh ! oui, Messieurs, nos savants qui courent et se jouent à travers les mystères de la philologie, se trouvent comme paralysés et impuissants devant ce vulgaire problème : l'accord de la science avec l'argent !

Mais rien ne stimule et ne rend hardi comme le besoin. Nous avons donc vaincu notre timidité ; nous sommes devenus hardis. Et notre hardiesse va jusqu'à nous faire espérer que, peut-être l'an pro-

chain, ou dans deux ans, nous pourrons publier le premier volume du Glossaire canadien-français.

*

* *

Le deuxième souci que nourrit notre Société, est de garder le parler français dans sa pureté native, de veiller à ce que son évolution se fasse sans violence, sans attentat contre le génie qui lui est propre, sans outrage aux lois phonétiques qui le régissent, et aussi d'empêcher qu'il ne contracte quelque alliance hybride et contre nature.

C'est aux frontières surtout qu'il importe de monter la garde, puisque c'est par là que pénètre l'étranger. Il y faut donc établir une douane sévère. Le seul système économique qui soit admissible, sur les confins de deux langues, est celui du haut tarif, de la barrière infranchissable. Les politiciens peuvent discuter sur les avantages et les inconvénients de la réciprocité, quand il s'agit de bois, de blé ou de dentelle. Pour les philologues, quand il est question de langue, la protection s'impose. Car le libre échange, ce serait la porte ouverte à l'invasion du barbarisme, le fléau du monde grammatical.

Deux langues sont parlées ici, qui jouissent de droits égaux et méritent le respect de tous. Pour vivre en paix, et développer, dans une tranquille et bienfaisante harmonie, les ressources qui leur sont propres, elles doivent marcher côte à côte, se garder avec soin d'une fusion et d'un mélange, qui répugnent également à la science du bon langage et au vrai

patriotisme. Parler une seule langue à la fois, est la meilleure façon de prouver le respect que l'on a pour les deux.

A cette œuvre d'épuration et de préservation le *Bulletin* s'emploie de son mieux. Sentinelle vigilante, il écoute et regarde, face à l'ennemi, je veux dire au barbarisme. Ses hardis *qui vive?* et ses énergiques *halte là!* ont déjà fait rebrousser chemin à plus d'un contrebandier. Quant à ceux qui trompent sa vigilance et fraudent la douane, il les voue à la pioche de son Sarcleur.

Il nous plaît de constater que le travail du *Bulletin* est apprécié, et que son autorité grandit et s'impose. Je ne céderai pas à l'envie — pourtant bien légitime — de vous faire connaître les nombreux témoignages qui établissent le crédit de notre modeste revue. Il en est un, pourtant, que j'ai la fierté de ne pouvoir taire, puisqu'il nous vient de l'illustre Compagnie qui, en France, monte la garde autour de la langue française et surveille le dictionnaire où se fixent les formes imposées par l'usage et consacrées par la science. Notre *Bulletin* a donc été couronné par l'Académie française, qui, dès sa séance du 19 mai dernier, lui attribuait une part du prix *Saintour*. Cette appréciation de notre œuvre par le plus haut tribunal littéraire qui soit en France a déjà grandement réjoui nos amis. On me permettra, sans doute, de souhaiter qu'il émeuve et stimule la générosité de nos bienfaiteurs.

Il est un autre souci qui tient au cœur de la Société du Parler français, et c'est celui de travailler à la

culture, au maintien et à l'expansion de la langue française au Canada.

Ce but est atteint, sans doute, par les œuvres déjà entreprises. Mais il semble bien qu'il ne faut rien négliger pour servir une si belle cause. Nous devons avoir la fierté et le culte de notre langue. De toutes celles qui vivent aujourd'hui sur les lèvres humaines, il n'en est peut-être pas une qui se soit mise avec plus de constance et de succès au service de la vérité et de la charité. Elle a été, dans la bouche des missionnaires qui l'ont parlée, un merveilleux instrument d'apostolat, une messagère active et féconde de la bonne nouvelle, une infatigable ouvrière de civilisation. C'est elle, nous ne pouvons pas l'oublier, qui a promené l'Évangile d'un bout à l'autre de ce continent, et c'est avec ses syllabes claires et limpides que nous avons épelé le symbole de notre foi.

Nous avons le droit et le devoir d'aimer, de cultiver et de défendre notre belle langue française, de prendre souci de cette *parlure*, qui s'adapte si bien à l'âme de notre race.

En France, l'Académie, dont c'est le rôle de travailler à la mise au point du dictionnaire, a cru qu'il entraînait dans ses attributions de favoriser le goût et la culture des lettres françaises, en distribuant des récompenses aux écrivains les plus méritants et en couronnant de sa haute approbation les ouvrages qu'elle en juge dignes. Ces honneurs académiques, décernés par un tribunal aussi compétent, sont très convoités et très appréciés dans le Vieux et dans le Nouveau Monde. Et il est sûr que les libéralités de

l'Académie française sont un encouragement efficace à la culture et au développement de la langue et de la littérature de notre mère-patrie.

Aussi, l'exemple donné en haut lieu a-t-il été suivi partout. En France et ailleurs, de nombreuses sociétés linguistiques et littéraires ont établi des concours annuels et font une copieuse distribution de palmes académiques.

La Société du Parler français au Canada, sans avoir la prétention d'égaliser par l'autorité et l'influence ses grandes sœurs d'Europe, mais éprise du même amour de la langue, désireuse comme elles d'en favoriser la culture et l'expansion, a résolu, elle aussi, de provoquer les efforts et de couronner les succès des écrivains de chez nous. Elle a donc inauguré, le 1er janvier dernier, une série de concours par lesquels elle voudrait, dans la mesure de ses ressources, favoriser ici les études de philologie et de littérature françaises.

Les conditions de ce concours ont déjà été publiées, avec les noms des juges, et l'indication des trois sections entre lesquelles doivent être répartis les travaux. A l'heure où je vous parle, on pourrait peut-être surprendre, penché sur ses écritures, un philologue pourchassant des formes dialectales, ou un poète limant des vers, ou encore, un romancier se hâtant vers un beau dénouement, pour attirer les faveurs du jury et goûter les primurs de nos récompenses académiques.

A vrai dire, les heureux concurrents ne seront pas accablés sous le poids de notre munificence. Aucun Mécène n'ayant encore fondé des prix qui immortalis-

seraient son nom, la Société doit borner sa générosité aux limites trop resserrées de son budget.

Il se peut que, plus tard, peut-être l'an prochain, des amis de notre œuvre, touchés d'une bonne volonté et d'une confiance trop mal servies par la fortune, et voulant s'associer à une si patriotique entreprise, nous aident à mieux ajuster la récompense au mérite, et à dorer davantage nos couronnes.

Nous espérons, pourtant, que, même dans les conditions actuelles, l'initiative sera bienfaisante et féconde. Déjà, elle vous prouve, Mesdames et Messieurs, que la Société du Parler français entend poursuivre avec fermeté l'exécution de son programme et le développement de son œuvre. Quand vous verrez, à la prochaine séance publique, les premiers reflets de sa gloire académique illuminer le front et consacrer le succès de quelque auteur canadien-français, vous vous sentirez flattés dans votre fierté nationale ; vous comprendrez que ce qui manque aux lettres canadiennes, ce n'est ni le savoir ni le talent, mais la boussole qui oriente l'un et l'aiguillon qui stimule l'autre ; et vous saurez gré à notre Société de travailler, dans une faible mesure, sans doute, mais avec un peu de courage et beaucoup de sincérité, à faire briller davantage la flamme de l'esprit canadien-français.

Un autre projet, encore inédit, mais déjà élaboré et frémissant d'impatience dans les cartons de notre Secrétaire, servira, je pense, à mettre davantage en lumière le rôle bienfaisant que veut remplir la Société du Parler français au Canada.

Mais, je laisse à M. Rivard la joie de commettre cette indiscretion. Il mérite cette joie, et il a pour vous y associer une indéniable compétence.

Avant de lui donner la parole, vous me permettez, Mesdames et Messieurs, d'adresser un cordial merci à nos jeunes amis du Séminaire, qui nous prêtent, ce soir, le concours très apprécié de leur musique vocale et instrumentale. Je m'en voudrais aussi de ne pas exprimer, en terminant, la très vive reconnaissance que nous avons pour nos trois distingués sociétaires, M. le juge Constantineau, M. l'abbé Groulx et M. Magnan, qui ont bien voulu accepter de traiter les sujets inscrits au programme. Quand vous les aurez entendus, je suis sûr que vous partagerez nos sentiments de gratitude.



CONGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE ⁽¹⁾

MONSIEUR LE GOUVERNEUR, ⁽²⁾

EXCELLENCE, ⁽³⁾

MESSEIGNEURS, ⁽⁴⁾

MESDAMES ET MESSIEURS,

“ Le meilleur président est celui qui fait le moins de discours.”

Je ne sais plus qui a tracé du président cette ligne un peu brusque et cet idéal un peu maigre. Il serait, sans doute, cruel de n'offrir pas d'autre modèle à un temps et à une société où se lèvent si drues les organisations dont les membres réclament une tête.

Mais on me permettra de me prévaloir du conseil, dont cette boutade n'est que le voile trop transparent,

(1) *Discours inaugural, prononcé par S. G. Mgr P.-E. Roy, président, le lundi, 24 juin 1912, à la Salle des exercices militaires.*

(2) L'honorable Sir François Langelier, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, représentant Son Altesse Royale le duc de Connaught, gouverneur général du Canada.

(3) Son Excellence Mgr Stagni, délégué apostolique.

(4) Mgr L.-N. Bégin, Mgr A. Langevin, Mgr P. Bruchési, Mgr C.-H. Gauthier, Mgr Blais, Mgr Cloutier, Mgr Brunault, Mgr Archambault, Mgr Blanche.

pour ne pas faire de discours. Les organisateurs du Congrès ont d'ailleurs suffisamment agi pour être justifiables de réclamer maintenant le droit de se taire, et de se livrer tout entiers au plaisir d'écouter parler les autres.

Et, vous ne pouvez certes l'ignorer, ils sont nombreux les orateurs qui, pendant ces jours et tout particulièrement dans cette salle, feront chanter sur leurs lèvres le parler de la douce France.

Cependant, avant de vous convier à cette fête de l'oreille et du cœur, j'ai à remplir le très agréable devoir de souhaiter une cordiale et reconnaissante bienvenue à tous ceux qui ont voulu être de notre congrès.

Je salue d'abord avec une respectueuse reconnaissance les distingués représentants de Sa Majesté le Roi George V et de Sa Sainteté le Pape Pie X. Leur présence à cette séance d'ouverture dit assez éloquemment sous quels bienveillants auspices est placée l'œuvre du Congrès, et à quels desseins de haut et loyal patriotisme les congressistes entendent appliquer leur zèle et leur activité. Fidèles à l'Église catholique et à la Couronne d'Angleterre, nous pouvons donner l'assurance que tous nos travaux et toutes nos délibérations porteront la marque de cette double fidélité, qui est profondément entrée dans les traditions de notre race.

La France ne pouvait pas être absente d'un Congrès de la Langue française au Canada. Le soin que nous avons pris de garder ici son verbe, et avec ce verbe la civilisation catholique et française dont il fut, en Amérique, le très noble et très vaillant instru-

ment, nous donne bien quelque titre à sa bienveillante attention.

Et puis, les fêtes qui vont se dérouler, cette semaine, révéleront une telle survivance de la race, un si ferme souci d'en maintenir, d'en cultiver et d'en faire rayonner le génie clair et bienfaisant, que la France devait être tentée de se donner la joie d'un tel spectacle.

Eh ! bien, messieurs, la France est présente.

Je la salue dans la personne du distingué représentant de l'Académie française, M. Étienne Lamy, qui, demain soir, nous procurera le très rare bonheur de saisir sur ses lèvres la pensée et le verbe français dans ce qu'ils ont de plus élevé et de plus exquis.

Je salue la France dans la personne de son Consul général au Canada, M. Bonin, qui veut bien, dès ce soir, apporter à notre Congrès naissant le sourire de la mère-patrie.

Je salue la France dans la personne du vaillant apôtre qui porte en son âme toute la flamme et sur ses lèvres toute l'éloquence du clergé français. (1)

Je la salue, enfin, dans l'un de ses poètes les plus remarquables, M. Zidler, qui s'est fait une âme canadienne pour chanter les choses et les gens de chez nous, et qui veut bien jeter sur notre Congrès l'étincelante draperie de ses vers.

Le Gouvernement de la Province et le Conseil municipal de la ville de Québec se sont donné le très rare et très délicat plaisir d'être les Mécènes de notre Congrès. Qu'on me permette de ne pas tarder davantage à louer leur munificence et à exprimer notre vive gratitude à M. le Premier Ministre, à M.

(1) M. l'abbé Thellier de Poncheville.

le Maire, et à tous leurs collègues. Il ne s'agit pas d'un acte de banale bienveillance, comme en font souvent les hommes qui disposent du pouvoir et des deniers publics. La Ville et la Province qui furent le berceau de la race canadienne-française, qui en sont le foyer ardent et fécond et le rempart inexpugnable, ont voulu dire, en termes non équivoques, comment elles veulent rester fidèles à leur mission, quels sacrifices elles entendent faire pour assurer ici le maintien des traditions, la survivance, la culture et la défense de la langue ancestrale. Et c'est ce qui donne à leur concours une très haute signification, qu'il nous plaît de souligner.

Je salue encore, et avec une vive émotion, les représentants si nombreux de notre vaillant clergé, et à sa tête, l'Épiscopat canadien-français, qui nous honore, ce soir, de sa présence après nous avoir encouragés par ses plus ardentes sympathies et par son concours le plus généreux.

Si l'idée du Congrès a pu atteindre les masses et les remuer, si tous nos frères de l'Amérique du Nord ont pu se joindre à nous et être comme entraînés dans un irrésistible et inoubliable élan de patriotisme, le mérite en revient, dans une large mesure, à ces prêtres et à ces religieux qui se sont faits, avec un noble désintéressement, les collaborateurs et les apôtres de notre Œuvre.

Bienvenue à tous les frères rassemblés à Québec, pour y fêter avec nous le parler des aïeux. Notre vieille cité sent son cœur se dilater pour embrasser tous ces fils de la patrie qui ont répondu à son appel,

et qui vont être, pour quelques jours, les hôtes aimés de son foyer.

Nous savons, chers Congressistes, quels sacrifices ont dû faire un grand nombre d'entre vous, quelles distances et quels obstacles il leur a fallu franchir pour venir jusqu'à nous. Les organisateurs du Congrès n'ont rien épargné pour que votre séjour à Québec fût agréable et utile, et s'il manque quelque chose à l'hospitalité qu'ils vous offrent, ce ne sera certes pas la franche et joyeuse cordialité. " Il est bon pour des frères d'habiter ensemble ", dit l'écrivain sacré. Voici des jours où nous allons vivre bien ensemble, l'esprit appliqué aux mêmes pensées, la mémoire pleine des mêmes souvenirs, le cœur ouvert aux mêmes espérances, la volonté tendue par les mêmes efforts. Plus que jamais nous nous sentirons étroitement unis dans les liens d'une très ancienne et très douce fraternité ; et ce sentiment fera rayonner la joie au foyer de la grande famille nationale.

Et afin de bien orienter, dès le début, toutes les pensées et tous les efforts, permettez-moi d'indiquer ici quelques-uns des jalons qui ont déjà été plantés pour tracer la route à suivre.

" Le Congrès, disions-nous dans l'Appel au public, le 10 avril 1911, est convoqué pour l'étude, la défense et l'illustration de la langue et des lettres françaises au Canada. . .

" Que notre langue s'épure, se corrige et soit toujours saine et de bon aloi ; que notre parler national se développe suivant les exigences des conditions nouvelles et les besoins particuliers du pays où nous vivons ; qu'il s'étende et qu'il reven-

dique ce qui lui appartient, mais sans heurter les ambitions légitimes, et dans le libre exercice de ses droits ; que notre littérature se perfectionne et se nationalise, mais dans le respect des traditions françaises : tels sont les vœux légitimes de tous les nôtres, tel est aussi l'idéal très élevé pour lequel l'on travaille et l'on peine. C'est pour réaliser dans une mesure plus grande ces souhaits patriotiques, c'est pour déterminer un nouvel effort plus vigoureux vers cet idéal, que se tiendra le Premier Congrès de la Langue française au Canada. . .

“ Canadiens français de Québec ou de l'Ontario, du Manitoba, de l'Ouest ou des États-Unis, Acadiens de l'Est ou de la Louisiane, les mêmes raisons d'ordre général nous engagent à ne rien négliger pour maintenir chez nous la langue française dans son intégrité, pour user des droits qui lui sont reconnus et revendiquer ceux qui devraient l'être.

“ Notre mission, dans le Nouveau Monde, est de faire survivre, malgré les forces contraires et les allégeances nouvelles, le génie de notre race, et de garder pur de tout alliage l'esprit français qui est le nôtre. Or l'usage et le développement de notre langue maternelle sont nécessaires à l'accomplissement de notre destinée ; cette langue est la gardienne de notre foi, la conservatrice de nos traditions, l'expression même de notre conscience nationale. . .

“ Nous adressons donc un pressant appel à tous les Canadiens français et à tous les Acadiens qui ont à cœur la conservation de leur langue et de leur nationalité. Nous les invitons tous à adhérer au Premier Congrès de la Langue française au Canada.”

Cette invitation a été entendue, messieurs. Tout un peuple s'est levé, frémissant, à notre appel. Au-delà de deux cent mille Canadiens français et Acadiens se sont associés à notre pensée, ont approuvé notre dessein, et, par un acte positif, une démarche, une signature, une offrande, ont affirmé leur intention de participer au Congrès et leur volonté de garder intact l'héritage des ancêtres. Et ce soir, à l'heure solennelle que nous vivons, dans les milliers de foyers où brûle encore la flamme du pur patriotisme et où l'on assemble toujours avec un fidèle amour les douces syllabes de France, les yeux se tournent vers Québec, les mains se tendent vers nous, les cœurs palpitants s'unissent à nos cœurs dans l'allégresse d'une fraternelle alliance.

J'entends comme une rumeur de voix françaises qui arrivent jusqu'aux murs de notre Cité et jusqu'aux portes de cette salle : voix de l'Ontario et de l'Acadie, voix du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, voix de la Nouvelle Angleterre, de la Louisiane et des Illinois. Toutes ces voix rendent le son harmonieux de l'âme nationale, et toutes elles redisent l'indéfectible volonté d'une race qui veut vivre.

Souffrez que je recueille maintenant sur mes lèvres toutes ces voix, chargées des souvenirs, des angoisses, des espérances et des résolutions de tout un peuple, et que, au nom des trois millions de Canadiens français et d'Acadiens de l'Amérique du Nord, je déclare ouvert le Premier Congrès de la Langue française au Canada. Je demande à Dieu, qui a fait de nous son peuple choisi, de bénir notre entreprise, de nous

aider à la conduire à bonne fin par les voies de la justice et de la charité. Et je place ce Congrès sous la double protection de la Vierge triomphante, patronne des Acadiens, et de saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens français.



HOMMAGE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1)

L'Académie française nous a traités en enfants gâtés. Nous ne saurions trop la remercier pour la très gracieuse attention qu'elle nous a témoignée, et pour la délicatesse de ses procédés à notre égard. Elle a bien voulu faire exception à la règle qu'elle s'est imposée de ne pas envoyer de délégués officiels à l'étranger, et pour justifier cette exception, elle a déclaré, avec une bonne grâce dont nous sentons tout le prix, qu'en envoyant un délégué au Premier Congrès de la langue française au Canada, elle entendait ne pas l'envoyer à l'étranger.

De plus, elle a choisi comme délégué l'un de ses membres les plus distingués, un homme dont l'âme est bien sœur de la nôtre, et qui, en recevant son diplôme de docteur ès lettres de notre Université Laval, pouvait dire, il y a un instant, à M. le Recteur, ces paroles d'une si émouvante simplicité : " Ce que vous aimez, je l'aime, ce que vous croyez, je le crois. " Un tel choix double à nos yeux le grand honneur que nous fait l'Académie.

Vous, monsieur, qui la représentez si dignement parmi nous, dites-lui bien qu'elle a eu raison de

(1) *Allocution pour remettre à M. Étienne Lamy, délégué de l'Académie française au Congrès, l'unique exemplaire en or de la médaille du Congrès. (Première séance générale, à l'Université Laval, mardi 25 juin 1912.)*

penser qu'elle ne vous envoyait pas à l'étranger. Vous avez senti, au contact de nos esprits et de nos cœurs, que vous étiez ici parmi des frères, et que, en changeant de continent, vous n'aviez pas changé de patrie. Les discours que vous avez entendus vous ont déjà appris jusqu'à quel point nous aimons toujours la France, avec quel soin jaloux nous gardons ses meilleures traditions, et avec quelle sincérité le verbe français fait éclater sur nos lèvres l'âme française.

Comme gage de notre gratitude, comme témoignage permanent de notre estime pour votre personne et de notre admiration pour votre talent, nous vous prions, monsieur, d'accepter cet unique exemplaire en or de la médaille-souvenir du Premier Congrès de la Langue française au Canada. Les deux devises qu'elle porte résumant bien les travaux de ce Congrès : " Parlons français — C'est notre doux parler qui nous conserve frères." En les lisant, monsieur, vous vous souviendrez que, par delà les mers, vous avez retrouvé la France, semeuse de la vérité qui demeure, et la portant au monde dans un verbe qui ne meurt pas.



AU PETIT CAP

A la fin de la journée, après plusieurs discours déjà entendus sous les arbres du Petit Cap, les excursionnistes réclamèrent un mot du Président du Congrès. Mgr Roy, après qu'on eut joyeusement chanté : Il a gagné ses épaulettes, prononça les paroles suivantes :

Le Petit-Cap, est vraiment en *liesse*, (1) aujourd'hui ! Il donne l'hospitalité au Premier Congrès

(1) En face du Château Bellevue, où les prêtres du Séminaire de Québec passent leurs vacances, se trouve une maison rustique et antique, qui sert aussi aux villégiatures ecclésiastiques, et qui s'appelle " Liesse ". Les terres du Séminaire sont aussi pittoresques que les noms des bâtiments qui s'y trouvent ou des ruisseaux qui y coulent : La Miche, Les Falaises, Ferme de la Friponne, la chapelle des hirondelles, qui est un enfoncement dans le rocher du cap Tourmente, la Grande ferme, la Petite ferme — laquelle est d'ailleurs la plus grande, — la ferme des Graves, de la Grande Pièce, Valmont, Chevalier.

Les fermes que possède là, aujourd'hui, le Séminaire de Québec, contiennent l'ancien établissement fondé par Champlain dès 1624. La partie de Saint-Joachim qui constitue actuellement les fermes du Séminaire fut achetée par Mgr de Laval, entre les années 1662 et 1668.

A partir de 1668, date de la fondation du Petit Séminaire, les élèves passèrent leurs vacances à la Petite ferme, et les séminaristes à la Grande ferme.

Ce que l'on appelle le Petit-Cap, aussi connu sous le nom de Côteau Fortin, fut d'abord mis en culture, puis abandonné.

A la Grande ferme fut établie une École des arts et des métiers, ainsi qu'une école latine, près de laquelle se trouvait l'église

de la Langue française au Canada. Aussi, voyez comme sa toilette est brillante ! Jamais ses tapis de gazon ne furent plus verts ; jamais ses grands arbres ne laissèrent filtrer à travers leur riche feuillage une lumière plus pure. Le soleil de Québec devait à sa bonne réputation de prodiguer son éclat et sa chaleur aux hôtes distingués qui débarquaient, ce matin, sur nos bords, et qui font à ce cher Petit-Cap l'honneur de leur première visite. A ces chers amis, qui interrogeaient d'un coup d'œil inquiet notre ciel chargé de gros nuages, je disais, ce matin, pour les rassurer : Ne craignez rien ! Nous sommes maîtres du soleil ici. Et, au même instant, le soleil, avec une complaisance vraiment opportune, dorait d'un clair rayon le front de notre poète Zidler, et souhaitait ainsi une bienvenue peu banale aux voyageurs.

A mon tour, et au nom de la joyeuse jeunesse qui prend ici ses ébats de vacances, je dis une cordiale

paroissiale, élevée par Mgr de Laval et le Séminaire, en 1691. Cette église fut incendiée par les Anglais, en 1759, ainsi que toutes les fermes.

Après la cession du Canada, on fut quelques années sans envoyer les élèves à Saint-Joachim.

En 1778, le Séminaire commença la construction du bâtiment actuellement connu sous le nom de Château Bellevue.— La chapelle fut bâtie en 1780 — Mgr Briand en fut l'insigne bienfaiteur.

Ce fut vers 1850 que les vacances furent organisées comme elles le sont aujourd'hui.

En 1870, par les soins de Mgr Hamel, fut bâtie, sur le sommet du Cap Tourmente, une petite chapelle où, très souvent, durant les vacances, les prêtres du Séminaire vont dire la messe.

Lors des fêtes du troisième centenaire de Québec, en 1908, Sa Majesté le roi George V, alors Prince de Galles, fit une visite au Petit-Cap.

bienvenue à M. l'abbé Thellier de Poncheville et à M. Zidler.

Monsieur l'abbé, deux années se sont écoulées depuis votre premier voyage à Québec. Il nous semble, en vous revoyant, que vous ne nous avez jamais quittés, tant vous avez continué à vivre dans notre souvenir ! Et vous, Monsieur Zidler, qui nous faites votre première visite, il nous semble que nous vous avons toujours connu, tant votre nom et vos vers se sont déjà profondément gravés dans nos cœurs.

Merci à vous deux, apôtre et poète, d'être venus mêler aux charmes de ces bois les charmes de vos voix si douces et si françaises. Il m'a semblé, tout à l'heure, voir nos grands ormes se pencher avec curiosité pour écouter et recueillir cette prose et ces vers, qui, sur vos lèvres, prennent également des ailes pour monter vers Dieu.

Et désormais, quand la brise soufflera, et que les rameaux se raconteront leurs souvenirs, nos jeunes écoliers, passant par les sentiers ombreux, croiront entendre les échos prolongés de l'éloquence et de la poésie qui les enchantent aujourd'hui.

En vérité, Messieurs, nous vivons ici l'une des heures les plus délicieuses du Congrès ; et le Séminaire de Québec met le comble à ses bontés en ouvrant si gracieusement aux pèlerins de la langue française ce sanctuaire exquis et tout parfumé de souvenirs patriotiques.

Je vous invite à venir répandre votre reconnaissance aux pieds de Jésus-Hostie, dans cette rustique chapelle, où doit s'achever notre pèlerinage.

AU BANQUET DU CONGRÈS

SAMEDI SOIR, 29 JUIN 1912, AU CHATEAU FRONTENAC (1)

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

C'est le grand privilège de notre Congrès d'avoir suscité partout des sympathies ardentes, et d'avoir été honoré de très nombreuses et très hautes protections. Aussi la liste des membres de notre Comité d'honneur est-elle très belle et très longue. On y trouve les noms de ceux qui, au Canada et aux États-Unis, font le plus honneur à notre race. A tous ces personnages distingués, qui ont si gracieusement donné à notre entreprise le prestige de leurs noms et l'appui de leurs encouragements, nous tenons à offrir nos plus vifs remerciements.

Dans un banquet, la gratitude s'exprime par des verres... sans rimes, que l'on vide... avec raison. Je vous propose donc de lever vos verres et de boire à la santé de notre Comité d'honneur.

(1) *Toste au Comité d'Honneur, proposé par Mgr P.-E. Roy, président.*

Parmi nos membres d'honneur, il en est un qui nous apporte, avec le très grand honneur de sa présence, le prestige que lui a valu son inépuisable bonté. Monseigneur l'évêque de Régina — vous ne pouvez douter que c'est de lui que je parle — s'est fait une telle habitude de se dépenser pour les autres, que l'on serait bien surpris de ne pas le trouver partout où il y a du bien à faire. A l'exemple de son divin Maître et Modèle, il se livre à tous ceux qui réclament un peu de son cœur si charitable et de son esprit si éclairé. On pourra, sans doute, résumer sa vie par les mots si expressifs qui résument celle du Christ : *Tradidit semetipsum* : il s'est livré lui-même !

Notre Congrès avait souhaité jouir de sa présence et de sa parole : il nous a donné l'une et l'autre. Et, grâce à la puissance d'attraction qui lui est propre, ses ouailles se sont mises à sa suite ; si bien que Régina s'est vidé au profit de Québec. Et ce fut un touchant spectacle de voir, dès le premier jour du Congrès, cet évêque entouré de ses diocésains, se constituant leur guide et s'ingéniant à leur rendre service. Je n'hésite pas à dire que Mgr Mathieu s'est montré le plus actif de nos membres d'honneur. Je suis donc sûr de vous faire plaisir, et je ne crains pas de lasser sa patience, en lui demandant de répondre à la santé du Comité d'honneur.



DISCOURS DE CLOTURE DU CONGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE ⁽¹⁾

MESSEIGNEURS,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Le Congrès va finir !

A-t-il répondu à votre attente ? L'a-t-il déçu ?

Votre bienveillance si visible ; votre assiduité aux réunions de toute sorte où vous convoquait le programme ; votre accueil, dont la grâce si délicate et si française et la chaleur communicative ont soutenu et inspiré tous ceux qui sont venus à vous avec une parole ou un chant aux lèvres, donnent à cette question une première réponse qui rassure et qui, pour le moment, nous suffit.

Le Congrès va finir !

En se précipitant vers sa fin, il trahit davantage les lacunes dont il souffre, les imperfections qui le déparent. Faite par des hommes, notre œuvre a la mesure de la sagesse humaine, " toujours courte par quelque endroit ".

Nous déplorons ces inévitables erreurs, nous nous en accusons avec franchise, et nous laissons à d'autres

(1) *A la Salle des exercices militaires, de Québec, par S. G. Myr P.-E. Roy, le dimanche soir, 30 juin 1912.*

— qui s'en sont déjà chargés — le soin de nous en imposer la pénitence.

Le Congrès va finir !

En le clôturant, ce soir, nous voulons dire merci aux trois cents ouvriers — organisateurs et collaborateurs — qui ont rendu possible une telle entreprise, en y apportant les ressources merveilleuses de leur talent et de leur bonne volonté. Une reconnaissance qui veut atteindre tant de monde ne peut nommer personne. Mais si ce témoignage reste anonyme sur nos lèvres, nous réservons à nos cœurs le soin de faire l'appel nominal !

Le Congrès va finir !

Et nous nous consolerions difficilement de le voir finir, si nous n'avions le ferme espoir que ses effets bienfaisants dureront.

Tant d'espérances se sont ravivées à la flamme du foyer national ; tant de volontés abattues se sont remontées et tendues, comme des ressorts encore souples, pour des efforts nouveaux ; le verbe de chez nous a éclaté en de si fiers accents ; une telle sève de vie a bouillonné dans l'âme française de l'Amérique, que, en vérité, je ne puis me résigner à penser que cette fin de Congrès est un déclin, mais que je me sens porté à la saluer comme une aurore.

Le Congrès va finir !

Et j'aurais voulu, à cette dernière réunion, faire la synthèse de ses travaux, dégager la leçon de ses fêtes mémorables. J'aurais voulu lier la moisson dont vous avez couché sur le sillon les fécondes javelles. Mais il est plus difficile de lier les pensées que les épis, de faire des gerbes d'idées que des gerbes de

blé. Il y faut un soin et un temps que je n'y puis donner.

Laissez-moi vous faire cette simple déclaration : le Congrès nous paraît avoir rempli la mission immédiate que nous lui avons confiée.

Il devait être un geste de ralliement pour la race française de l'Amérique du Nord.

Or, nous avons vu Québec et l'Acadie, ces deux sœurs jumelles, ces deux fruits bénis des entrailles de la France, se presser dans la plus forte étreinte qui les ait encore unies ; nous avons vu les fils de Québec, l'*Alma parens* de tant d'enfants, accourir de partout vers la maison ancestrale. La race française tout entière, brisant les digues qui l'ont trop longtemps retenue sur sa pente naturelle, s'est comme précipitée vers son berceau, centre d'attraction irrésistible pour les peuples dispersés. Et ici, dans l'émotion poignante des souvenirs d'enfance, tous les Français d'Amérique ont renoué des liens qui ne se dénoueront plus. Oui, geste de ralliement, et fête du cœur. Et il était utile, et il était temps que se fit, dans un rapprochement fraternel, cette fusion des cœurs, et que l'âme nationale sentit la brûlure de cet enthousiasme patriotique.

L'âme d'un peuple, pas plus que l'acier, ne se trempe à froid. Pour qu'elle ne se brise pas sur l'enclume où la martellent tant d'épreuves, il faut qu'elle soit plongée dans la flamme ardente. Alors, le marteau qui frappe, au lieu de la broyer, la durcit et la forme dans le jaillissement des chaudes étincelles !

Notre Congrès voulait être " un geste de vie ". Il fallait une réponse aux prophètes, petits et grands,

qui annoncent la mort de la race française comme race distincte en Amérique. Cette réponse, vous venez de la donner au monde. Elle est écrite dans les cent cinquante mémoires préparés pour le Congrès ; elle est venue, vibrante et fière, sur les lèvres de tous ceux que vous avez entendus, prêtres et laïques, chefs de l'Église et chefs de l'État. Cette réponse, elle a retenti, aujourd'hui, dans nos rues, où défilait la vaillante jeunesse ; elle a claironné au Monument des Braves. Elle flotte dans l'air et dans vos âmes depuis huit jours. Ah ! messieurs, la race a pris, cette semaine, une attitude devant le monde entier ; et dans cette attitude rien ne révèle la crainte angoissante et les spasmes douloureux d'une race qui va mourir ; mais tout fait éclater la joie sereine et la force confiante d'une race qui va vivre !

Maintenant, messieurs, ayant pris cette attitude, ayant fait ce geste, il est de notre devoir de ne pas les contredire par nos actes.

Canadiens français et Acadiens, mes frères, vous allez vous séparer, le cœur chargé d'émotions, la volonté pleine de généreuses résolutions.

Prenez garde que la réalité de demain, brisant le rêve d'aujourd'hui, ne vous laisse inégaux aux tâches nouvelles qui s'imposent.

Le ralliement d'aujourd'hui doit se continuer par les relations plus étroites de demain. Laissez bien ouvertes et bien libres les voies par où devra désormais circuler, d'un groupe à l'autre, la vivifiante sève de la race.

Le beau geste de vie, que vous venez de faire, ne le laissez pas se figer dans l'inertie. Votre langue

vivra si vous savez la défendre contre votre propre négligence, contre vos propres défaillances, contre vos propres trahisons.

Ce n'est pas dans le lacet insidieux des lois que sera étouffé, sur ce continent, dans notre pays, le parler des aïeux. Si la langue doit mourir, elle mourra de trahison, sur des lèvres coupables qui ne sauront ni la parler, ni la respecter, ni la défendre.

Mais elle ne mourra pas, parce que vos lèvres lui seront fidèles avec vos cœurs, et que, pour son maintien et sa survivance, vous saurez faire tous les sacrifices et tous les efforts nécessaires.

En 1760, ils n'étaient que soixante mille pour la défendre et la sauver. Ils l'ont défendue et sauvée.

En 1912, nous sommes trois millions pour la parler, pour la propager, pour la venger, pour la glorifier! Ce serait une honte qui ternirait à jamais notre mémoire, si nous allions seulement laisser s'amoindrir le prestige et l'influence d'un verbe que Dieu envoya ici pour continuer la conquête des âmes et étendre le règne du Christ.

O verbe de France et verbe de Dieu, que ma langue s'attache à mon palais si jamais elle t'oublie, ou cesse seulement de te propager et de te défendre! Messieurs, c'est le serment de mes lèvres et de mon cœur; c'est le vôtre, c'est celui du premier Congrès de la Langue française au Canada. Le rocher de Québec en reçoit aujourd'hui la solennelle formule. Demain, les échos s'en répercuteront de province en province, d'État en État.

Et tous les Canadiens français et les Acadiens du Canada et des États-Unis n'auront plus qu'un cœur

et qu'une âme pour redire avec nous : O cher parler de France, que ma langue s'attache à mon palais si jamais je t'oublie !



UN DERNIER MOT

Au moment où se termine la séance de clôture, déjà les Congressistes se lèvent, se disposent à partir : plusieurs s'en vont, quand la voix forte de Monseigneur le Président les arrête.

“ Mesdames et messieurs, dit-il, vous avez tort de sortir : j'ai des compliments à vous faire. C'est une opinion souvent exprimée, au cours de cette semaine, que jamais peut-être, au Canada, la langue française n'a été parlée avec autant d'éloquence et de pureté que pendant ce Congrès. Il est une autre opinion, qui est celle de tous les orateurs qui ont parlé, et dont je veux vous faire part. La voici : on pense et on dit que jamais encore la langue française n'a été écoutée avec autant d'attention bienveillante, par un auditoire aussi intelligent et aussi sympathique. Je suis très heureux de vous transmettre ce compliment, et de vous féliciter publiquement de la politesse si française et de l'exquise distinction qui furent un précieux encouragement pour nos orateurs et qui resteront l'un des meilleurs souvenirs de ce Congrès.

“ Maintenant, mesdames et messieurs, notre Congrès, qui a été la fête des oreilles, va se terminer par une fête des yeux. Je vous invite à venir voir le

feu d'artifice qui va être le dernier article du programme.

“ Des artificiers vont promener la flamme ardente sur nos remparts, et des gerbes lumineuses se répandront dans le ciel. Ce sera une image ou un symbole. Bons ouvriers de la langue française, allez répandre partout la flamme d'un patriotisme nouveau, et bientôt nous verrons se lever dans le ciel, en gerbes lumineuses, les œuvres où s'épanouira notre vie nationale et religieuse.”



LA NOBLESSE DE LA CHARRUE (1)

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

Nous assistons ce soir à une démonstration peu banale et fort instructive. Laissez-moi vous dire tout le plaisir que j'éprouve à y prendre part. C'est vraiment une fête de la patrie, et j'y vois le très digne et pratique épilogue des fêtes du III^e Centenaire. Et cette fois, nous sommes sûrs que le spectre de l'impérialisme ne viendra pas hanter et troubler nos visions. Il s'agit bien ici, en vérité, de glorifier notre race et notre terre canadienne-française.

Au temps jadis, les souverains faisaient venir à leur cour les guerriers qui s'étaient illustrés dans les combats, qui avaient bravement exposé leur vie pour défendre ou reculer les frontières de la patrie. Ils remettaient entre leurs mains vaillantes des titres de noblesse, en y joignant la libre possession d'un fief pris sur le domaine public. Munis de ces parchemins, propriétaires de ce fief, dont le nom s'ajoutait à leurs noms de famille, ces soldats deve-

(1) *Discours prononcé à l'Université Laval, le 23 septembre 1908, à l'occasion de la remise des médailles commémoratives aux anciennes familles canadiennes-françaises qui occupent depuis deux siècles la terre ancestrale.*

naient les grands du royaume. Ils prenaient le titre de comte, duc, marquis ou baron, choisissaient armes, blasons et devises, vivaient dans les splendeurs des cours royales, et transmettaient à leurs enfants leurs titres et leurs blasons en même temps que leurs noms. C'est ainsi que s'est fondée la vieille noblesse de l'Europe. C'était la noblesse de l'épée.

Cette noblesse-là, messieurs, ne fut pas en général un article d'exportation. Les quelques parchemins aux paraphes royaux et les blasons dorés qui vinrent jadis aborder aux rives du Saint-Laurent ont presque tous repassé les mers avec le drapeau blanc.

Il nous fallait ici une noblesse plus pacifique dans ses origines et mieux adaptée aux conditions de notre vie et à nos traditions nationales. Cette noblesse, nous la fondons, aujourd'hui, sur ce rocher de Québec, où abordaient, il y a 300 ans, les conquérants de la terre canadienne, et volontiers je l'appellerais la noblesse de la charrue.

On a réuni dans cette salle les descendants des vaillantes familles qui fondèrent et agrandirent ici la patrie canadienne ; qui se taillèrent courageusement, au bord du Saint-Laurent, un domaine arraché au stérile empire de la barbarie ; qui s'y fixèrent par des attaches indissolubles et s'y transmirent sans interruption, pendant deux siècles et plus, le noble héritage du vrai patriotisme et le culte inviolable de la terre ancestrale.

Et à ces héritiers de deux siècles de labeurs féconds, de fortes et saines vertus familiales, on va donner, sous forme de médailles, leurs vrais titres de noblesse.

Soyez fiers de ces titres, messieurs. Les services qu'ils consacrent sont de ceux qui honorent une famille et un pays ; la noblesse qu'ils créent est de celles qu'on porte le front haut et le cœur gai, parce qu'elle a été conquise par des labeurs utiles et honorables.

La noblesse d'autrefois se gagnait à la pointe de l'épée, et l'or des blasons réussissait mal à cacher le sang des batailles. La vaillance de vos ancêtres s'est affirmée en des œuvres des plus pacifiques ; et sur les blasons que dore la patrie reconnaissante on ne trouve pas de sang, mais seulement la trace glorieuse des sueurs généreusement versées dans un travail fécond et bienfaisant.

Elle serait intéressante à raconter et à lire, messieurs, l'histoire de ces quelque deux cents familles, dont vous êtes ici les authentiques et heureux descendants ! S'ils avaient eu le temps et la facilité d'écrire leurs mémoires, ces braves aïeux ! Si leurs mains avaient su manier la plume comme elles savaient manier la hache et la charrue, quelles précieuses archives ils auraient laissées aux historiens de notre temps !

D'ailleurs, messieurs, la terre qu'ils vous ont transmise, après l'avoir fécondée de leurs sueurs, n'est-elle pas le plus beau livre d'histoire que vos mains puissent feuilleter et vos yeux parcourir ? Et ce livre, n'est-il pas vrai que vous le lisez avec amour ? que vous le savez par cœur ?

La préface en fut écrite par ce vaillant chef de dynastie qui apporta ici, il y a plus de deux siècles, votre nom, votre fortune et votre sang. C'était un

Breton, un Normand, un Saintongeois, que sais-je ? un Français, en tout cas, et un brave, à coup sûr. Avec cet homme et la femme forte qui vint avec lui, ou qu'il trouva sur ces bords, une famille nouvelle venait fortifier la colonie naissante, civiliser le royaume de Québec, et enrichir d'un sang généreux et de belles vertus la noble race canadienne-française.

Et l'histoire commence, palpitante d'intérêt, débordante de vie. Que de fois vous les avez vus repasser dans votre imagination, ces premiers chapitres, écrits au fil de la hache, illuminés par les belles flambées d'abatis, et gardant encore aujourd'hui les âcres et fortifiantes senteurs des terres neuves, que déchirent la pioche et la herse, et où germent les premières moissons ! Ce sont les années rudes, mais combien fructueuses ! des premiers défrichements ; c'est la glorieuse épopée de la terre qui naît, de la civilisation qui trace pied à pied son lumineux sillon à travers l'inculte sauvagerie des hommes et des bois. Chaque coup de hache, alors, est une belle et patriotique action ; chaque arbre qui tombe est un ennemi vaincu ; chaque sueur qui arrose le sol est une semence féconde.

Et comme elle était simple et bonne, la vie de ces héroïques pionniers ! La maison — la première qui orna le champ où s'élèvent aujourd'hui vos confortables demeures — dressait au bord de l'abatis sa rudimentaire charpente de bois rond, dominant à peine les souches avoisinantes. De son seuil rustique, la femme et les enfants pouvaient voir le colon conduire ses bêtes et sa charue, faire le geste sublime

du semeur, ou moissonner, à l'automne, les fruits que la terre et Dieu donnaient à son travail. Leurs yeux s'emplissaient de ce doux spectacle, et dans le cœur des tout jeunes grandissait le désir, j'allais dire la passion, de devenir eux aussi, un jour, des " faiseurs de terre " et des faucheurs de moisson.

On ne connaissait guère, sous ces rudes lambris, les envies prétentieuses et les exigences malsaines. La forêt toute voisine, qui bornait l'horizon, bornait aussi les désirs. Le fils s'attachait à ce sol, qui prenait toutes les énergies et où semblaient germer les espérances de son père.

Reculer, chaque année, les limites de cet empire naissant, arracher à la forêt les trésors de vie qu'elle cache, pour que la terre nourricière suffise aux générations qui grandissent : telle est la saine et forte ambition qui travaillait ces cœurs simples et ces esprits robustes.

En vérité, il est beau, ce premier chant de l'épopée familiale et de la terre paternelle ! Nulle part vous ne sauriez trouver d'aussi utiles enseignements ni d'aussi nobles leçons.

Puis, le livre se continue; chaque chapitre ajoute un nom à la série des générations, un anneau à cette chaîne vivante qui se fortifie en s'allongeant, parce qu'elle reste ancrée au même sol. Pendant que l'abatis entame, chaque année, la forêt qui cède et qui fuit à l'horizon, de beaux champs étalent au soleil leur verdoyant tapis, où la charrue se promène, lente, majestueuse, conquérante, traçant son sillon droit et lisse. Le colon a vaincu, la terre est soumise, et livre plus volontiers ses richesses. La vie, toujours

simple et austère, devient plus calme et plus facile. C'est l'histoire de cet aïeul vénérable que vous avez vu penché sur votre berceau, dont les récits ont charmé votre oreille d'enfant, et dont la verte et toujours active vieillesse gardait si vivants sous vos yeux les souvenirs et les traditions des âges disparus.

Et le livre poursuit ainsi ses chapitres jusqu'à la page à moitié blanche que vous êtes en train d'écrire vous-mêmes. Je suis bien sûr, messieurs, que vous vous appliquez à ne pas trahir un si glorieux passé, et que le chapitre écrit ou vécu par vous sera digne en tous points des chapitres précédents. Si vous avez tant à cœur de laisser à la terre ancestrale un nom qui l'honore, c'est que vous voulez pour elle des maîtres qui la travaillent avec amour et respect. Vous sentez qu'elle est bonne et bienfaisante, la terre qui a nourri vos aïeux. Elle est en quelque sorte consacrée par les labeurs, les souffrances, les vertus et les mérites des nombreuses générations qui vous l'ont gardée. L'âme de ces vaillants a laissé quelque chose d'elle-même aux arbres de vos forêts, aux sillons de vos champs, aux ruisseaux de vos plaines. Bon sang ne saurait mentir et noblesse oblige. Gardez donc, avec le culte du sol natal, la fidélité aux traditions et aux vertus qu'il vous prêche.

Soyez simples dans vos goûts et modérés dans vos désirs. Évitez le luxe qui dévore la terre et ruine les héritages. Ne vous créez pas de ces besoins factices, de ces exigences de fantaisie qui ouvrent partout des fissures par où se perdent les fruits de l'épargne, vous souvenant que la richesse est faite non pas tant de ce que l'on gagne que de ce que l'on écono-

mise. Travaillez avec énergie et persévérance : la terre devient stérile sous les pas du paresseux. Sachez le prix du temps, et n'en gaspillez aucune parcelle : le temps se venge terriblement de ceux qui ne lui font pas l'honneur de l'utiliser.

Soyez sobres, aussi. L'intempérance est le fléau du sol. C'est le mal de presque toutes les terres qui meurent.

Soyez catholiques croyants et pratiquants. La foi simple et robuste forme la plus belle portion de votre héritage. Vos terres sont riches plus encore des bénédictions de Dieu que du labeur des hommes. Prenez garde de détourner le cours de ces bienfaites bénédictions. Aimez par-dessus tout votre Père qui est aux cieux ; recevez avec reconnaissance de ses mains le pain de chaque jour ; faites sur terre sa sainte volonté, et cherchez d'abord à mériter son royaume.

Enfin, ayez à cœur d'élever sur ce sol des enfants qui s'y attachent, qui soient capables de recueillir votre héritage et de garder sans tache votre beau blason familial.

Voilà, messieurs, dégagée de tout nuage, et mise en formule de vie pratique, la haute signification de cette démonstration patriotique. Voilà ce que disent de vos ancêtres, ce que disent à vous-mêmes, et ce que racontent à vos descendants les médailles qui vous sont distribuées ce soir. Emportez-les avec joie dans vos maisons ; montrez-les avec fierté à vos enfants. Elles vont faire revivre d'une vie plus intense, à vos foyers, deux siècles de souvenirs et de vertus.

Mettez-les en place d'honneur. Et quand le labeur quotidien vous paraîtra dur et ingrat ; quand vous sentirez votre âme et votre corps faiblir en face de certains devoirs ; quand la tentation mauvaise sollicitera vos sens et votre volonté : vous ouvrirez le précieux écrin, et vous prêterez l'oreille. Il en sortira une voix douce et lointaine, la voix des générations qui vous ont frayé la route et donné l'exemple.

Et cette voix, bienfaisante messagère de tant d'âmes aimées, donnera à votre cœur l'élan dont il aura besoin, en vous murmurant à l'oreille ce salutaire avertissement d'un passé sans tache : " Mon fils, noblesse oblige ! "



L'ÉGLISE ET LES OUVRIERS (1)

MONSEIGNEUR,

Depuis hier, nous assistons à un spectacle vraiment étonnant. C'est comme une marée montante de piété filiale et de reconnaissance qui viendrait battre le vieux rocher de Québec. Sans doute, si l'on ne consultait que vos goûts, Monseigneur, il faudrait faire taire le bruit trop flatteur de ces flots qui se pressent. Votre modestie n'aime pas un langage aussi bruyant. Mais, que voulez-vous, Monseigneur, la force d'attraction qui soulève ces flots est en vous, et cette force, irrésistible. De ces vingt-cinq ans d'épiscopat sortent des voix multiples qui, toutes, commandent au peuple la reconnaissance : voix de vos vertus ; voix de vos enseignements ; voix des bienfaits que vous avez semés sur toutes les routes où vous avez passé ; voix des bénédictions que vous avez répandues sur toutes les âmes. Ces voix vont chercher sur les lèvres du Divin Maître leur invitation : *Venite ad me, omnes*. A qui faut-il s'en prendre si la reconnaissance ne peut pas ne pas répondre à l'appel des bienfaits ?

Hier, les voix montaient des sanctuaires ; vos prêtres, vos coopérateurs, épanchaient devant vous

(1) Discours prononcé par S. G. Mgr Roy, le 4 juin 1913, à la démonstration des Ouvriers de Québec, autour du monument Laval, à l'occasion du jubilé épiscopal de S. G. Mgr L.-N. Bégin.

leur cœur de prêtre, vase sacré d'où s'échappait un parfum eucharistique. Hier soir, c'était la voix des bienfaits versés sur la première institution de notre pays, l'Université Laval, qui proclamait en vous le bienfaiteur de l'instruction publique en notre province. A cette voix répondaient avec empressement les professeurs et les élèves, et notre Université était tout heureuse et toute fière de saluer un tel enfant, devenu un tel père.

Ce matin, c'était la voix des bienfaits versés sur la chère cité de Champlain, et notre ville, par son premier magistrat, saluait en vous le premier citoyen de Québec, celui qui continue la glorieuse lignée des évêques qui ont eu le cœur et qui ont reçu la gloire d'être les Pères de la cité.

Cet après-midi, c'était la voix des bienfaits que vous avez prodigués aux tout petits, et cette voix se faisait plus douce et plus caressante que jamais, pour emprunter aux lèvres du Divin Sauveur l'une de ses invitations les plus touchantes : " Laissez venir à moi les petits enfants ". Nos foyers, généralement si pleins, se vidaient, et, par toutes les avenues, la délicieuse marée des enfants épandait ses flots en nappes mobiles, riantes, gazouillantes et chantantes, faisant au rocher de Québec une parure de grâce et de jeunesse capable d'attendrir même un vieux rocher. A un moment, en voyant cette nature jeune et vivante se joindre au spectacle magnifique de la nature inanimée qui l'encadrait, on eut cru que le ciel était tombé sur la terre.

Ce soir, ce sont d'autres voix qui ont lancé aux échos de la ville la grande invitation. Elles montent de

l'âme d'un peuple remuée par le souvenir de toutes les bontés et de tous les bienfaits, complétant l'invitation du Divin Maître, que je citais tout à l'heure : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis*;— Venez à moi, vous qui travaillez et qui êtes fatigués...” Et vous êtes venus, nobles et généreux travailleurs de Québec. Et vous donnez au ciel et à la terre un spectacle plus beau encore que celui de cet après-midi.

Cet après-midi, c'était le printemps, ce soir, c'est l'automne ; cet après-midi, c'était la fleur légère, ce soir, ce sont les fruits mûrs et savoureux ; cet après-midi, c'était l'herbe qui montre sa pointe fine et gracieuse, ce soir, c'est le blé mûr, qui se balance au souffle de la piété et du plus pur patriotisme. Chers ouvriers de Québec, vous êtes là ; vos rangs serrés et drus m'apparaissent comme la vague de fond, comme la vague d'appui de toute la marée qui est montée jusqu'à présent. Vous êtes là, presque à l'endroit où vint planter sa tente le premier ouvrier de la terre canadienne. D'ici, vos yeux peuvent apercevoir l'endroit où Louis Hébert fit, avec sa hache, la première trouée dans la forêt et ouvrit le sol canadien au soleil de Dieu et aux semences de l'homme. En vous, ouvriers de Québec, je trouve entassé l'héritage de trois siècles de labeurs héroïques et de huit générations de héros ouvriers.

Aussi permettez que, au nom de Monseigneur l'Archevêque, je vous adresse le plus cordial salut de la Sainte Église. Quelle fierté ne ressentons-nous pas, en vous voyant envelopper de vos rangs serrés, comme d'un rempart, celui que vous appelez votre père, parce

qu'il est votre père. Les ouvriers appellent les choses par leur nom. En vos poitrines bat le cœur d'une race forte qui se souvient. Sur vos lèvres je retrouve la langue savoureuse des ancêtres, et en vos âmes, leur foi intrépide.

Et voilà pourquoi la grandiose démonstration de ce soir m'apparaît comme l'apogée des fêtes jubilaires de Monseigneur l'Archevêque.

Vous êtes venus, altérés du besoin de dire votre reconnaissance à l'Église qui vous aime et qui vous protège. Vous avez raison. Avez-vous jamais réfléchi à ce fait extraordinaire qu'à un moment, l'Église catholique tout entière fut contenue dans un cœur d'Ouvrier ? Dieu s'étant fait homme, voulut se faire ouvrier et, dans le cycle merveilleux de sa course divine, entre le ciel, point de départ pour l'humiliation, et le ciel, point d'arrivée pour la gloire, il y a trois étapes : l'étable, l'atelier, la croix ; et des trois étapes, la plus longue fut celle de l'atelier. En se montrant le Nazaréen et en le voyant accomplir tant de merveilles, les Juifs se disaient : " N'est-ce pas là le fils du charpentier Joseph ? " Et voilà comment s'est formé le pacte sacré entre l'Église et l'ouvrier, pacte que l'Église n'a jamais rompu. Et cette Église qu'il a fait jaillir de son cœur d'ouvrier, il l'a fondée sur le roc de Pierre, ouvrier ; il l'a appuyée sur des colonnes indestructibles, les Apôtres, ouvriers. C'est donc dans un monde d'ouvriers qu'il faut aller chercher l'origine de la plus grande société qui ait jamais honoré la terre.

Peut-on s'étonner que l'Église ait toujours favorisé et protégé l'ouvrier ?

Dans l'histoire de ces rapports bienfaisants entre l'Église et l'ouvrier, on peut distinguer trois phases.

L'Église a trouvé l'ouvrier esclave. Il travaillait sous le fouet et dans les fers. Et si l'Église n'avait pas été fondée, l'ouvrier serait encore esclave, aujourd'hui. C'est l'Église qui l'a fait homme libre. On parle beaucoup, de nos jours, de progrès ; on vante bien haut les pas de géants que l'on aurait fait faire au monde ouvrier. Cherchez dans l'histoire ; étudiez les projets et les systèmes que l'on a inventés pour améliorer le sort de l'ouvrier, et voyez si jamais ce dernier a pu faire, en nos temps modernes, le pas de géant que lui a fait faire le Christ par son Église.

L'Église a trouvé l'ouvrier isolé, et faible dans son isolement. Or, l'Église, et l'Église seule, a tiré l'ouvrier de son isolement et a su le rendre fort par l'union. Jamais nous ne verrons dépasser ni même égaler ce que l'Église a fait pour l'ouvrier, en établissant ces admirables corporations du moyen-âge, qui furent les premières unions ouvrières. Du premier coup, l'Église atteignit la perfection. Et si, aujourd'hui, ce chef-d'œuvre de l'Église existait encore, vous n'auriez pas à craindre les grèves, vous n'auriez pas à réclamer des droits. L'Église les avait donnés à l'ouvrier, ces droits, et, avec eux, le moyen de les garder et de les défendre. Quand on compare, à ces corporations ouvrières du moyen-âge, les unions ouvrières modernes, même internationales, ces dernières ne nous paraissent que des fourmis rampantes.

Ces droits ont été enlevés à l'ouvrier, non par l'Église, mais par l'épouvantable Révolution, qui détruisit tout l'organisme social, et il ne resta plus

bientôt du monde ouvrier, si merveilleusement organisé par l'Église, qu'une poussière d'individus. Mais il y avait toujours, au fond du cœur de l'ouvrier, un désir pressant et un besoin urgent d'union, et l'Église, cette éternelle recommenceuse, se mit à reconstruire, sur les ruines laissées par la Révolution, l'édifice social, et reprit l'œuvre de l'organisation ouvrière. Malheureusement, les conditions n'étaient plus les mêmes et des difficultés sans nombre attendaient l'œuvre de reconstruction. L'Église n'avait plus en face d'elle une société pétrie de christianisme. Le Révolution avait vidé les âmes du Christ, et nombreux étaient les ouvriers sans foi. Le démon, qui aime à pêcher dans l'eau trouble, se mit à l'œuvre, et des organisations ouvrières parurent, qui étaient fondées sur les erreurs et sur les chimères dont la Révolution s'était montrée si prodigue.

Deux forces se disputent donc, aujourd'hui, le monde ouvrier. Cela n'apparaît pas encore très clairement chez nous, mais on le verra plus nettement peut-être avant longtemps. Deux maîtres cherchent à faire la conquête de l'ouvrier ; un seul le sauvera.

Le socialisme, force essentiellement destructive, veut établir son empire sur l'ouvrier, par le mensonge. Il a réussi à tromper l'ouvrier par une sorte de fraternité de parade, fraternité égoïste, jalouse, haineuse, à laquelle il manque ce qui constitue essentiellement la fraternité : la charité. La préoccupation du socialisme est d'écarter l'Église, qui verse sur ses erreurs trop de lumière.

En face de cette force destructive, l'Église se dresse, l'Église, qui seule a les paroles de la vie dans le temps, parce que seule elle a les paroles de la vie éternelle, et que la vie du temps n'est que pour préparer la vie de l'éternité. L'Église est venue avec son Évangile, qui seul donne la vraie notion de la justice et de la charité, et qui seul, par conséquent, peut offrir une base solide à l'organisation du monde ouvrier. Avec quel dévouement l'Église s'est employée à ce travail de réorganisation, les gens de Québec le savent. Parmi les maîtres de la régénération ouvrière, on en compte trois dont les noms s'imposent à la vénération du monde entier : un évêque, Ketteler en Allemagne, un Pape, Léon XIII, qui, dans une admirable encyclique, donna à l'ouvrier moderne ses lettres de noblesse. Un autre Pape, Pie X, merveilleux praticien, a tiré des immortels enseignements de son prédécesseur toutes leurs conséquences pratiques. Vous les connaissez, ces bienfaits, ouvriers de Québec, et, ce soir, c'est le cœur plein de ces souvenirs que vous apportez l'hommage de votre reconnaissance à l'Église.

Mais vous ne voulez pas que cette manifestation de votre reconnaissance reste trop dans le lointain ; vous voulez qu'elle vise quelqu'un, et vous l'adressez à celui qui a été un merveilleux modèle de cette sollicitude de l'Église pour l'ouvrier. Vous acclamez, en Mgr Bégin, l'ami des ouvriers et le promoteur des œuvres sociales catholiques. On l'a écrit sur la banderole qui décore cette pierre, mais je sais un endroit où cela est plus profondément écrit encore, c'est dans vos cœurs. Dans un moment d'angoisse et d'hésita-

tion, les ouvriers de Québec ont eu la catholique inspiration de s'adresser à leur Archevêque, pour chercher une base d'entente, et Mgr Bégin sut trouver dans son cœur de père la charité lumineuse, qui rétablit la paix. Cette solution bienfaisante eut des conséquences considérables et qui durent encore.

Mgr Bégin a fondé, vous le savez, l'Action Sociale Catholique, une œuvre immense, destinée à assurer dans ce diocèse l'ordre social. Elle n'a pas encore eu le temps de donner tout son fruit, mais elle se prépare, forme ses cadres, et saura répondre, l'heure venue, aux nobles desseins de son fondateur.

Mais quand même Mgr Bégin n'aurait pas fondé cette œuvre, vous savez que son cœur, si plein de bonté, se penche instinctivement vers vous. Vous savez qu'il aime ses ouvriers de Québec. Il vous l'a prouvé souvent, lorsque, parfois au détriment de son repos et de sa santé, il est allé prendre part aux manifestations de votre vie religieuse. Et chaque fois qu'il est revenu de S.-Roch, de S.-Sauveur, de S.-Malo, il est revenu le cœur plein d'admiration pour vous. Car, vous le savez, ouvriers de Québec, votre Archevêque vous admire, et quand on est rendu à l'admiration, on sait par quel chemin on a passé.

Avant de terminer, si vous le permettez, je vous donnerai deux ou trois conseils opportuns.

Et d'abord, je vous en supplie, ouvriers de Québec, gardez, oh ! gardez intacte votre confiance à l'Église et aux chefs qui la dirigent parmi vous. Ne rompez jamais le pacte sacré qui a été comme scellé entre l'Église et l'ouvrier dans le Cœur de Jésus-Ouvrier.

Votre exceptionnelle dévotion à ce Cœur, ouvriers de Québec, est la meilleure garantie de votre bonheur et de votre prospérité future, comme ouvriers catholiques.

Défiez-vous des faux prophètes! *Cavete a falsis prophetis!* Il y en a, il y en a partout, il y en a dans le monde ouvrier. Le socialisme envoie dans le monde entier. Apparemment, ils veulent vous grouper, mais ils ne vous groupent que pour livrer la guerre. Ce n'est pas la charité qui les anime ; ils veulent, avant tout, la guerre. Vous reconnaîtrez donc les faux prophètes à ce signe, qu'ils prêchent la guerre. Ils veulent vous détourner de l'Église. De ces faux prophètes, il y en a même à Québec. Ce n'est pas, sans doute, en insultant l'Église qu'ils se présentent devant les ouvriers de Québec ; ils savent bien qu'ils trouveraient à qui parler. Mais c'est plutôt insidieusement qu'ils travaillent à vous détacher de l'Église. L'Église, disent-ils, n'entend rien aux questions ouvrières. Les curés ne sont bons qu'à prêcher et à confesser. Mais dans nos délibérations, quels conseils utiles peuvent-ils nous donner? Je vous ai indiqué la réponse à faire à ces objections. L'Église seule est capable de défendre les véritables intérêts de l'ouvrier. Au moyen-âge, elle a su créer, pour le plus grand profit de l'ouvrier, ces admirables corporations ; aujourd'hui, c'est encore des ateliers organisés et dirigés par l'Église que sortent les meilleurs ouvriers du monde. Ceux qui viennent vous dire que l'Église n'entend rien aux questions ouvrières sont donc des menteurs. Prenez garde aux mensonges du socialisme! Sans doute, votre foi

robuste, vous a, jusqu'à présent, servi de rempart imprenable contre l'idée socialiste. Mais, prenons garde ! la citadelle de Québec n'a pas toujours été imprenable. J'ai vu, dans les murs d'autres citadelles qui se dressaient fières et hautes, des fissures par où l'ennemi viendra. Le socialisme est un subtil mélange d'erreur et de vérité. C'est un gaz délétère, qui pénètre dans l'appartement et peut causer l'asphyxie pendant le sommeil. Ouvriers de Québec, ne vous endormez pas ! Vous risqueriez d'être asphyxiés, demain. L'ennemi est là, et vous aurez bientôt à faire un choix entre le socialisme, qui veut vous perdre, et l'Église, qui est prête à vous sauver. Sans doute, pour vous, ouvriers d'aujourd'hui, le danger peut être encore évité, mais dans dix ans, dans vingt-cinq ans, quand la mort aura fauché parmi vous, vous ne serez plus là.

Mais vous serez là ! Vous serez là par vos exemples ; vous serez là par l'esprit que vous aurez donné à vos associations, par la vigilance que vous aurez mise à empêcher l'ennemi d'entrer dans la citadelle de votre foi ; vous serez là, enfin, par les bonnes et solides leçons que vous aurez données à vos fils, les ouvriers de demain.

En finissant, Mgr Roy fait longuement acclamer par l'immense foule le vénéré jubilaire, Sa Sainteté Pie X et le Sacré-Cœur.



L'APOSTOLAT DE LOUIS VEUILLOT ⁽¹⁾

C'est bien ici, au pied de l'autel, qu'il convenait d'inaugurer cette journée, consacrée à la mémoire de Veillot.

On ne saurait imaginer, pour mettre en relief la figure de ce Français si foncièrement catholique, un cadre plus approprié que ces belles cérémonies pontificales, où l'Église étale toute la splendeur de sa liturgie pour honorer la royauté du Christ Jésus.

Rien ne pourrait mieux reconnaître les dons admirables qui ont servi tant et de si belles causes, que le sacrifice auguste où la louange de l'homme, portée par la victime sainte, monte et s'égale aux bienfaits de Dieu.

Et, sans doute, c'est pour le nom de Veillot, pour ses vertus et ses œuvres, un éloge supérieur à tout autre que d'être associés aux chants sacrés que la foi met sur vos lèvres, et aux prières ardentes que la piété fait jaillir de vos cœurs.

Aussi, je me demande ce que ma parole peut bien ajouter à ces hommages, et s'il n'est pas téméraire de vouloir compléter par un discours une si pleine et si expressive démonstration.

(1) *Discours prononcé à la messe du centenaire de Louis Veillot, célébrée dans la chapelle du Séminaire le 18 décembre 1913.*

D'autant plus que, ce soir, dans un autre milieu, des voix autorisées diront ce qu'il faut savoir de l'homme, de ses qualités, de ses œuvres et de son rôle, et feront comprendre les raisons qui justifient cette fête, comme aussi les leçons qu'il convient d'en tirer.

Mais, puisque l'on veut, dès ce matin, une sorte de prélude à ces éloges, je dirai tout simplement que Louis Veillot fut avant tout et par dessus tout un bon et fidèle soldat de Jésus-Christ. Il a réalisé cet idéal que l'apôtre S. Paul donnait aux chrétiens de son temps ; et il a mérité cet éloge que lui décernait, il y a quelques jours, à Montmartre, la voix éloquente de Mgr l'Évêque d'Orléans.

*

* *

Soldat du Christ, Louis Veillot eut d'abord le souci de se bien préparer à la bataille.

Dieu lui avait donné un tempérament de soldat : une âme comme naturellement haute et fière, capable de planer au dessus de la fumée des combats ; un esprit puissant, avide de clarté, visant droit et juste ; un jugement prompt et sûr ; un robuste et imperturbable bon sens qui battait la mesure et marquait les limites ; une franchise qui ne savait ni masquer la pensée ni chercher les détours ; un courage intrépide, que les coups stimulaient et qui grandissait dans le péril ou l'adversité.

Et pour faire valoir de si rares qualités, le soldat du Christ était armé : il avait en main une plume

prodigieusement souple, apte aux écritures les plus délicates et les plus artistiques, mais capable aussi de se muer en une arme redoutable. De fait, la plume de Veillot fut surtout une épée de combat. Et quelle épée de bonne trempe et de fine pointe ! Comme il fait bon de la voir flamboyer à l'entrée de tous les sanctuaires où le pieux chevalier monte la garde et se fait l'inlassable sentinelle de la vérité catholique !

Mais, pour que ces dons de la nature servent bien la cause de Dieu, il faut qu'ils soient éclairés des lumières de la foi. Le bon soldat du Christ doit connaître son Maître, posséder sur sa doctrine et sur son œuvre des notions claires et précises. Rien n'est plus dangereux que de se battre dans les ténèbres. Le premier hommage qu'il convient de rendre à la vérité, quand on veut s'en faire le champion, c'est de la posséder à fond, et de ne manier, pour la défendre, que ces armes de lumière, dont parle l'apôtre : *Induamur arma lucis*.

C'est de telles armes que prit soin de se munir le bon soldat, Louis Veillot. Nous savons à travers quelles ténèbres il dut passer avant d'arriver à la lumière. Après avoir promené par bien des sentiers mal éclairés sa curiosité toujours inquiète, il arrive à Rome, en 1838. C'est l'heure et le lieu fixés par le Divin Maître pour la rencontre décisive.

“ Viens, suis-moi ”, lui dit l'adorable pêcheur d'hommes. Veillot tombe à genoux : “ Maître, à qui irais-je ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! ” Dans une communion faite à Sainte-Marie Majeure, et qu'il appelle sa véritable première communion,

il scelle avec son Maître retrouvé le pacte d'amour et de fidélité, qui ne sera jamais rompu. Ce jour-là, le Christ fit, du jeune homme qu'il aimait, plus qu'un chrétien ; il l'arma chevalier pour les saintes croisades de la foi.

*

* * *

Désormais, le grand souci de Veillot sera de se bien instruire des vérités chrétiennes, dont il veut être l'apôtre et le défenseur. Il se met donc résolument à l'école du Divin Maître. L'étude de l'Évangile devient son étude favorite. Il y plonge son esprit pour l'imprégner des éternelles vérités, et le tenir au foyer même de la lumière qui éclaire tout homme. Dans ce contact quotidien avec la vie et les enseignements du Sauveur, il trouve une inspiration, une force et une joie qui le ravissent. " Ah ! ma sœur, écrit-il, quelle supériorité de savoir un peu de Jésus-Christ ! "

Cette supériorité fut la sienne, et il convient, je pense, d'y chercher le secret de toutes les autres supériorités qui l'élevèrent à un si haut rang parmi les hommes de son siècle.

" Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ", a dit Notre Seigneur. Or, ce qui caractérise, et d'un trait bien remarquable, la vie et l'œuvre de Louis Veillot, c'est la belle et indéfectible lumière qui les éclaire. Dans ses livres, dans son journal, dans sa correspondance, il a touché à d'innombrables questions, il a soulevé et traité les problèmes les plus

déliçats et les plus graves, et cela, très souvent, parmi les exigences d'une improvisation rapide, dans l'excitation et les ardeurs fiévreuses de la polémique quotidienne, en face d'adversaires considérables par le rang et par le talent. Et cependant, guidé par un sens chrétien, dont la rectitude paraît avoir été chez lui une grâce particulière, les yeux toujours fixés sur l'Évangile et sur Rome, il ne s'est jamais écarté de la saine doctrine. On a pu lui reprocher d'avoir dépassé parfois la mesure qu'impose la charité ; nul n'a pu le convaincre d'erreur. Il a la gloire, peu commune, de n'avoir jamais, parmi tant de combats et à travers tant d'écrits, sacrifié, ou seulement amoindri les droits de la vérité.

*

* *

Quels combats furent livrés par cet intrépide soldat ! Au service de quelles causes mit-il ses belles armes de lumière ? Pour répondre à ces questions, je me contenterai de rapides indications.

Et d'abord, comme vous le pensez bien, il fut le chevalier servant du Christ Jésus, son Maître et son Seigneur. C'est pour ce Maître adoré et aimé qu'il s'est fait soldat de la plume et serf du journalisme. C'est à le chanter, à le défendre, à le venger qu'il consacre les meilleures ressources de son esprit et de son cœur ; c'est pour affermir et étendre son règne qu'il s'abandonne aux élans de cette ardente et amoureuse combativité, qui, au dire de Jules Lemaître, fut un trait caractéristique de son talent.

Le Christ est Roi. Il faut qu'il règne, non seulement sur les consciences individuelles, mais encore sur les sociétés. Son empire doit s'étendre sur toute la vie des individus et sur toute la vie des sociétés. Les peuples qui n'acceptent pas dans leurs lois et dans leurs mœurs cette royauté universelle sont condamnés à la stérilité et voués à la mort.

Ce sont là des vérités primordiales, qui déterminent le centre et comme le point stratégique du champ de bataille où évolue le soldat du Christ. Il garde donc le domaine de son Maître, et fait une guerre sans merci aux maraudeurs qui menacent de le piller, aux prudents qui voudraient en abaisser ou en rétrécir les frontières, aux poltrons qui ont peur de le défendre et aux traîtres qui le livrent à l'ennemi.

“ Des abaissements, a-t-il écrit, j'en veux pour moi, Dieu merci, mais je n'en veux pas pour Jésus-Christ et l'Église.”

En vérité, il est beau et réconfortant, le spectacle que donne ce soldat toujours debout sur la brèche, frémissant d'indignation et tirant fièrement sa bonne épée, chaque fois que l'on discute, que l'on conteste, que l'on amoindrit les droits du Christ, et que l'on tente de violer l'intégrité de son domaine.

Ses adversaires, souvent à bout d'arguments contre son impitoyable logique, se plaisaient à l'appeler sacristain. Et Veillot de répondre qu'il acceptait ce titre, mais à condition qu'on voulût reconnaître qu'il était un bon sacristain, non pas de ceux qui laissent envahir et profaner le sanctuaire, mais de ceux qui le défendent, une épée ou un gourdin à la

main, et qui se feraient hacher sur le seuil plutôt que de trahir la consigne.

Le Christ est la vérité : *Ego veritas*. Louis Veillot le sait mieux qu'homme au monde. Aussi, met-il à défendre la vérité le même zèle et le même courage qu'il déploie au service du Christ.

Rarement écrivain eut à un tel degré comme l'instinct du vrai et l'horreur du faux. Avec un flair dont la sensibilité ne fut jamais prise en défaut, il découvre l'erreur sous tous les masques qu'elle prend ; il la force à sortir de tous les insidieux sophismes où elle dresse ses embûches ; il la traque dans tous les sentiers et les détours où elle essaie de se dérober.

Rien ne l'irrite comme les capitulations imprudentes, où, sous le couvert de desseins pacifiques, on veut que la vérité détende un peu ses lignes trop rigides et laisse infléchir ses frontières sous la poussée de l'erreur.

Le temps où il vivait fut fertile en opportunisme et en compromissions. Il fut souvent témoin de ces rapprochements monstrueux, où l'erreur donne à la vérité des baisers qui sont des morsures, et contracte avec elle des alliances qui sont des trahisons.

Mais Veillot n'est pas un témoin endormi. Il n'est pas non plus un chien muet. Chaque insulte à la vérité le fait bondir, et allume en son âme de superbes indignations. Il sent alors, dit-il quelque part, son épée frémir dans le fourreau, et les éperons lui pousser d'eux-mêmes aux talons. Avec une belle furie française que stimule un zèle d'apôtre, il charge l'ennemi, il lui arrache les lambeaux de

vérité dont il cherche à se couvrir et met à nu ses doctrines de contrebande.

On a appelé Louis Veillot le chevalier sans peur et sans reproche de la vérité. Il le fut, en effet. Et dans ses ardentés chevauchées contre tous les prôneurs de mensonges, il obéit à cette conviction profonde que le monde ne trouve la liberté et le salut que dans la vérité. Écoutez plutôt cette phrase lapidaire, où il a donné son sentiment là-dessus : “ Le monde est la mer, la vérité est le navire : il faut vivre dans le navire ou périr sous les flots.”

*

* *

Le Christ est dans l'Église, qu'il a établie pour continuer son œuvre, et à laquelle il a confié le dépôt de la vérité. Soldat du Christ, Veillot sera donc aussi soldat de l'Église. Et pour le guider dans ses combats, il aura, avec la clairvoyance de son esprit, les inspirations de son cœur.

Ce qu'il y a, peut-être, de plus beau et de plus touchant dans l'œuvre de Veillot, c'est l'amour de l'Église, dont elle est tout imprégnée. On en respire le parfum à chaque page de ses écrits. Il parle de l'Église comme un enfant parle de sa mère, avec une tendresse vraiment filiale. Il sait la louer avec des accents dont la fierté et l'élévation n'ont jamais été surpassés. Pour compâtrer à ses douleurs, il fait entendre des gémissements de prophète. S'il veut la défendre et la venger, il trouve des mots qui cinglent comme des lanières, des traits qui marquent comme

d'un fer rouge. "Lorsqu'on attaque l'Église, a-t-il dit, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère." Et j'ajouterai : quand on est enfant de l'Église, et qu'on lit certaines pages de Louis Veillot, on ne peut que se réjouir et bénir Dieu d'avoir suscité un tel fils pour défendre une telle mère.

Ce que Veillot voit dans l'Église, c'est d'abord une autorité, la plus haute qui soit, ici-bas, celle qui relie le plus directement l'homme à Dieu. Il a le sentiment très vif et très net que tout l'ordre du monde s'appuie principalement sur cette autorité ; que là où elle est respectée et obéie les hommes sont sagement gouvernés et marchent d'un pas sûr vers leur destinée ; que là où elle est rejetée ou amoindrie la société sort de l'ordre, s'égaré en de fausses voies et court aux abîmes.

Aussi, toute révolte contre l'autorité de l'Église lui paraît un crime contre Dieu et les hommes. Il juge — et avec combien de raison — que les empiètements du pouvoir civil sur le pouvoir religieux sont des attentats contre l'ordre politique et social voulu de Dieu, et que la théorie de la suprématie de l'État est l'une des erreurs les plus funestes. Parmi les bouleversements politiques dont il fut le témoin, il n'eut pas de peine à trouver sa voie et à savoir quel régime il fallait préférer. "L'Église est mon parti !" aimait-il à répéter. Il soutint donc ou combattit les gouvernements selon qu'ils furent favorables ou hostiles aux droits et à l'autorité de l'Église.

Cette politique reçoit aujourd'hui, en haut lieu, une consécration qui honore Louis Veillot et le dédommage de bien des injures.

Avec l'autorité qui commande, l'Église possède et fait rayonner la doctrine qui éclaire. Interprète de Dieu, elle est la gardienne infailible de la vérité révélée, et elle a la mission de l'enseigner au monde entier.

Ce pouvoir doctrinal de l'Église, Louis Veillot l'accepte d'abord pour lui-même, avec la soumission la plus entière.

“ Je crois ! ” Ce mot si court et si grand, personne ne l'a jamais dit d'un esprit plus humble, d'un cœur plus confiant, d'une volonté plus irrévocable, que ce converti, pour qui la foi fut une conquête. Le magistère enseignant de l'Église s'impose à lui avec une évidence et une force qui ne laissent place à aucune hésitation, qui ne donnent prise à aucun doute, qui ne souffrent aucune discussion.

Sur les lèvres de l'Église il retrouve, il adore, il accepte le verbe du Christ, qui ne passe pas. “ De même que mon Père m'a envoyé, je vous envoie . . . Allez, enseignez toutes les nations . . . qui vous écoute, m'écoute . . . ” La foi de Veillot s'appuie sur ces paroles si claires comme sur un fondement inébranlable.

Fièremment campé sur ce roc, il défie l'incrédulité, il combat les ennemis déclarés et les adversaires plus ou moins déguisés de la vraie doctrine. Il s'en prend surtout à l'esprit de libre examen, dont il découvre facilement les infiltrations subtiles et dangereuses, un peu partout.

On veut faire descendre l'Église des sommets où le Christ l'a placée. Une sourde révolte mine partout son pouvoir enseignant. On lui reproche de mettre

des entraves au progrès intellectuel, de paralyser l'essor de l'esprit humain, par les dogmes rigides qu'elle lui impose. A plusieurs sa doctrine apparaît comme un système philosophique quelconque, livré à la dispute des hommes, et auquel il convient d'appliquer le régime du droit commun.

D'autres voudraient diminuer son emprise sur les intelligences, restreindre son magistère au domaine strict de la révélation, En dehors de là, ils ne reconnaissent pas ses lettres de crédit, et n'acceptent son enseignement que sous bénéfice d'inventaire.

Voilà quelles confusions et quelles ténèbres Veillot chercha à dissiper !

Nous ne le suivrons pas sur ce champ de bataille, où il eut à faire face aux ennemis du dehors et aux adversaires du dedans. Il y a donné l'un des spectacles les plus réconfortants qui aient consolé l'Église dans ses malheurs, et l'un des plus virils exemples que l'on puisse proposer à des chrétiens.

Pour ce spectacle, il convient de bénir la mémoire de Louis Veillot ; de ces exemples, il faut tirer un enseignement pratique.

Notre temps a besoin qu'on lui rappelle ces glorieux souvenirs. Il était opportun de remettre sous les yeux des chrétiens d'aujourd'hui la figure et les gestes de ce vrai fils de l'Église militante.

*

* *

Je ne vous ferai pas l'injure d'insister pour vous dire en quoi et comment vous pouvez et devez

imiter Louis Veillot. L'ébauche très imparfaite que je viens d'esquisser me paraît suffisante pour indiquer à des catholiques avertis, comme vous l'êtes, les résolutions à prendre et les actes à faire.

Avec le Pape Pie X, je vous présente ce modèle, en souhaitant qu'il trouve ici de généreux imitateurs.

A le suivre, dans la mesure de vos forces et selon votre condition, vous donnerez à votre Maître Jésus-Christ le témoignage qu'il attend de vous ; et, quand viendra l'heure de déposer les armes, vous aurez la consolation de pouvoir dire : " J'ai combattu le bon combat . . . j'espère maintenant obtenir du juste juge l'éternelle couronne de justice."

Ainsi soit-il.



LES BIENFAITS D'UN ÉPISCOPAT (1)

Beatus populus qui scit jubilationem. (*Ps.* 88, 16.)
Bienheureux le peuple qui sait se réjouir.

MES CHERS FRÈRES,

Qui peut douter que vous soyez ce peuple heureux dont parle le psalmiste ? Depuis hier, les acclamations de votre joie éveillent tous les échos d'alentour, et montent, chaudes et vibrantes, de tous vos cœurs. Cette joie, elle rayonnait hier sur les figures et mettait comme une auréole aux fronts, dans cette multitude qui se pressait autour de son évêque pour accueillir notre vénéré Cardinal ; nous la sentions flotter dans l'air, aux plis ondoyants de vos drapeaux et de vos oriflammes ; vous l'aviez écrite en lettres d'amour sur les murs de vos maisons publiques et de vos demeures privées ; elle avait même emprunté aux chiffres leur éloquence sobre mais significative, en posant partout ce nombre 25, qui chante à nos yeux, comme un poème évocateur de glorieux souvenirs. Et puis, dans cette superbe cathédrale, au salon de l'évêché, elle prenait, sur des

(1) *Sermon prononcé à l'occasion du 25ième anniversaire de la consécration épiscopale de S. G. Mgr André-Albert Blais, 2e évêque de Rimouski, le 5 mai 1915.*

lèvres autorisées, des accents d'une poignante émotion et d'une touchante sincérité.

Hier soir, ayant épuisé les ressources de la parole, elle s'exaltait dans les ravissantes harmonies de la musique.

Enfin, ce matin, la voici, votre joie, au solennel rendez-vous de Dieu. Elle vient s'épanouir au pied de cet autel. Ayant dit à la terre tout ce qu'elle avait à lui dire, c'est au ciel qu'elle veut parler, c'est à la prière qu'elle va confier ses débordantes émotions.

Dans un instant, elle s'en ira, palpitante, au cœur de Jésus-Hostie ; elle prendra au calice la voix du Sang de l'Agneau pour jeter son dernier cri et se consommer.

Et toutes ces joies se donnent ici rendez-vous ; elles s'épanouissent devant cet autel. Dans un instant, elles palpiteront dans le cœur de Jésus, devenu hostie ; elles prendront, au calice, la voix du Sang de l'Agneau, pour parfaire leur signification et se consommer en une suprême action de grâces : *Calicem salutaris accipiam.*

Que peut ajouter ma voix à toutes celles qui mêlent aujourd'hui leurs accents joyeux ? Je me contenterai de commenter brièvement, en vous l'appliquant, la parole du psalmiste : Heureux le peuple qui sait se réjouir ! Quelles sont les réjouissances qui peuvent ainsi faire les peuples heureux ? Ce sont celles qu'inspirent de justes motifs, et qui portent des fruits salutaires.

Quelles sont les causes de votre joie ? Quels peuvent en être les fruits ? En répondant à ces deux

questions, nous verrons pourquoi et comment vous méritez qu'on vous applique la parole du psalmiste : *Beatus populus* . . .

I

CAUSES DE VOTRE JOIE

1° *Longue vie*. Votre joie a pour première cause le divin bienfait d'une vie qui vous est chère, et qui se prolonge, sous l'effusion des bénédictions célestes.

La vie est un don de Dieu, et la plénitude des années est une grâce où se manifestent les desseins de sa miséricorde. Cela est particulièrement vrai de toute vie chrétienne, qui en se prolongeant, s'emplit d'éternité par les vertus qui s'y épanouissent et par les mérites qui s'y accumulent. Cela est vrai surtout des vies sacerdotales, par où se continuent et se multiplient parmi les hommes les bienfaits de la rédemption : les journées de prêtre, par la messe qui en illumine l'aurore, par l'office divin qui en féconde presque toutes les heures ; par le ministère qui en consacre tous les instants au salut des âmes et à la gloire de Dieu, de telles journées sont souverainement bienfaisantes. Et quand Dieu les fait revenir nombreuses sur cette pauvre terre, souillée de tant de crimes et arrosée de tant de larmes, il convient de s'en montrer reconnaissant.

L'Église sait tout le prix qu'il faut attacher à de telles vies. Aussi le premier souhait qu'elle met sur les lèvres de l'évêque, quand il a reçu la plénitude

du sacerdoce, est celui de nombreuses années: *Ad multos annos!*

Ce souhait, il s'est réalisé pour le Pasteur zélé qui, depuis vingt-cinq ans, gouverne l'Église de Rimouski. Dieu lui a accordé la plénitude des années: quarante-sept ans de prêtrise, vingt-cinq ans d'épiscopat, voilà pour l'Église et pour ce diocèse en particulier un don magnifique.

Quand on sait de quels labeurs furent remplies ces années, par quels sacrifices elles furent fécondées; quand on songe à la piété si édifiante, si vraiment sacerdotale qui les pénétra toutes de son parfum; quand on se rappelle le dévouement qui les consacra toutes au bien du diocèse et au service de l'Église, on comprend pourquoi la reconnaissance chante aujourd'hui son beau cantique dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres; et l'on se dit que votre joie est de celles qui font les peuples heureux: *Beatus populus...*

2° Règne fécond.— Votre joie trouve un autre motif dans la fécondité bienfaisante de l'administration épiscopale, dont vous célébrez le jubilé d'argent.

Il y aura bientôt un demi-siècle que votre diocèse fut séparé de Québec. Quels développements merveilleux se sont accomplis depuis cette époque!

Certes, il convient de rendre ici hommage à la mémoire du regretté Mgr Langevin, qui pendant vingt-trois ans travailla avec une constance héroïque, parmi de très graves difficultés, à organiser ce diocèse. Rimouski sait et n'oubliera jamais ce qu'il doit à ce

prélat, dont la science, la piété, l'esprit de discipline et l'attachement au Siège de Pierre, ont marqué cette église naissante d'une empreinte ineffaçable.

Il était réservé à son successeur de voir le champ donner sa moisson. Ce devait être sa tâche et son mérite de favoriser et d'orienter l'accroissement de cette église jeune et vigoureuse, de l'établir solidement dans ses cadres, de la munir de tous les organes nécessaires à sa vie plus active et plus large.

Aussi bien, votre diocèse a fait, pendant ces vingt-cinq ans, des pas de géant dans la voie du progrès. L'agriculture et l'industrie en ont en quelque sorte renouvelé l'aspect. Vos grandes forêts se sont peuplées de clochers ; des villages prospères ont surgi, au fond de vos riches vallées ; la péninsule vaste et pittoresque qui ne livrait que ses rivages aux chercheurs de poissons, et qui se drapait avec mystère dans sa robe sombre de forêts, livre maintenant les secrets et les trésors de sa terre féconde, et l'Église de Rimouski y pose et y développe déjà les assises d'un diocèse futur.

Et dans cette Église, aux accroissements rapides, la vie circule, intense et bien ordonnée. Grâce à un clergé pieux, zélé, travailleur et entreprenant, grâce à une organisation paroissiale qui se fortifie tous les jours, la foi catholique s'y épanouit en œuvres utiles et prospères. Avec ses 126,000 fidèles, ses 125 paroisses et missions, et ses 150 prêtres ; avec son Petit Séminaire, son École Normale, ses couvents et ses Académies ; avec ses institutions de charité, Rimouski occupe un rang d'honneur parmi les églises diocésaines de notre pays.

Votre souvenir ému embrasse aujourd'hui cette superbe floraison de vie catholique, et il se fixe avec reconnaissance sur celui qui fut le diligent initiateur, le zélé et ferme gardien de tant de belles et bonnes œuvres.

Maintenir l'ordre dans ce progrès, fondre ensemble, dans une féconde unité, toutes ces forces nouvelles, diriger sûrement vers le but cette marche rapide en avant, garder l'équilibre dans cette ascension, conduire adroitement, à travers des écueils encore à fleur d'eau, cette barque que poussait une grande brise : telles furent, Monseigneur, les tâches variées, délicates et importantes que la Providence vous confia. Pour les avoir accomplies avec courage, avec sagesse et avec bonheur, vous avez bien mérité de Dieu, de l'Église et de vos fidèles. C'est pour reconnaître ce mérite que votre peuple se lève aujourd'hui pour les pieuses acclamations d'un jubilé. En vérité, il a raison, et nous proclamons bienheureux ce peuple qui a de si justes motifs de réjouissance. *Beatus populus qui scit jubilationem.*

II

FRUITS DE VOTRE JOIE

Et pour que ce bonheur soit complet, il faut que votre joie porte des fruits salutaires. Pour goûter ces fruits, retenez bien la grande leçon que vous donne le jubilé de votre évêque.

Ces fêtes vous remettent une fois de plus en face de l'Église de Dieu ; elles dressent sous vos yeux,

comme en un vivant tableau, son action bienfaisante dans le monde. C'est elle, l'Église, que vous avez vue à l'œuvre, ici, pendant ce quart de siècle.

C'est elle qui a exercé sur vos âmes sa merveilleuse puissance civilisatrice ; c'est elle qui a mis dans les institutions dont vous êtes justement fiers un principe de force et un germe d'immortalité. Sans elle, rien de ce qui s'est fait n'aurait pu être fait.

Donc, au dessus des hommes qui passent, saluez l'Église qui ne passe pas. Et dans ce salut mettez, non pas seulement une admiration stérile et des émotions passagères, mais aussi et surtout une intelligence plus claire de ce qu'est cette Église divine, et une volonté plus résolue de servir ses desseins apostoliques, de respecter, et, au besoin, de défendre ses droits sacrés.

L'Église, parce qu'elle possède seule toute la vérité, peut seule guider les hommes par les droits chemins. Elle est la seule force civilisatrice qu'il y ait dans le monde. Les nations qui naissent et grandissent, en dehors de son influence, restent assises à l'ombre de la mort.

Sans doute, elles peuvent atteindre la prospérité matérielle, pousser en orgueil, éblouir le monde par des surfaces étincelantes. Mais si vous déchirez ces enveloppes fragiles, vous mettez à nu des ignorances et des erreurs qui stupéfient, des laideurs morales et des raffinements de paganisme qui font peur. Nous n'avons pas à aller très loin ni à remonter très haut dans l'histoire pour en trouver des exemples frappants.

Bénéissons le Dieu des nations, qui a fait naître la nôtre dans le sein de l'Église, et qui l'a fait croître sous son influence bienfaisante. Il est possible que, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, nous ayons marché moins vite sur la route de certains progrès. Quand on ne se préoccupe de développer chez l'homme que les dons et les instincts de la nature ; quand on n'a d'autre souci que de lui mettre au cœur des désirs vulgaires et de borner ses aspirations aux confins étroits de la vie présente, on est certainement plus à l'aise pour faire fortune. Seulement, au lieu de civiliser l'homme, on l'abrutit. Au lieu de le faire tendre avec effort vers les hauteurs, on le laisse doucement glisser sur les pentes. La course est plus rapide, mais, c'est la course à l'abîme.

N'ambitionnons pas ces progrès trompeurs. Laissons plutôt l'Église nous façonner lentement, mais sûrement, des cœurs purs et des âmes fortes. C'est une admirable maîtresse de vérité et de vertu. Seule elle peut donner aux sociétés comme aux individus l'éducation complète, qui développe, dans l'ordre et l'harmonie, la double vie naturelle et surnaturelle.

Pour résumer pratiquement la leçon et recueillir les fruits de ce jubilé, prenez la résolution d'aimer véritablement et généreusement cette sainte Église de Dieu.

Aimez-la dans son enseignement d'abord, puisque c'est sa mission essentielle de donner la vérité au monde. Ses titres à remplir une telle mission n'ont plus besoin d'être établis : ils portent la signature même de Jésus-Christ, attestée par d'irrécusables témoignages. Notre devoir est donc d'accepter avec

une entière confiance son enseignement. Le discuter est une folie téméraire ; le contredire est un attentat sacrilège. Tenez-vous en garde contre les révoltes orgueilleuses du libre examen, et contre les divagations malades de la critique soi-disant indépendante. Pour mettre votre foi en sécurité, appuyez-la toujours sur la parole de Jésus-Christ, qui ne passe pas.

Aimez l'Église dans sa hiérarchie, dans ceux qui exercent sur la terre sa divine autorité. Joignez ainsi au devoir de la foi, celui de l'obéissance. Souvenez-vous qu'il n'y a pas d'autre voie pour aller au ciel que la voie de l'obéissance. On y marche en observant les commandements de Dieu, gardés et interprétés par l'Église. Souvenez-vous encore que la terre est un champ de bataille, l'Église une organisation militante et le chrétien un soldat. Or, le succès des armes repose surtout sur la discipline des armées. Soldats de Jésus-Christ, sur ce champ de bataille où se décide le salut de vos âmes, les chefs qui vous commandent sont sûrs de la victoire, s'ils peuvent compter sur votre obéissance. Que votre mot d'ordre soit donc : A la victoire par l'obéissance : *Vir obediens loquetur victorias !*

Enfin, aimez l'Église dans ses œuvres. Œuvres de formation intellectuelle, œuvres de formation morale et religieuse, œuvres de charité, toutes s'imposent à votre attention et réclament votre généreuse et constante coopération. On n'est pas catholique quand on vit en marge des œuvres de l'Église ; on est ennemi du Christ et traître à sa foi, quand on

met des entraves à ces œuvres par où l'Église étend et affermit le règne de son divin Maître.

Voilà, mes Frères, les conseils et les résolutions que suggère ce jubilé. Mettez-les en pratique, et vos fêtes joyeuses auront porté des fruits salutaires. Alors votre joie aura réuni toutes les conditions voulues pour être dans l'ordre et pour contribuer à votre bonheur. *Beatus* . . .

Maintenant, Monseigneur, remontez à l'autel pour offrir l'hostie de louange et le calice d'action de grâce. Nos prières et nos vœux vous y accompagnent. Avec vous, nous remercierons Dieu des grâces qu'il a versées sur votre épiscopat; pour vous, nous demanderons une longue et heureuse vieillesse, en attendant la récompense du bon et fidèle serviteur. Ainsi soit-il.



LA DÉFENSE ET LES REMPARTS DE NOTRE FOI ⁽¹⁾

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

ÉMINENCE,

MESSEIGNEURS,

MESDAMES ET MESSIEURS,

Ce matin, au pied de la chaire de la basilique, et cet après-midi, au pied du Monument de la Foi, nous avons entendu des voix éloquentes nous redire l'importance exceptionnelle de l'événement que nous commémorons: le trois-centième anniversaire de la naissance de notre peuple à la foi catholique, notre entrée, par conséquent, comme peuple, dans le plan providentiel de la rédemption, notre baptême, comme le disait si bien Monsieur le président, dans le cours de l'après-midi.

Ces voix avaient raison d'attirer l'attention du public sur cet acte religieux, qui marque l'origine de

(1) *Discours prononcé à l'Université Laval, le 16 octobre 1916, à l'occasion des fêtes du troisième centenaire de l'établissement de la Foi au Canada.*

toute la vie d'un peuple. En effet, ce fut un grand jour que celui-là, le jour où Dieu se penchant sur ce peuple qu'il avait vu, dont il avait préparé les destinées, le couvrant de son ombre et de son amour éternel, l'engendra à la foi catholique, par l'adoption merveilleuse qui a fait de nous ses enfants.

Trois siècles se sont écoulés depuis ; trois siècles qui ont gardé, qui ont fait mûrir, qui ont développé les fruits admirables de l'acte original de notre foi, et, à l'heure qu'il est, nous sentons peser sur nos cœurs le poids de tous les bienfaits accumulés au cours de ces trois siècles, et nous entendons une voix qui sort de chacun de ces bienfaits et qui nous dit : Peuple canadien, souviens-toi, *Memorare !*

Et aujourd'hui, un peuple entier s'est levé d'enthousiasme, et répond en empruntant une devise qu'il connaît bien : Je me souviens!

Il me semble qu'une autre voix aussi sort des trois siècles de foi que nous célébrons ; à côté des *Memorare* j'entends tous nos ancêtres qui nous disent, avec l'apôtre saint Paul : *Depositum custodi!* Peuple canadien, ce n'est pas assez de te souvenir de tous les bienfaits dont tu as été l'objet. Peuple canadien, tu as reçu un héritage ; et cet héritage, il faut que tu le gardes.

Cet héritage de prédilection, que nous a préparé avec tant de soin le père de famille, cet héritage qui fait de nous vraiment les fils privilégiés de sa famille, si nous le comprenons bien, nous prendrons, en ce jour, la résolution de le garder. *Depositum custodi!*

Je voudrais, ce soir, commenter pendant quelques instants la recommandation de l'Apôtre, appliquée

au peuple canadien. Je voudrais vous dire que c'est notre devoir de garder intact l'héritage des œuvres de notre foi, et que pour garder les unes et les autres nous devons veiller sur les remparts de notre foi.

Et d'abord, nous devons garder les vérités de notre foi.

La foi, messieurs, c'est avant tout un ensemble de vérités auxquelles l'intelligence et la volonté doivent leur adhésion. La foi, c'est Dieu parlant à l'homme. La foi, c'est Dieu se faisant le divin instituteur de l'humanité, lui apprenant des choses qu'elle n'est pas capable de trouver avec sa raison ; la foi, c'est Dieu complétant notre pauvre intelligence, pourtant déjà si belle, intelligence qui nous mettait déjà si au dessus de tous les autres êtres de sa création, intelligence qui était un don si admirable de sa bonté. La foi, c'est Dieu rajoutant à ce premier don admirable un autre don qui le dépasse infiniment. La foi, c'est Dieu élevant jusqu'à lui, mettant dans sa pleine lumière l'intelligence de l'homme.

Non seulement la foi a pour effet de nous faire comprendre des choses que nous ne pourrions pas comprendre sans elle, mais cette lumière tombant sur nos vies, tombant sur nos intelligences, nous aide à comprendre des choses que notre raison seule pourrait peut-être apercevoir, mais sur la compréhension desquelles elle pourrait s'égarer. Avec les lumières de la foi, l'homme comprend tout ce qui intéresse sa vie spirituelle, comprend tout ce qui intéresse sa vie temporelle.

Le peuple canadien a reçu ce dépôt, cet héritage ; il l'a reçu avec surabondance, et voilà pourquoi

aujourd'hui il doit entendre, du fond des trois siècles écoulés, la voix de ceux qui l'avertissent de prendre garde de ne rien laisser perdre de cet héritage.

Et, si vous me le permettez, je vous indiquerai trois dangers que court l'héritage des vérités de notre foi.

Le premier de ces trois dangers, c'est la paresse de l'esprit, qui fait qu'on reste ignorant, qu'on n'a pas le souci de s'instruire à l'école de Dieu. Ah ! c'est un danger plus grand qu'on le croit. L'ignorance religieuse est l'un des principaux fléaux du monde, aujourd'hui.

Le deuxième danger que courent les vérités de notre foi, c'est la révolte de l'esprit qui voudrait discuter avec Dieu les vérités qu'il reçoit de Dieu et qu'il ne pourrait pas connaître autrement que par Dieu. Les vérités religieuses, messieurs, s'imposent à l'homme, non pas par les déductions de l'homme, mais par l'autorité de ceux à qui Dieu a confié le magistère de les enseigner, magistère en vertu duquel l'Église catholique continue, au nom de Dieu, à se faire l'institutrice de l'intelligence humaine, pour lui enseigner les vérités éternelles.

Messieurs, l'esprit de l'homme s'est révolté. Le grand mal du libre examen a été introduit dans le monde par l'hérésie que vous connaissez bien. Le libre examen, c'est l'homme s'emparant des vérités de Dieu pour les adapter, pour les rapetisser à l'étroitesse de son esprit. Inutile d'insister sur les égarements de toutes sortes dans lesquels le libre examen a jeté l'esprit du monde. Prenons garde, messieurs. Le peuple canadien est enveloppé d'une

atmosphère où le libre examen est déposé partout comme un germe flottant.

Un autre danger, un troisième, que court chez nous l'héritage des vérités de notre foi, est celui de la révolte de la volonté contre les enseignements de la foi.

Les vérités de la foi ne sont pas seulement des vérités d'ordre spéculatif, qui peuvent amuser la raison humaine. Les vérités de la foi sont des lumières jetées dans la vie pratique ; les vérités de la foi ont comme conclusion nécessaire un commandement, un ordre.

Beaucoup des vérités de la foi contrarient nos penchants et contrarient souvent nos intérêts matériels. Voilà pourquoi il y a un danger pour tout homme, dans cette pauvre faiblesse qui fait qu'on voit bien la lumière mais qu'on n'a pas le courage de la suivre ; pourtant, nous le savons très bien, la foi qui n'est pas dans les actes est une foi qui finit par s'éteindre dans l'esprit. La croyance ne résiste pas aux mœurs païennes. Quand on n'a pas le courage de faire monter sa vie au niveau de sa foi, la croyance finit par baisser au niveau de sa vie, et c'est le châtement.

Quand la foi a guidé longtemps un peuple dans ses voies, quand elle a trouvé chez lui la docilité de l'esprit, en même temps que la docilité de la volonté, elle transforme la vie de ce peuple ; elle y produit un ensemble de coutumes, de mœurs, de traditions, et y fait surgir des œuvres qui en sont comme les fruits. Nous devons garder les œuvres de notre foi. Il serait trop long, évidemment, de vous montrer toutes les

empreintes de notre foi dans notre histoire, nos habitudes, nos traditions. Laissez-moi seulement attirer votre attention sur les choses suivantes.

DANS LES MŒURS

Les mœurs conformes à la foi sont des mœurs d'honnêteté, de sobriété, de simplicité, de décence, et de modestie.

Quant au monde, lui, il met sur les mœurs d'autres empreintes : celles de l'injustice, de la duplicité, de la licence et celle de l'effronterie.

Dans les traditions la foi met partout son empreinte. Ce qu'il serait intéressant, le livre où on raconterait toutes les traditions religieuses du peuple canadien. Permettez-moi de vous en signaler quelques-unes.

Le culte de la croix.

C'est bien un culte engendré par la foi, que ce culte de la croix ; et vous savez la dévotion du peuple canadien pour la croix. Vous savez comment il aime et vénère la croix ; comment il veut la voir partout ; comment il la met le long de ses routes, afin que ces croix lui soient des enseignes, afin que ces croix lui rappellent qu'il ne lui suffit pas de marcher ici-bas par des chemins bien tracés, mais qu'il lui faut aussi se préparer une éternité.

Le signe de la croix, par lequel nos pères baptisaient chacune de leurs actions ; ce signe de la croix, dont on bénissait la table à laquelle on allait s'asseoir pour nourrir son corps ; ce signe de la croix, que l'on s'appliquait à bien montrer aux petits enfants ; ce

signe de la croix, que l'on faisait large et grand ; il paraît qu'on ne sait plus le faire comme autrefois.

La sanctification du dimanche ; c'est encore là une des marques laissées par la foi sur notre vie. Je n'insiste pas, mais je vous demande de bien vous rendre compte si vraiment, de ce côté-là, notre foi n'est pas en train de subir quelques atteintes sérieuses.

Le foyer chrétien.

Le foyer chrétien tel que l'ont fait trois siècles de foi ; le foyer chrétien avec sa discipline exacte et rigoureuse, avec son autorité respectée et son obéissance empressée ; le foyer chrétien, avec sa merveilleuse fécondité, qui est une des forces du peuple canadien : voilà une marque laissée par la foi sur nos mœurs.

Une autre merveille de la foi, oh ! l'une des plus belles, celle-là, c'est l'esprit d'apostolat.

En un jour comme celui-ci, louons les vertus admirables des premiers missionnaires, qui n'hésitent pas à laisser leur patrie pour venir implanter la foi du Christ sur les bords de notre fleuve ; cette première semence n'est pas restée stérile. Nous savons que, chez nous, la foi a engendré tout de suite l'apostolat, et c'est une des gloires de notre peuple d'avoir été un peuple d'apôtres. Nous savons comment les Récollets d'abord, puis les Pères Jésuites, se sont dévoués aux œuvres d'apostolat. Nous savons avec quel héroïsme tous ces missionnaires travaillèrent à l'évangélisation des peuplades de ce pays ; et tout à l'heure, Mgr Gosselin vous rappelait comment le petit Séminaire et les premiers prêtres du clergé

canadien s'associèrent à ces œuvres d'apostolat. Permettez-moi, ici, de vous rappeler que les Pères Oblats ont écrit, dans l'Ouest canadien, l'une des plus belles pages de l'apostolat catholique du monde entier, et après vous avoir rappelé ces faits, laissez-moi vous redire la recommandation de l'Apôtre: *Depositum custodi!*

O vous, pères et mères de famille, gardez ce dépôt, et dans la façon d'élever vos enfants prenez bien garde d'étouffer une vocation d'apôtre.

Maintenant, je vais demander au peuple canadien de bien veiller sur les remparts de sa foi.

Messieurs, les œuvres, toutes les œuvres de la foi catholique portent en elles la vertu de garder la foi ; seulement, il est des œuvres et des institutions dont c'est l'essence même de remplir cette fonction de garder la foi. Quand la foi a établi la cité de Dieu quelque part, elle dresse aux abords de cette cité les remparts qui sont nécessaires à sa défense. C'est là que veillent les sentinelles.

Aux jours de danger, les défenseurs de la patrie vont aux remparts. Habitants et défenseurs de la cité de Dieu, veillons aux remparts. Et quels remparts ?

D'abord, et tout étrange que cela paraisse, notre sol, la terre de nos aïeux. Après la conquête, c'est elle qui nous a gardés. Elle nous a gardés par l'admirable organisation de nos paroisses catholiques. Elle nous garde par les conditions d'exceptionnelle sécurité morale et religieuse qu'elle fait à ceux qui l'aiment et qui en vivent. Achever de conquérir le sol, par un système de colonisation qui attire l'homme à la

terre ; donner à l'agriculture l'importance, l'impulsion, l'orientation, les avantages qui attachent à la terre ceux qui y sont, et qui y ramènent ceux qui l'ont désertée : voilà le programme à suivre pour garder notre héritage. Que le commerce et l'industrie nous échappent en partie, le mal n'est pas irrémédiable. Que le sol nous échappe : c'est la ruine ; c'est le dénouement lamentable d'une belle épopée ; c'est la chute d'un rempart où s'abrite notre foi.

Depositum custodi! Peuple canadien, garde le dépôt sacré de ta foi, en gardant ton sol !

La langue. Le verbe est instrument providentiel, qui garde et propage la foi. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Esprit Saint : *Fides ex auditu*.

Pourquoi serait-il donc téméraire d'affirmer que la langue d'un peuple est le rempart de sa foi ? Ce n'est pas le seul, assurément, mais c'en est un. Et quand on dit que c'est rapetisser la foi que de la faire dépendre du maintien d'une langue, on oublie que la foi dépend de beaucoup d'autres choses qui sont encore bien moins importantes.

Il y en a que pareille affirmation paraît étonner, laisse incrédules. Ignorent-ils donc que le verbe c'est la palpitation d'une âme sur les lèvres ? Que le verbe c'est la forme matérielle que prennent ses sentiments et ses pensées ?

Il peut être utile, agréable, de savoir plusieurs langues, pour les relations sociales, commerciales ou industrielles, mais quand le cœur est remué à certaines profondeurs, il n'y a qu'un verbe qui puisse exprimer ses émotions : c'est le verbe maternel. Quand l'âme monte sur certains sommets, elle oublie

les langages dont elle a pu se faire une parure d'occasion, et ne sait plus parler qu'une langue : celle qui lui a annoncé la foi, le don de Dieu, par les lèvres d'une mère.

Que la langue soit gardienne de la foi, c'est un sentiment qui défie toutes les contradictions ; c'est une de ces raisons que la raison peut bien ne pas connaître, mais qu'elle n'a pas le droit de nier.

Depositum custodi! Il a déjà fallu, dans le passé, il faut encore, à l'heure présente, se battre pour défendre ce rempart de notre foi, et cette nécessité prouve même ce qu'est ce rempart. Envoyons, vers ceux qui luttent autour de ce rempart, nos vœux de courage et de victoire ; donnons-leur tout l'appui moral et matériel dont ils ont besoin et qu'ils méritent. Et puis, ne nous endormons point dans la sécurité relative où nous vivons. Aimons notre langue. Aimons-la pour tous les services qu'elle a rendus à notre foi ; aimons-la pour tous les sacrifices qu'elle nous a coûtés ; aimons-la pour la protection qu'elle nous assure et gardons-la comme une part intangible de notre héritage.

Quand on veut savoir où sont les remparts de la foi, il suffit de voir où se portent les assauts de l'ennemi. Or, il n'est guère d'institution plus attaquée que l'école. La haine fait rage autour de ce rempart. Elle monte à l'assaut, avec un ensemble, avec une ardeur, avec des méthodes qui font bien voir le prix qu'elle attache à la conquête de cette forteresse.

C'est à l'école que se joue le sort des nations, aujourd'hui surtout. C'est là que se forme l'âme d'un peuple, et cette âme appartient à qui est maître de l'école.

L'enseignement, surtout le primaire, a pris un essor considérable chez nous depuis quelque temps. Il convient de s'en féliciter et d'en féliciter ceux qui y ont contribué, d'autant plus que, dans cette marche en avant, l'enseignement n'a pas dévié de la sage orientation qui lui fut donné au début. Seulement, ayons les yeux ouverts. Chez nous comme ailleurs l'école est le point de mire. C'est là que vise la haine anti-cléricale. Discrètement encore, mais opiniâtrement, l'ennemi cherche à saper le rempart. La truelle est à l'œuvre et travaille à désagréger le mortier et à défaire les joints. En d'autres termes, des idées fausses, dangereuses, minent sourdement l'opinion publique et font brèche à l'enseignement catholique. De cet enseignement, il faut imprégner notre législation scolaire et nos programmes d'étude ; il faut s'en inspirer dans toutes les réformes et dans tous les progrès légitimes.

Laissons bien à l'Église la place qu'elle doit avoir et qu'elle a encore, grâce à Dieu, à l'école, chez nous. C'est la condition essentielle pour que l'école reste vraiment chez nous, ce qu'elle doit être : un rempart de notre foi.

Messieurs, je termine en vous signalant un dernier rempart, le rempart dressé par Jésus-Christ lui-même autour de la foi.

Ce rempart, c'est le clergé catholique. L'histoire nous donne là-dessus un enseignement trop précis et trop clair pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Au moment de la cession du Canada à l'Angleterre, qu'est-ce que nous aurions fait sans notre admirable clergé catholique, alors que nous étions livrés à un pays dont la croyance était différente de la nôtre et dont le but bien connu était de nous détacher de notre foi et de notre langue ? Alors qu'on a fait les efforts que nous connaissons aujourd'hui, pour nous couper toute relation avec Rome, qu'est-ce que nous aurions fait si nous n'avions pas eu ici cet admirable clergé, autour duquel les soixante mille Canadiens de 1760 se sont groupés ?

Oui, ce fut le rempart ; le rempart ce n'était aucune puissance humaine. Tout ce qui était humain était détruit. Ce jour-là, le rempart était devenu vivant ; ce jour-là, le rempart, c'était chaque prêtre de Dieu dans la colonie française ; et c'est vers ce rempart que le peuple courut, comme d'instinct, et c'est, appuyé sur ce rempart, qu'il a remporté depuis les victoires que vous savez.

Ne l'oublions pas, messieurs, l'héritage de notre foi s'en ira à tous les vents de la terre et du ciel, si le peuple ne reste pas profondément attaché à son clergé. Prenons garde ! le clergé, pour continuer à être le rempart efficace qu'il fut, a besoin de la confiance du peuple ; il a besoin que l'on croie en lui. Prenons garde de mettre des obstacles au travail de protection et de défense qu'il accomplit au sein du peuple. Prenons garde de rétrécir son champ d'action.

Voilà, messieurs, ce que nous avons à garder : *depositum custodi!* Garder les vérités de notre foi ;

garder toutes les empreintes que la foi a laissées sur notre vie et sur nos mœurs; et enfin, garder soigneusement les remparts de notre foi.

Écoutons bien la voix du passé, qui nous répète l'avertissement de saint Paul : *Depositum custodi!*

Écoutons bien aussi la voix qui monte de l'avenir. Les générations apparaissent ; demain, elles vont recevoir de nous cet héritage et vont nous demander compte de la façon dont nous l'aurons conservé.

Stimulés par deux grandes voix, celle du passé et celle de l'avenir, qui nous pressent de garder fidèlement notre héritage, vivons et travaillons de façon à ce qu'au bout de notre course nous puissions dire et au passé et à l'avenir : *Fidem servavi* : j'ai conservé ma foi.



Oraison Funèbre

DE S. G. MGR ANDRÉ-ALBERT BLAIS, 2^e ÉVÊQUE
DE RIMOUSKI

Cette oraison funèbre fut prononcée le 28 janvier 1919. Une partie seulement, la plus considérable, a été rédigée dans un texte définitif. Les dernières pages sont des notes écrites, jetées sur le papier par l'orateur. Nous avons pensé que ces notes elles-mêmes intéresseraient le lecteur.

*Mementote præpositorum vestrorum,
qui vobis locuti sunt verbum Dei,
quorum intuentes exitum conversa-
tionis imitamini fidem. (S. Paul aux
Hébr., XIII, 7.)*

Souvenez-vous de vos chefs spiri-
tuels, qui vous ont prêché la parole de
Dieu ; considérant quelle fut la fin
de leur vie, imitez leur foi.

ÉMINENCE,

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

L'Esprit Saint lui-même semble indiquer, dans ces paroles de l'Apôtre, quels devoirs impose à votre

piété filiale le grand deuil qui vous rassemble autour de ce cercueil : 1° fixer dans votre mémoire les traits essentiels d'une vie qui s'est dépensée à votre service ; 2° chercher, pour les mettre en pratique, les enseignements d'une mort qu'illuminent toutes les splendeurs de la foi. Et ces deux graves avertissements feront tout le sujet de ce discours.

I.— TRAITES ESSENTIELS DE LA VIE

Quand la tombe va dérober pour toujours aux regards des enfants les restes mortels d'un père, la dernière démarche qu'inspire aux orphelins leur amour en deuil, c'est de se grouper autour du lit funèbre, de regarder le visage aimé, comme pour fixer ses traits dans leurs yeux et les buriner dans leurs cœurs. Nous ferons de même. Penchés sur cette vie qui vient de finir, nous tâcherons d'en faire saillir les traits principaux, afin qu'ils s'impriment en vos cœurs, et que vous vous souveniez toujours de celui qui fut auprès de vous l'envoyé et l'interprète de Jésus-Christ : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei.*

1. *Le gentilhomme.* S'il fallait résumer d'un mot l'ensemble des qualités naturelles qui caractérisèrent la personne de feu Mgr Blais, et lui donnèrent sa physionomie propre, je n'en saurais trouver de plus juste que celui de *gentilhomme*, au sens plein et bien français que porte cette expression. Gentilhomme il fut, par l'urbanité exquise de ses manières, par la politesse souple et gracieuse de sa conversation, par l'impeccable dignité de sa vie sacerdotale. Et comme

chez lui, aussi bien que chez les autres, le style était l'homme même, ses discours et ses écrits portaient la marque et les grâces de son urbanité. Cela pouvait nuire parfois à la force et à la précision ; mais cela mettait aussi à l'abri des vulgarités et du sans gêne qui déparent trop souvent notre parler et notre écriture. . . .

Cette grande tenue de manières et de langage, qui évoquait sous nos yeux un siècle disparu et un état social où l'on prenait le temps et la peine de savoir parler et de savoir vivre, n'était pas, chez Mgr Blais, le fruit d'un effort violent imposé à la nature et capable tout au plus de produire des gestes de commande et une politesse artificielle. Non, la courtoisie était innée chez lui. Il en reçut l'héritage et il en vit s'épanouir la tradition dans un foyer familial dont le chef était un type de gentilhomme remarquable. De plus, ses yeux, en s'ouvrant sur la nature, s'emplirent de visions douces et gracieuses. La maison paternelle couronnait de ses majestueuses formes de manoir seigneurial un site enchanteur, où la pureté des lignes et l'harmonieuse splendeur des horizons donnaient à une âme capable de les comprendre des leçons de bon goût et de bonne tenue.

Enfin, il importe de noter qu'une telle aménité dans les mœurs n'est pas la marque d'une volonté irrésolue, non plus que d'un caractère faible. Toute la vie de Mgr Blais démontre quelle alliance étroite il peut y avoir entre l'affabilité dans les manières et l'énergie dans la volonté. L'âme de ce gentilhomme avait une trempe d'acier. Sans doute, sa

force était plus souple que violente. Elle ne s'usait pas en efforts brusques contre l'obstacle, mais elle s'y attachait et l'enveloppait avec une ténacité irréductible. Il savait vouloir et faire aboutir ses volontés. Jamais peut-être son énergie n'apparut plus indomptable que dans cette sorte d'acharnement au travail et dans cette maîtrise de lui-même qui lui permettaient de dominer les défaillances de sa santé et d'entreprendre des tâches si disproportionnées avec ses forces physiques.

2. *Le patriote.* Parmi les causes qui bénéficièrent de cette énergie, j'aime à signaler les progrès et la défense d'une race dont il était fier et qu'il représentait si dignement. Mgr Blais fut un patriote clairvoyant, convaincu et courageux. Il prit un vif intérêt à tous les problèmes que soulèvent ici les questions de race et de langue. Ennemi du fanatisme et de la lâcheté, il ne ménagea ni son admiration ni son appui aux combattants qui entraient en lice pour se faire les champions du droit. Nous le vîmes plus d'une fois se livrer à de nobles indignations en face de certaines injustices, et il trouvait alors, pour les flétrir, des paroles où la courtoisie donnait le pas à l'énergie.

Les conditions particulières de ce diocèse permirent à l'évêque de donner à son patriotisme une application très pratique. Rimouski forme, à l'est de notre province, un incomparable territoire de colonisation. Pour une race qui ne peut vivre et prospérer qu'en s'attachant au sol, c'eût été un crime d'ignorer une terre que la Providence a si bien faite pour la servir. Mgr Blais comprit l'exceptionnelle

valeur de ce patrimoine national, et il mit un soin vigilant et persévérant à en faciliter l'accès et à en faire les honneurs aux braves colons qui y entraient. Il eut la consolation de voir se développer ce merveilleux domaine, et il put faire, avant de mourir, les rêves les plus beaux et les mieux fondés en réalité sur l'avenir de ce qu'il appelait un paradis de la colonisation.

Je puis donc affirmer, sans exagération, que Mgr Blais méritera de prendre sa place d'honneur dans la lignée de nos évêques patriotes et dans le souvenir reconnaissant des Canadiens français : *Mementote præpositorum vestrorum.*

3. *L'homme de Dieu.* Mais, je me hâte d'ajouter à ces traits déjà bien beaux mais surtout humains, celui qui les achève en les éclairant d'une lumière surnaturelle, et qui donne à cette figure d'évêque la ressemblance qu'elle doit surtout garder dans la mémoire de vos cœurs. S. Paul, dans ses conseils à Timothée, voulant ramasser, en un terme expressif, toute sa pensée sur ce que l'évêque est par fonction et doit être par vertu, l'appelle : *homme de Dieu : homo Dei.* Cette appellation hardie, qui joint le ciel à la terre, la nature à la grâce, l'homme à Dieu, exprime bien, en effet, de quels sommets descend la mission apostolique de l'évêque, en quelles relations elle le fait entrer et à quelle hauteur elle l'invite à faire remonter ses pensées, ses paroles et ses œuvres.

C'est donc faire d'un évêque le meilleur éloge qui puisse honorer sa mémoire, et c'est mettre sur sa vie le plus beau reflet qui la puisse illuminer que de dire qu'il fut l'homme de Dieu. Et c'est de ce trait que je

voudrais achever l'esquisse de cette grande figure de votre évêque.

Homme de Dieu, il le fut *par la piété*, cette habitude d'une âme qui se porte d'un mouvement facile et constant vers Dieu, qui vit avec Lui dans un commerce fécond et sérieux, qui jouit de son amitié comme d'un souverain bien, et garde le souci constant de ne point perdre cette amitié, et d'en resserrer tous les jours les liens délicats et forts.

Vertu qui met en œuvre les sentiments les plus profonds du cœur et les meilleurs forces de la volonté. C'est elle qui fait régner Jésus-Christ dans une âme, et qui lui ouvre les trésors divins. La piété de Mgr Blais eut toutes ces notes, et donna à sa vie cette orientation nette et constante vers Dieu. Pour l'alimenter, il puisait à la vraie source : l'Eucharistic. Messe, communion, visite, apportaient à son cœur les effluves de la divine charité. La prière parut sa grande occupation ; il y donnait le temps qu'il fallait, considérant qu'on gagne du temps avec les hommes quand on donne à Dieu tout celui qu'il réclame, et que le temps dérobé à Dieu est perdu pour les hommes.

La piété se trahissait dans ses discours, dans sa conversation. Dieu était à fleur d'âme, on le touchait. Qu'on le vît à l'autel, debout pour la grande oblation ; agenouillé à son prie-Dieu pour l'adoration fidèle, à son bréviaire, l'office divin où le prêtre est si bien *homo Dei* ; disant son rosaire avec une visible dévotion pour celle qu'il vénérât et aimait comme une vraie mère, ou qu'on l'entendît dans ses con-

versations et discours, on avait l'impression d'un homme qui vivait proche de Dieu: *Homo Dei*.

Il le fut par *son zèle pour la gloire* de Dieu et le salut des âmes. Sa devise : *ponit animam pro ovibus*, indique bien l'ardeur et l'étendue de ce zèle. C'est à cela qu'on reconnaît le vrai serviteur: zèle soucieux de l'honneur du Maître et capable de tout entreprendre pour le défendre et le propager; zèle qui fait que l'on n'a plus d'autre souci que celui de faire l'œuvre de Dieu; zèle qui fait prendre les armes pour protéger les intérêts de Dieu.

Ce zèle, il embrasse tout ce qui sert la gloire de Dieu. Il est actif: il travaille, il crée des œuvres, porte des fruits. A ses fruits on reconnaît ses qualités.

Il a produit chez vous des fruits délicieux, qu'il suffira d'énumérer.

Beauté de la *maison de Dieu*. Cathédrale rajeunie, embellie, pour la pompe du culte. Et les Églises du diocèse. Remarquables progrès dans cette voie. *Dilexi decorem domus tuae*. *Beauté des âmes*. La culture par l'éducation chrétienne. Son séminaire. Le Rosaire. Ses Ursulines. Dévouement à ces œuvres de vrai zèle où l'on sent bien l'*homo Dei*.

L'honneur de Dieu dans son clergé. Grand souci du zèle épiscopal. C'est lui qui prépare, qui appelle, qui dirige. De bons et saints prêtres: l'honneur de Dieu entre leurs mains. On sait que ce fut le grand souci de Mgr Blais. Sa joie quand il parlait des bons prêtres. Comment il savait les louer! Et cela montrait bien l'*homo Dei*: l'homme qui prend à cœur l'honneur de Dieu et de son Église.

Assez. Ce dernier trait met l'évêque dans sa vraie lumière. En vous le présentant sous ces traits de *homo Dei*, je sens surtout le besoin de vous dire : *mementote præpositorum*.

Il fut le père. Son ministère fut source de vie. Cette vie s'est épanchée sur vous. Le diocèse a vécu de cette vie, et voilà pourquoi il doit garder dans sa mémoire l'image de ce chef spirituel; la reconnaissance lui en fait un devoir.

Elle lui fait aussi un devoir de considérer sa mort, pour y chercher une suprême leçon: *quorum intuentes exitum conversationis imitamini fidem*.

Intuentes exitum conversationis imitamini fidem !
La fin de cette vie. Grand spectacle. Depuis bientôt dix ans. Une lutte. Les restes de sa vie *ponit animam pro ovibus*. Debout à l'ouvrage. Dissimulant son mal, ne voulant pas qu'on l'assiste. Maîtrise de l'âme sur un corps qui tombe. On s'alarme, on craint. On conseille le repos. Non, l'heure n'est pas venue. Peu à peu le corps s'épuise. L'attitude devient moins importante: affaissement qui fait pitié. Puis sursauts de l'âme qui garde emprise. *Nondum venit hora*.

Il monte vers les sommets. La foi illumine; piété plus tendre; commerce avec Dieu plus suivi. Il s'acharne à une tâche qui l'écrase: chaque nouvel effort l'épuise; *ponit animam*. Courses au dehors; longues cérémonies. On a peur. Lui, non: *ponit animam*. Au jour de l'an; ordination. Le dernier effort. L'instrument est brisé. Est-ce une défaite? Va-t-il s'abîmer? Non. L'âme reste haute, confiante, et par dessus les ruines du corps, elle s'élance vers

la mort, non pas en vaincue mais en conquérante. Les dernières clartés. Une vision. Ce que j'ai vu et entendu. Je sens que c'est fini. J'ai lutté jusqu'au bout. Non par crainte de la mort mais par attachement au devoir. Maintenant, c'est fini. Il me reste à mourir pour vous, mes brebis; à réaliser à la lettre ma devise. Et je vois venir la mort d'un œil serein. Oh! que c'est beau de mourir quand on s'en va à Dieu, au Père, dans la maison de famille !

L'heure était venue. La mort avait permis d'entrée: elle était invitée, saluée, accueillie comme une libératrice.



L'AUTORITÉ ET LA MISSION DE L'ÉVÊQUE (1)

*Super montem excelsum ascende tu
qui evangelizas Sion. Exalta in fortitu-
dinem vocem tuam qui evangelizas
Jerusalem.* (Isaïe, 40-9.)

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

L'Église, ce matin, déroule sous vos yeux le spectacle de l'un de ses rites les plus solennels et les plus imposants : elle consacre un évêque.

Sur la chaîne admirable où se garde, dans la succession des personnes, la permanence du pouvoir apostolique, elle soude un nouvel anneau. Au diocèse de Rimouski, orphelin depuis plus d'un an, elle donne enfin le Père et le Pasteur qu'il attendait.

Et par cette opération où se montrent les énergies surnaturelles et fécondes qui sont en elle, l'Église fait monter sur les sommets de la hiérarchie ecclésiastique le fils choisi dans son sein, à qui elle confère la plénitude du sacerdoce.

A ce prêtre, dont elle fait un évêque, elle dit, comme le Seigneur au prophète : " Monte sur ce

(1) Prononcé à la cathédrale de Rimouski, le 25 février 1920, à l'occasion du sacre de S. G. Mgr Joseph-Romuald Léonard, 3e évêque de Rimouski.

haut sommet, toi qui dois évangéliser Sion". Et par cette ascension elle indique la haute autorité dont elle l'investit pour le gouvernement des âmes.

Elle ajoute : " Fais éclater ta voix avec force pour évangéliser Jérusalem. "

Cette exaltation révèle la grande mission qui lui est confiée d'être, en ce diocèse, gardien de la foi et de la morale.

Fixons un instant notre attention sur ce double objet : l'autorité et la mission de l'évêque; tâchons d'en bien comprendre la haute portée et de nous appliquer les salutaires leçons qu'elles nous imposent.

Je voudrais fixer, un instant, votre attention sur cette haute autorité et cette noble mission que reçoit, en ce moment, votre nouvel évêque, afin qu'il vous apparaisse dans la vraie lumière de la foi.

L'AUTORITÉ

Toute autorité vient de Dieu, créateur et donc auteur unique de tout ce qui existe. *Omnis potestas a Deo.*

L'homme tient de Dieu le droit de commander ; et c'est en Dieu que le devoir d'obéir trouve son fondement nécessaire.

Vérité élémentaire, principe fondamental, où s'appuie tout l'ordre social et politique.

Les effroyables convulsions, où nous voyons s'agiter aujourd'hui un monde qui a commis le crime de se séparer de Dieu, jettent sur cette vérité

un éclat fulgurant. N'insistons pas : ce serait trop cruel et trop triste.

Mais disons tout de suite que si l'origine divine brille dans tous les pouvoirs qui s'exercent sur la terre, il n'en est pas dont l'origine divine se montre plus à jour que le pouvoir hiérarchique établi par Jésus-Christ dans son Église.

Ce n'est pas sur les trônes fragiles, où s'étale une grandeur toute politique et humaine, que Jésus-Christ songe à asseoir la dynastie nouvelle qu'Il fonde.

Il choisit douze hommes pauvres et ignorants, afin que l'humilité de leur condition et la pauvreté de leurs moyens fasse mieux éclater en eux l'action divine.

Et voyez de quelles précautions et de quelle solennité il entoure la tradition de cette autorité, la plus grande qui ait jamais été exercée par des hommes.

C'est après la résurrection. Jésus-Christ semble bien avoir consommé son grand ouvrage de rédemption. Il a tout donné. A la Cène, sur la Croix, Il s'est donné lui-même.

Un don, pourtant, reste à faire, et qui va achever et couronner tous les autres : le don de son autorité. Il faut bien que l'autorité divine, incarnée dans sa personne, reste visible sur la terre, qu'elle ait une main pour tenir le sceptre, une voix pour parler, pour enseigner, pour commander.

Jésus-Christ va donc faire à des hommes le don complet et permanent de son autorité ; Il va créer la dynastie des souverains qui auront la redoutable

tâche de gouverner le royaume visible de Dieu sur la terre.

Et voici que, avant d'aller régner dans les cieus, il apparaît aux apôtres rassemblés sur une montagne de Galilée. Les onze sont là, prosternés dans l'adoration, et sur eux descend cette parole que jamais aucun homme n'avait entendue, et que seul Dieu pouvait dire : *Data est mihi omnis potestas in celo et in terrâ. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine et docentes eos servare, quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ut consummationem sæculi.* Comme la parole de Jésus-Christ opère ce qu'elle dit, à ce moment le pouvoir apostolique est créé. Après s'être dépouillé de la vie, pour faire vivre les hommes, le Christ ressuscité, qui ne meurt plus, se dépouille de son autorité, pour en assurer parmi les hommes l'action nécessaire et bienfaisante.

Et ainsi se fonde, dans la clarté de cette parole divine, qui ne passe pas, l'autorité la plus complète, *omnis potestas*, la plus universelle, *omnes gentes*, le plus durable, *usque ad consummationem sæculi*, qui se soit jamais imposée au respect et à l'obéissance des hommes.

Et ce pouvoir ne meurt pas plus que le Christ ressuscité qui l'a donné. Sa permanence comme son origine sont garanties par la parole divine. Aujourd'hui, c'est toute l'autorité du Christ qui s'en vient, par le canal sans rupture de la succession apostolique, jusqu'à l'Église de Rimouski ; c'est cette autorité qui, sous vos yeux, et par le ministère d'un successeur authentique des apôtres, investit et consacre

dans la personne de l'élu celui qui désormais gouvernera ce diocèse.

Comprenez ce grand et doux mystère, comprenez la part que Dieu y prend et la part qu'il aura dans les paroles et les actes de l'autorité qui se crée en ce moment. Et puisque cette autorité donne à l'évêque une mission dont vous êtes l'objet, la lumière où vous apparaîtra cette autorité éclairera les devoirs que vous impose sa mission parmi vous.

II. MISSION DE L'ÉVÊQUE

Notre Seigneur a pris soin, au moment même où il communiquait son autorité, de caractériser nettement la mission qu'il lui assignait. *Euntes ergo, docete omnes gentes.*

C'est donc pour enseigner que Jésus-Christ a investi les apôtres de tout pouvoir. C'est pour établir parmi les hommes un magistère de vérité qu'il a fondé son Église.

Et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Quel fut le but de sa rédemption, sinon de libérer le monde de la pesante servitude que faisait peser sur lui le mensonge du péché originel ? Aussi se donne-t-il comme la lumière qui vient éclairer tout homme en ce monde. Satan règne par l'erreur ; Lui règnera par la vérité. Et son Église, instrument de son règne, sera avant tout foyer de lumière et maîtresse de vérité.

Et longtemps d'avance, il prend soin de dire à ses apôtres à quelle mission il les destine. *Vos estis lux mundi. Luceat lux vestra...*

Combattre l'erreur, donner la vérité à ceux qui ne l'ont pas, la garder intacte en ceux qui la possèdent : telle sera donc la mission de lumière de ceux qui, dans l'Église, exerceront l'autorité du Christ.

Et, pour prémunir ce magistère doctrinal contre les faiblesses humaines, et afin de ne livrer à aucun hasard le dépôt des vérités divines qu'il lui confie, Dieu lui donne une assistance efficace qui rend infailibles ses décisions solennelles en matière de foi. Et en vertu de ce privilège, le Pape seul ou les évêques unis au Pape, quand ils définissent les vérités de foi, ne peuvent errer. Et c'est, pour le monde qui en a tant besoin, l'inappréciable bienfait de la sécurité doctrinale.

Il y a vingt siècles que le monde jouit de ce bienfait, que l'Église garde intacte et fait rayonner, tous les jours, sur les âmes, la vérité qui éclaire et qui sauve. Il y a vingt siècles que Dieu fait par son Église enseignante ce miracle permanent de maintenir dans la vraie lumière et dans l'unité de croyance tous ceux qui adhèrent à la doctrine catholique.

Quand on constate l'irréremédiable anarchie doctrinale où se débat l'hérésie ; quand on assiste au travail de désagrégation qui se fait chez elle, pour démolir les fondements mêmes de la foi, on comprend le don que Dieu a fait à l'humanité quand il a institué pour elle une Église infailible.

Vous appréciez ce don. Soyez-en reconnaissants, et comprenez mieux par quels liens de respect, d'amour et d'obéissance vous devez vous attacher à ceux par qui ce don vous arrive . .

Souvenez-vous, aussi, que la vérité doctrinale est le fondement nécessaire de la loi morale. Croire c'est vivre. C'est vivre par l'intelligence d'abord, qui s'alimente de vérité ; c'est vivre par la volonté ensuite, qui trouve dans le bien son aliment. Vouloir séparer le bien du vrai, c'est commettre contre la vérité un crime dont elle se venge. La vérité ne trouve, en effet, son complet épanouissement que dans le bien qui procède d'elle et qui ne peut subsister que dans sa lumière féconde.

Voilà pourquoi le magistère de l'Église ne s'exerce pas seulement sur l'intelligence, pour la fixer dans la vérité ; mais, il s'étend aussi à la volonté, pour la fixer dans la vertu.

Le malheur est grand, certes, de ceux qui se révoltent contre l'autorité doctrinale de l'Église. C'est l'égarément dans les ténèbres, la course folle vers toutes les erreurs ; et c'est, comme châtiment de cet orgueil de l'esprit, la chute dans l'hérésie, la rupture violente qui sépare la branche du cep qui la nourrit, qui isole le rayon du foyer d'où il tire sa lumière.

Mais il est un autre mal, que les catholiques ne redoutent pas assez : c'est la révolte contre le magistère moral de la Sainte Église. Trop de fidèles oublient ou méconnaissent le droit évident qu'a l'Église de commander à leur volonté, d'imposer les actes que réclame la foi et qui font accorder les mœurs avec la croyance. Gardienne de la vérité, l'Église est aussi gardienne des commandements qui guident la volonté. C'est Jésus-Christ lui-même qui lui a donné

cette double mission, à l'heure même où il l'investissait de sa divine autorité : *docentes eos servare quæcumque mandavi vobis*. La mission est exprimée en termes clairs, qui ne laissent place à aucune confusion.

Interprète unique des vérités que Dieu veut bien révéler à l'homme, l'Église est aussi, en vertu du même mandat, interprète autorisé des volontés que Dieu veut leur imposer. C'est donc une erreur grave et funeste de penser et de dire que pour être catholique il suffit de croire ce que l'Église enseigne, et qu'il n'est pas nécessaire de faire ce qu'elle commande.

Sans insister davantage, je livre à vos sérieuses méditations ces quelques pensées sur l'autorité et la mission de l'évêque dans la Sainte Église. Puissent-elles vous aider à mieux comprendre et à mieux pratiquer les enseignements que comporte la cérémonie à laquelle vous assistez !



L'APOSTOLAT DE S. VINCENT-FERRIER (1)

Et vidi alterum angelum, volantem per medium cæli, habentem evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem et tribum et linguam et populum.

Et je vis un autre ange, qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour l'annoncer à ceux qui vivaient sur la terre, et à toute nation, tribu, langue et peuple. (Apoc. XIV, 6.)

MES FRÈRES,

Vous terminez, ce soir, le très édifiant triduum, au cours duquel votre piété s'est plû à honorer, à prier et à entendre louer S. Vincent-Ferrier. Déjà, ce saint vous était cher, puisque, fils de S. Dominique, il est un peu de votre famille. Vous vivez ici dans le rayonnement de sa gloire, et vous avez des droits particuliers à sa protection. Ces pieux exercices vous ont fait entrer plus avant dans la connaissance et la possession de ce bel héritage.

Je suis bien aise de pouvoir mêler ma voix à la vôtre, dans ce grand concert de louange et de gratitude. J'aurais voulu n'avoir d'autre fonction

(1) Panégyrique prononcé à Saint-Hyacinthe, le 26 octobre 1919.

que de prier avec vous, que de fondre mon hommage dans l'hommage commun. On m'a demandé de clore, par une instruction sur l'apostolat de S. Vincent-Ferrier, la série des instructions où l'on se propose de mettre en lumière les principaux aspects de cette vie admirable.

Ma fraternelle estime pour les Frères Prêcheurs m'a fait un devoir d'accepter ce périlleux honneur. Je demande à S. Vincent, puissant thaumaturge, d'obtenir que ce discours, qui n'ajoutera rien à sa gloire, fasse au moins un peu de bien à vos âmes.

*

* *

S. Vincent-Ferrier fut incontestablement un apôtre, dans le sens le plus complet de ce mot. Sans doute, des 69 années de sa vie, 20 seulement furent consacrées à l'apostolat proprement dit. Mais cet apostolat fut si intense, il eut une telle portée dans la vie de Vincent-Ferrier et dans l'histoire de l'Église, que, vu à distance surtout, il absorbe dans ses proportions gigantesques toute la carrière, toutes les vertus et tous les mérites du saint.

Quand on lit cette vie extraordinaire, on éprouve une sorte d'éblouissement, et si l'on veut résumer les impressions subies, on ne peut que répéter les paroles où S. Jean raconte son étonnante vision : *Et vidi alterum angelum, volantem per medium cœli...*

Eh! n'est-ce pas là une description parfaite de l'apostolat? L'apôtre est un ange, un envoyé de

Dieu : *missus a Deo*. Et qui pourrait contester que la vie de S. Vincent justifie une telle définition ?

Quand, aujourd'hui, après cinq siècles, on suit, sur les feuilles mortes d'un livre, les courses de ce géant de l'apostolat ; quand on assiste par le souvenir à ses apparitions fulgurantes dans les cités et les bourgades ; quand on entend, en des échos même affaiblis, le tonnerre de cette parole qui brise toutes les résistances de l'espace, toutes les barrières du langage et tous les obstacles des passions ; quand on sent palpiter sous la lettre des documents authentiques la puissance de ce thaumaturge, qui maîtrise à son gré les forces de la matière et les lois de la nature, on est comme frappé d'épouvante en face de cet homme, que revêt si évidemment l'ombre du Très Haut ; et l'on n'hésite pas à dire : j'ai vraiment vu l'envoyé de Dieu : *et vidi alterum angelum !*

Telle fut d'ailleurs l'impression générale chez ceux qui le virent et qui eurent l'avantage de l'entendre. Telle fut surtout la conviction qu'avait l'apôtre lui-même. Il tenait de l'Église les pouvoirs les plus amples et les plus extraordinaires dont elle peut disposer ; Dieu lui-même lui avait révélé de mille façons la mission qu'Il lui confiait, et ne cessa de confirmer cette mission par d'éclatants miracles. Le titre même qu'il portait, celui de légat *a latere Christi*, exprime bien cette divine investiture, qui donne à son apostolat tant d'ampleur et d'autorité!

* * *

A qui donc fut *envoyé* cet apôtre, et à quel grande œuvre fut destiné ce légat, que le Christ tirait de son

côté pour le donner au monde : *legatus a latere Christi?*

Sans doute, il eut, comme tous les apôtres, la mission générale de gagner les âmes à Dieu et d'étendre le règne de Jésus-Christ. Mais à cette tâche s'en joint une autre, vraiment providentielle, qu'il importe de signaler tout de suite, parce qu'elle donne à la mission de Vincent-Ferrier ses exceptionnelles proportions, et qu'elle explique les merveilles de son apostolat.

L'époque où vécut notre saint est l'une des plus lamentables dans l'histoire de l'Église et des âmes. C'est l'heure de la puissance des ténèbres, après les splendeurs du Moyen-Age. L'Europe, travaillée par d'affreuses dissensions civiles et politiques, se disloque en une infinité de partis et de factions, où germent toutes les passions malsaines et où s'allument les cupidités morbides et les haines meurtrières. Les fidèles se dispersent, comme des brebis sans pasteur ; les mœurs s'affaissent dans toutes les licences d'un matérialisme grossier. Bref, c'est la descente aux abîmes, et l'on a l'impression que les portes de l'enfer vont prévaloir, quand, en l'année 1378, se produit au sein de l'Église l'effrayante déchirure du Schisme d'Occident. C'est le châtiment d'un monde si coupable ; c'est le coup de foudre qui va assainir un ciel trop chargé.

Voilà l'Église atteinte en plein cœur, par ce schisme qui brise son unité. On avait coutume de dire : *ubi Petrus ibi Ecclesia*. Partagés maintenant entre les deux obédiences, celle de Rome et celle d'Avignon, forcés de choisir entre Urbain VI et

Clément VII, les fidèles se posent cette question angoissante : *Ubi Petrus?* Terrible épreuve, la plus grande, sans doute, qu'ait subie l'Église, et qui fait bien voir combien sont fragiles les éléments humains qui la composent, mais qui fait éclater à tous les yeux le permanent miracle de la puissance divine qui la soutient.

Car l'Église va résister à ce choc terrible des portes de l'enfer. Pendant qu'elle sent la vie s'en aller par la blessure de son cœur ; alors qu'on la croit dans les spasmes de l'agonie, le Christ, qui lui a promis l'immortalité, le Christ dont les paroles ne passent point, prépare, dans les desseins cachés de sa miséricordieuse tendresse, les moyens de salut, et il façonne, sous les touches de la grâce, les instruments qui serviront à ses desseins.

Or, l'un de ces instruments, et non le moindre, sera l'apostolat de Vincent-Ferrier. Ce sera la vraie mission de cet envoyé de Dieu, mission qui illuminera toute sa vie, qui lui fera une place si considérable dans l'histoire de l'Église et dans l'estime des hommes, et qui nous justifie de lui appliquer les paroles de l'Apocalypse : *et vidi alterum angelum, volentem per medium cæli.*

*

* *

Je n'ai pas à vous dire comment Dieu s'y prit pour préparer son envoyé à une si haute mission. C'est l'histoire des cinquante premières années de sa vie qu'il faudrait vous raconter,

Vos estis lux mundi, vos estis sal terræ, disait Jésus-Christ à ses apôtres. Et c'est parce qu'ils furent cela, qu'ils purent propager l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. C'est parce qu'il fut cela aussi, que Vincent-Ferrier put devenir un si prodigieux porteur d'évangile : *portantem evangelium æternum*. Il avait 49 ans quand sonna pour lui l'heure de la grande mission. C'est pendant son sommeil, alors qu'il était gravement malade, qu'il entendit clairement l'appel divin. Il se réveilla guéri, et se prépara au départ. Le 22 novembre 1399, muni de tous les pouvoirs nécessaires, il commençait ses courses apostoliques.



Il entre dans les desseins de Dieu que l'apostolat s'exerce principalement par la parole. Depuis que le Verbe s'est fait chair, qu'Il a parlé, et que, avant de retourner auprès du Père, il a laissé à son Église le message d'enseigner toutes les nations, c'est par la prédication que se propage l'Évangile, et que s'allume ou s'avive dans les âmes le flambeau de la foi.

S. Vincent-Ferrier est envoyé par Dieu pour évangéliser des peuples assis à l'ombre de la mort et rivés aux plaisirs et aux intérêts de la terre : *ut evangelizaret sedentibus super terram*. Il sera donc avant tout prédicateur, porte-parole de Dieu. De cette prédication, qui dura 20 ans, et qui, comme un flot continu, parfois calme, plus souvent impétueux,

se répandit sur une grande partie de l'Europe, il reste quelques lambeaux épars, fixés dans les documents de l'époque ; mais il reste surtout le sillon lumineux et fécond qu'elle a tracé dans les âmes et dans l'histoire ; il reste des centaines de villes et de bourgades tirées des ténèbres de l'erreur et de la superstition, et ramenées dans la pleine lumière de la foi ; il reste plus de cent mille juifs convertis et une partie de l'Espagne arrachée au joug déprimant des Maures ; il reste une rénovation morale et religieuse complète, opérée dans toute la France et l'Espagne ; il reste enfin, et surtout, l'Église guérie de la blessure mortelle du Schisme d'Occident.

Il semble bien, quand on constate les résultats produits par cette prédication, que rarement, au cours des siècles, le verbe humain ait atteint une telle puissance et remué aussi profondément les multitudes.

*

* *

Si l'on cherche, maintenant, le secret d'une pareille puissance, on le découvre sans doute, en partie, dans les dons naturels, d'exceptionnelle qualité, que la Providence lui avait départis. Mais il faut le chercher ailleurs ; et d'abord dans les sujets qui constituent le fond ordinaire de ses sermons.

Vérités éternelles. La parole de l'Apôtre, comme celle du Maître divin, doit être une lumière qui éclaire. *Docete !* c'est le mot d'ordre. Le monde ne sait pas. L'ignorance est son grand mal. Il a donc

besoin d'être enseigné. Et la science qui lui est avant tout nécessaire, est celle des choses éternelles. Aussi longtemps que l'homme ne voit pas clair dans ses fins dernières, il est en dehors de la vérité, et devient la proie de toutes les illusions et de toutes les erreurs. En fermant les yeux sur la vie future, il ne comprend plus rien aux devoirs de la vie présente, et se condamne à marcher dans les ténèbres. Pour l'éclairer et le sauver, il faut donc le sortir des choses présentes et le plonger dans les choses éternelles. C'est le rôle et c'est le devoir de ceux qui prêchent. Leur parole n'éclaire que dans la mesure où elle s'imprègne des vérités éternelles ; elle n'a d'autorité que celle qu'elle tire de l'Évangile ; et elle ne sauve qu'à la condition de montrer aux hommes qui s'égarerent dans les vains soucis de la vie présente la voie droite qui mène à la vie future.

Telle fut la prédication de S. Vincent-Ferrier. Comme l'ange de l'Apocalypse, il porte l'Évangile éternel : *habentem Evangelium æternum*. Sa parole heurte violemment les goûts, les préoccupations folles et coupables de son temps. Il pose l'Évangile comme un signe de contradiction au milieu de ce monde où meurent toutes les vertus et où croissent tous les vices. Les grandes vérités de la mort, du jugement, du ciel et de l'enfer, éclatent comme la foudre sur ses lèvres et déchirent les nuages épais où s'enveloppent les consciences. A Toulouse, un dimanche des Rameaux, il prêche sur ce texte : "Morts, levez-vous, et venez au jugement !" Sa voix retentit comme la trompette de l'Ange, sur l'immense place où s'entassaient trente mille auditeurs.

Confus et tremblants, ces milliers d'hommes et de femmes, d'un même élan se jettent face contre terre, et crient : pardon, miséricorde!

Ils s'étaient convaincus qu'il avait mission d'annoncer la fin du monde.

*
* *

A cette puissance que donnent à la parole de Dieu les vérités éternelles qu'elle enseigne, Vincent-Ferrier sut joindre la prière et la pénitence. Se souvenant de la parole de Notre Seigneur : "Ces démons ne se chassent que par le jeûne et la prière", et rencontrant assez souvent sur son chemin l'un ou l'autre de ces esprits mauvais qui avaient résisté aux apôtres, il ne se contenta pas de soutenir sa parole par la pratique personnelle de la prière et de la pénitence. Il voulut encore organiser autour de sa personne l'exercice permanent de cet apostolat admirable. La confrérie des Flagellants est, en effet, l'une des plus merveilleuses inventions de son zèle apostolique.

Elle se composait de deux à trois cents personnes, réparties en divers groupes, et qui le suivaient dans toutes ses courses, prenaient part à tous les exercices de la mission. Leur fonction était de prier, de jeûner, de se donner la discipline et de pratiquer toutes les formes de la mortification. C'était comme une armée de croisés, qui montaient à l'assaut de toutes les citadelles de péché.

Et c'était un spectacle d'une singulière grandeur, que de voir ce cortège entrer dans une ville. Tous se

mettaient à genoux, aux portes de la ville, et Vincent donnait le signal de la prière et de la pénitence. Puis la procession se mettait en marche, à la suite du saint qui dressait son crucifix comme un drapeau. On n'interrompait le chant des cantiques et des psau- mes que pour se donner la discipline. Le sang coulait sous les lanières cinglantes. Bientôt, la foule émue, entraînée par l'exemple, se joignait aux Flagellants, et c'était un interminable cortège d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ébranlaient le ciel de leurs chants et de leurs supplications.

On comprend que sur une foule ainsi préparée, dans une telle atmosphère de prière et de pénitence, la parole si chaude, si surnaturelle, de l'apôtre em- portât d'assaut tous les obstacles, et fît triompher la vérité.

*

* *

Mais ce qui achève d'expliquer les merveilleux fruits de cet apostolat, c'est l'intervention plus directe de Dieu, par le don des miracles. Il faut en dire un mot, puisque le miracle se mêle si intimement et si continuellement à l'apostolat de notre saint. Le thaumaturge, en lui, complète l'apôtre. Jamais, peut-être, la prédication n'a été aussi visiblement et aussi fortement appuyée, commentée, éclairée par une série constante de faits prodigieux et surnaturels. Mentionnons seulement le don des langues, qui permit à S. Vincent, ne parlant qu'une seule langue, de se faire comprendre par vingt peuples de langues différentes ; un pouvoir irrésistible sur les puissances

de l'enfer ; tous les démons fuyaient devant lui ; la maîtrise si visible des forces de la nature : les vents, les pluies, la foudre, la terre et les eaux obéissaient à sa voix ; le don de multiplier les aliments pour nourrir les foules qui le suivaient ; enfin, le pouvoir de vie et de mort : guérison des malades, rappel des morts à la vie.

Au cours de ses dernières missions en Espagne et en Bretagne, le saint marchait comme dans une auréole de miracles. De plus en plus, Dieu coopérait avec son fidèle serviteur pour achever la grande tâche qu'Il lui avait confiée : convertir une partie de l'Europe, et par cette conversion, préparer le rétablissement de l'unité et de la paix dans l'Église.

*

* *

Tout l'apostolat de S. Vincent-Ferrier avait été ordonné par Dieu lui-même à ce but : cessation du schisme d'occident. Nous ne sommes donc pas étonnés de le voir s'achever dans la gloire de ce triomphe du bien sur le mal, de l'Église sur les portes de l'Enfer.

C'est à Perpignan, en 1415, que se prépare le dénouement heureux de ce drame tragique. L'empereur Sigismond y a réuni tous les rois et princes d'Espagne et de France. Il s'agit d'amener les trois papes à se démettre de leurs fonctions.

On est sûr des bonnes dispositions de Grégoire XII et de Jean XXIII. Il s'agit de gagner Benoît XIII. C'est la tâche de Vincent. Ses trois sermons

devant le peuple et les souverains. Malade à mourir. Le jeudi, il prêche. *Ossa arida*. Tout le monde en émoi. Angoisse. Benoît inflexible. Alors, dénouement. Donne lecture de l'acte qui soustrait l'Espagne à l'obédience d'Avignon. Le grand miracle : l'Espagne suit Vincent et abandonne son Pape. Le 11 novembre 1417, le Concile de Constance élit Martin V.

Dix-huit mois après, Vincent mourait, à Vannes, le 5 avril 1419.

Sa mission était accomplie. Il allait à la récompense.

Réjouissons-nous et bénissons le Seigneur. Bénissons l'Ordre de S.-Dominique: il a la gloire d'avoir donné S. Thomas qui a le mieux écrit et S. Vincent qui a le mieux parlé. Rappelons que Catherine de Sienne fut, avec Vincent-Ferrier, l'un des appuis de l'Église, à cette heure douloureuse. Elle soutint le Pape de Rome et travailla à rétablir l'unité. Un ordre a bien mérité de l'Église quand il lui a donné de tels serviteurs.

Conclusion : admirer et bénir Dieu dans ses Saints, l'un des meilleurs dons faits à l'Église et aux peuples. Apprécions-les, utilisons-les.

Sa vie met en relief la parole de Dieu. Rôle vital de celle-ci. Nous, prêtres, sachons qu'elle ne vaut que par la sainteté de notre vie et appuyée sur la vérité évangélique; que les peuples en vous entendant, disent : *Vidi angelum habentem Evangelium æternum*.

Vous, mes Frères, entendez avec respect la parole, don de Dieu. Cherchez une lumière et une force, pour vous conduire dans les voies de la justice, jusqu'à Dieu, votre terme et votre récompense.

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR	5
I° ÉLOGE DE LÉON XIII. — (1903).....	9
II° L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE: de quelle inspiration elle est née ; à quels besoins elle répond ; son caractère, son but.— (1907).....	29
III° “ QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE ! ” Sermon pour l'inauguration du Monument de Mgr de Laval, à Québec. — (1908).....	47
IV° L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ET LA JEUNESSE.—Discours prononcé au Congrès de la Jeunesse Catholique à Québec.— (1908).....	59
V° LES GLOIRES ET LES ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE DE L'OUEST CANADIEN.—Sermon pour la bénédiction de la cathédrale de Saint-Boniface. — (1908).	67
VI° LES TRIOMPHES DE L'EUCCHARISTIE. — Sermon pour la messe de minuit à Notre-Dame, au Congrès Eucharistique international de Montréal. — (1910).	85
VII° AU CONGRÈS DE TEMPÉRANCE DE QUÉBEC.— (1910)	
a) Bienvenue aux Congressistes.	93
b) Discours d'ouverture : la lutte contre l'intempérance	95
VIII° LE RÔLE DE LA CATHÉDRALE— Pour la dédicace de la Cathédrale de Nicolet.....	107
IX° LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA:	
a) Discours d'ouverture de la séance publique du 24 février 1910.....	119
b) Discours d'ouverture de la séance publique du 22 février 1911.....	125

X°	AU CONGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA.— A Québec, 1912.	
a)	Discours d'ouverture	135
b)	Allocution pour la remise de la médaille d'or du Congrès à M. Étienne Lamy, délégué de l'Académie française.	143
c)	Allocution prononcée à l'excursion du Petit-Cap.	145
d)	Toste au Comité d'honneur, au banquet du Congrès.	149
e)	Discours de clôture du Congrès.	151
f)	Le dernier mot.	157
XI°	LA NOBLESSE DE LA CHARRUE.— Épilogue du Congrès de la Langue française au Canada. — (1912).	159
XII°	L'ÉGLISE ET LES OUVRIERS.— Au pied du Monument Laval, et aux ouvriers, à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec.— (1913).	167
XIII°	LOUIS VEUILLOT, APÔTRE.— A l'occasion du centenaire de cet écrivain.— (1913).	177
XIV°	LES BIENFAITS D'UN ÉPISCOPAT.— Pour le jubilé épiscopal de S. G. Mgr André-Albert Blais, évêque de Rimouski.— (1915).	189
XV°	LA DÉFENSE ET LES REMPARTS DE NOTRE FOI.— Pour le troisième centenaire de l'établissement de la foi au Canada.— (1916).	199
XVI°	ORAISON FUNÈBRE DE S. G. MGR ANDRÉ-ALBERT BLAIS, évêque de Rimouski.— (1919).	213
XVII°	L'AUTORITÉ ET LA MISSION DE L'ÉVÊQUE.— Pour la consécration épiscopale de S. G. Mgr J.-R. Léonard, 3e évêque de Rimouski.— (1920).	223
XVIII°	L'APOSTOLAT DE SAINT VINCENT-FERRIER.— Panégyrique pour le 5e centenaire du grand apôtre dominicain.—(1919).	231

